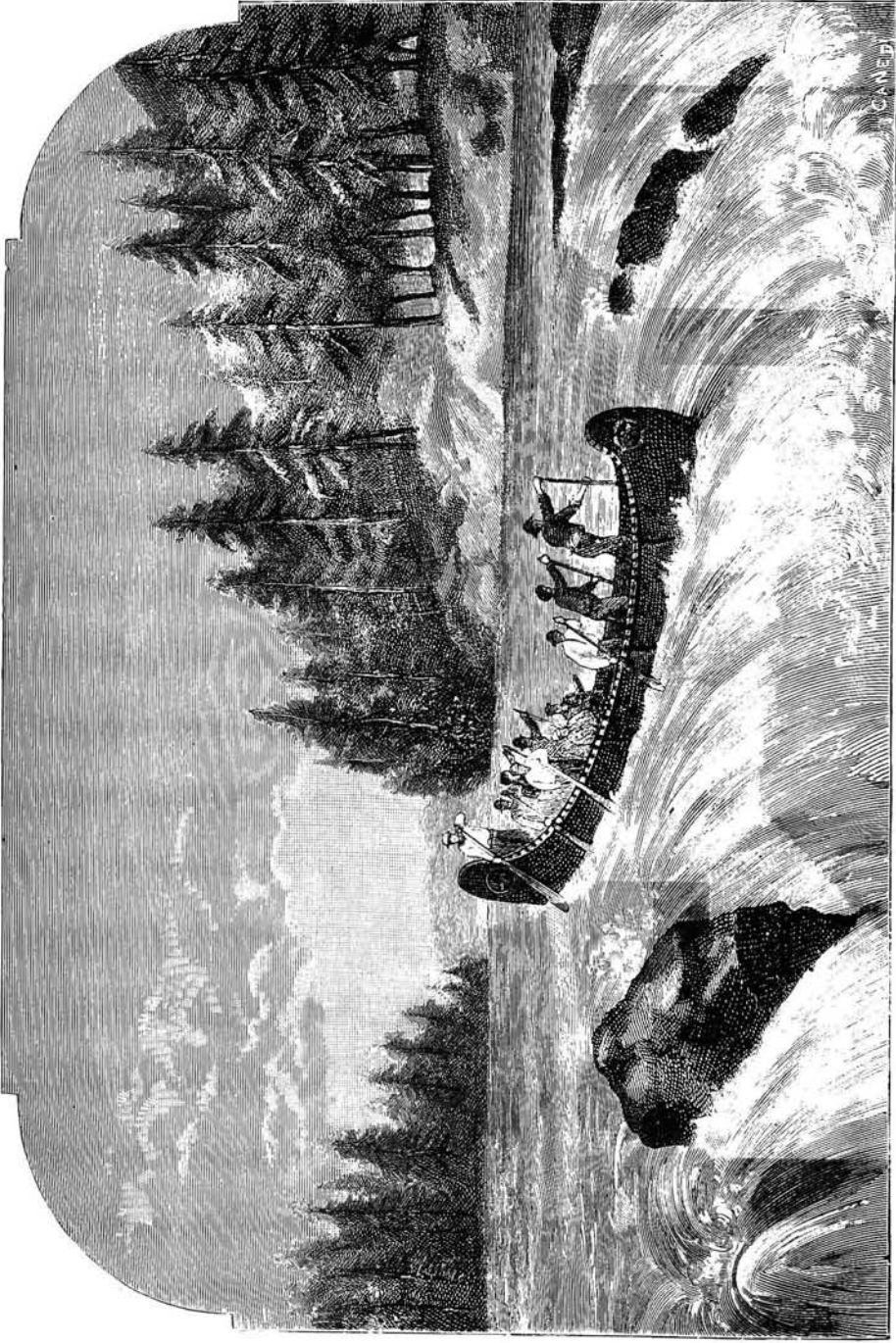


EN ROUTE
POUR
LA BAIE D'HUDSON

3° SÉRIE GRAND IN-8°



Traversée des Rapides.

EN ROUTE

POUR

LA BAIE D'HUDSON

PAR

M. PROULX

MISSIONNAIRE DANS LE VICARIAT APOSTOLIQUE DE PONTIAC



TOURS

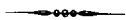
ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

—
M DCCC XCI

EN ROUTE

POUR

LA BAIE D'HUDSON



I

DE L'EST A L'OUEST DU LAC ABBITIBI

Un ermitage. — Départ par un gros temps. — La cargaison. — L'ordonnance épiscopale. — Le plus pittoresque des lacs. — Les féeries d'un soleil couchant. — Le plaisir de la pêche. — Une traversée émouvante. — Des émotions bien naturelles. — Un bout de morale. — La Saint-Jean-Baptiste. — Sur les traces de d'Iberville.

Nous sommes à l'ancre, arrêtés par le vent, à l'extrémité nord-ouest du lac Abbitibi, et je profite de ce loisir forcé pour vous écrire. Notre tente est dressée, près des eaux, sur la lisière de la forêt, dans une véritable niche de sapins; nous reposons assis mollement sur un tapis de branches odoriférantes. Au bout d'une avenue que je pourrais dire royale, nous apercevons la tente de nos compagnons, et, un peu plus loin à travers le feuillage, une colonne de fumée bleuâtre qui s'élève du campement de nos sauvages, lesquels, autour de leur brasier, fumant la pipe, silencieux, de temps en temps interrogeant l'horizon, ressemblent aux sorciers des incantations de Morvan. Les vagues déferlent avec fracas sur les cailloux du rivage, les vents gémissent dans le sommet des grandes épinettes, les feuilles des trembles s'agitent avec un bruissement frissonnant; je ne sais quel oiseau gazouille autour de nous, et mêle aux accords de ces puissantes harmonies la musique de sa voix limpide. Parmi nous, les uns dorment, le père Nedélec travaille à ses registres, le père Paradis met une dernière main à ses croquis, Monseigneur lit, je vous écris sur le couvercle d'un coffre; enfin nous menons la vie des cénobites dans le désert.

Depuis quatre jours, à Abbitibi, il faisait une chaleur écrasante; le thermomètre a marqué jusqu'à 32° centigrades. Ce matin, tout à coup, il a soufflé un fort vent du nord, et l'alcool a baissé à 7°. L'eau est tiède, l'air est froid. Cet abaissement subit de température a déterminé à la surface du lac une ascension considérable de vapeurs, et nous avons sous les yeux, en pleine opération, ces vastes suçoirs par lesquels les nuages se chargent de ces eaux bienfaisantes qu'ils vont répandre sur vos têtes à Pembroke. Quelqu'un d'entre nous monte dans un arbre pour avoir, par-dessus les broussailles de la grève, le spectacle du lac en émoi.

« Que voyez-vous ? »

— Je vois les vagues comme des furies courir en bondissant : *Montes, exsultastis sicut arietes, et, colles, sicut agni ovium*. Je vois les brumes emportées par le vent comme les tourbillons de neige, l'hiver, quand il poudre bien fort. Je vois, lorsque le voile de vapeur se déchire, surgir du fond des eaux des îles nombreuses avec des formes indécises. »

Pour un moment, on se croirait transporté, par une journée de tempêtes, sur les bords du golfe Saint-Laurent.

Nous sommes partis de la mission, le 23 juin, à neuf heures, par une pluie battante, ce qui n'a pas empêché tout le peuple d'Abbitibi de se rendre sur le quai, pour recevoir une dernière bénédiction de Sa Grandeur et pour lui donner, selon la mode sauvage, une poignée de mains en disant : « *Koué, koué*, bonjour, bonjour. » Le tonnerre gronde dans la nue, et la mousqueterie gronde sur la rive. La mer est trop grosse pour permettre aux canots de moyenne dimension de nous faire escorte, comme on se l'était proposé; seul le *Mattawa* de Pédélec (Frédéric) nous accompagne jusqu'à trois milles, monté qu'il est par douze vigoureux rameurs. Les deux canots côte à côte dansent sur la houle : vous diriez les hommes du Nord, ces fiers Normands, nos ancêtres, qui descendaient vers les falaises de l'Armorique sur leurs chevaux de mer, au milieu des brouillards et des orages.

Nous avons échangé notre esquif pour un autre plus profond et plus long; il a six brasses, il est plus roulant sur sa base, mais aussi plus rapide. C'est une nouvelle faveur que nous devons à l'obligeance de M. Henderson. Deux de nos hommes s'en sont retournés à Témiscamingue, Wabekijik et Massinekijik; ils ont été remplacés par quatre Abbitibains : Pannansuos (François) Poadji, Long Andrew, Geoge Pacha et Pien (Pierre) Katchitchi. De plus, le R. P. Nédélec s'est joint à la compagnie, ce qui porte l'équipage à sept

matelots et six passagers. Notre bagage est considérable : quatre tentes, trois paquets de couvertures, une chapelle, une batterie de cuisine, deux poches de pain, un demi-quart de lard, une demi-poche de farine de blé, de la farine d'avoine, du beurre, une dizaine de valises grandes et petites ; tout cela, avec treize hommes, est renfermé dans les flancs d'un bâtiment en écorce !

Monseigneur s'est déclaré très satisfait de ce qu'il a vu à Abbitibi ; il se trouve amplement dédommagé des fatigues qu'il a dû supporter pour parvenir jusqu'ici. Dans son ordonnance épiscopale, après avoir constaté avec bonheur la prospérité de la mission, l'état convenable du temple, le nombre et la propreté des ornements, et surtout l'absence de toute dette, il ajoute :

« Voilà la preuve vivante de la générosité et du bon esprit des sauvages, qui, ne pouvant donner de l'argent pour faire ces travaux et ces améliorations, ont fourni volontiers le travail de leurs bras.

« Durant toute la visite, les sauvages se sont montrés d'une grande ponctualité à suivre les exercices, et d'une grande piété dans leur maintien à l'église. Ceci fait l'éloge du zèle et du dévouement des RR. PP. Oblats, qui sont chargés de cette mission depuis 1844, ainsi que de nombre d'autres dans le haut de l'Ottawa et par delà la hauteur des terres. En particulier, nous y voyons le fruit des travaux et des sacrifices du R. P. Nedélec, qui depuis seize ans visite tous les étés ces sauvages d'Abbitibi, de même que ceux d'Albany, à quatre cents milles plus au nord sur la baie d'Hudson.

« Nous demandons à Dieu, de tout notre cœur, de continuer à bénir les travaux et les sueurs de ces bons missionnaires, et de conserver aux pauvres sauvages leur foi et leur amour de la religion. »

Pendant que je m'amuse à vous raconter mes histoires, le canot a filé, la pluie a cessé, le ciel bleu a reparu ; nous avons pris notre diner sous les cèdres, et nous continuons notre route à travers les détroits, les vastes nappes d'eau et les enchantements du lac Abbitibi. Je vous surprendrai sans doute, en vous disant qu'Abbitibi nous paraît le plus beau entre cette multitude de beaux lacs que nous avons traversés. On ne soupçonne pas, dans notre civilisation, que Dieu ait créé pour les yeux de telles merveilles dans ces régions septentrionales, là où il n'erre qu'un peuple sauvage pour les admirer : *« Mirabilis Deus in operibus manuum suarum : Le Seigneur est admirable dans ses œuvres. »* Ces sauvages, comme nous, sont l'ouvrage de son amour ; il les traite en enfants gâtés. Ici la main de

l'homme n'a pas élevé les monuments de son art, toujours impuissant par quelque endroit : la main de Dieu a semé les prodiges et les hardiesses de sa puissance créatrice.

Le lac Abbitibi a le pittoresque du Témiscamingue, les coquetteries du lac des Iles et le grandiose de l'Otogami. Les lignes de l'horizon s'effacent dans un lointain incertain, les côtes paraissent de niveau avec la surface des ondes; un peu en arrière s'élèvent en gradins des collines bleuâtres, et au-dessus vous apercevez çà et là ces pics isolés qui forment dans le fond du tableau comme une dentelle en dents de scie. Cette nappe d'eau aux larges horizons rappelle la grandeur et la majesté de la mer, mais d'une mer encadrée de variétés, parsemée de corbeilles de verdure, de goélettes avec leurs mâts élancés, de châteaux forts flanqués de tourelles, enfin d'îles tantôt jetées éparses avec caprice, tantôt rangées dans un ordre symétrique, s'enchaînant comme les grains d'un immense chapelet.

Faites descendre sur ce tableau les féeries d'un soleil à son déclin, et le crayon enthousiasmé du père Paradis n'aura pas de repos. Il ne peut suffire à prendre au vol les différentes scènes du panorama qui se déroule sous nos yeux comme une toile de théâtre. L'astre de feu est caché derrière le voile sombre d'un épais nuage; de tous côtés jaillissent des traits de lumière qui, d'un centre commun, s'épanouissent en cercle, comme, dans les tableaux de nos églises, les rayons d'une gloire. L'azur du firmament s'harmonise avec les légers nuages qui flottent dans l'espace, semblables à des flocons de laine moelleux, ici blancs comme neige, là trempés dans la pourpre, plus loin couleur de rose et d'orange : ce sont des franges d'or, des écrans de rubis, des voiles transparents, des mousselines diaphanes, des éponges imprégnées d'aurore, des bouffées de fumée tourbillonnantes qui s'élèvent d'encensoirs d'argent, des toiles magiques où un pinceau aux mille couleurs a tracé, sur un fond diapré, les nuances de l'arc-en-ciel. « *Coeli enarrant gloriam Dei* : Les cieux racontent la gloire de Dieu. » Ainsi la Divinité, cachée à nos regards mortels, laisse paraître dans la création des reflets de ses immortelles beautés.

Nous couchons sur les bords d'un détroit, où Monseigneur, malgré les attaques furibondes d'enragés maringois, tire du lac pour notre souper deux poissons. Il faut savoir que Monseigneur est un grand pêcheur et qu'il ne perd pas une occasion de jeter sa ligne à l'eau. Certes, c'est là un amusement qui, dans sa signification mystique, convient très bien à un successeur des apôtres. L'Écriture sainte ne

nous représente-t-elle pas à plusieurs reprises saint Pierre et saint Jean jetant leurs filets dans les eaux de Génésareth? Jésus dit à Pierre : « Dorénavant tu seras pêcheur d'hommes. »

Ce matin nous partons à cinq heures. Le vent souffle de l'avant, fort, régulier. Le spectacle est vraiment saisissant; le lac est sombre; de grosses vagues d'au moins cinq pieds de hauteur se suivent à perte de vue, en renversant leur sommet blanchissant : vous diriez une armée de chevaux blancs au galop, agitant leurs crinières. La masse énorme est en mouvement, et vous vous sentez balancés sur le sein de la plaine ondulante. Le canot monte sur le dos mouvant de la houle, et pour un instant il s'y arrête, suspendu; puis, le terrain manquant sous lui, il descend dans des caves, et navigue comme au fond d'un étroit vallon entre deux collines liquides. La proue de l'esquif frappe du nez les ondes qui viennent menaçantes à sa rencontre, et l'eau jaillit en étincelles humides par-dessus bord. Respirez si vous le pouvez. Il est beau de voir Okouchin, avec son œil d'aigle, debout à l'avant du canot, son grand aviron à la main, prenant la vague tantôt en flanc, tantôt en travers. Au milieu du silence solennel il dit un mot sec et bref, et les avirons se modèrent : nous glissons doucement jusqu'au fond de l'abîme; il prononce un autre monosyllabe, et tous les avirons ensemble, mus comme par un ressort, travaillent dru et fort : nous remontons au sommet de la vague. Okouchin a la conscience de sa position, il sait qu'il a treize vies entre les mains. Ne crains rien, pilote : tu portes César et sa fortune!

Cependant César paraît sérieux, sa figure s'allonge, ses doigts crispés serrent la barre du canot, et son regard fixe s'étend sur le lac en courroux. Je ne veux pas dire que Monseigneur ait peur. Non, au contraire, pour un voyageur qui n'a pas l'habitude de la navigation en canot d'écorce, il est très résolu, très décidé. Quand le guide a dit : « En avant, il n'y a pas de danger, » il est le premier à mettre le pied à bord. Comme de juste, lorsque le vent souffle trop fort, ou que les rapides bouillonnent et s'agitent plus qu'il ne convient, je crois qu'il éprouve certaines émotions que sa volonté ne réussit pas toujours à refouler au fond du cœur. Le soldat, pour être brave, n'en connaît pas moins le péril; mais le devoir parle-t-il, il sait le mépriser.

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire,

a dit le grand Corneille.

Le vent souffle avec trop de violence pour nous permettre de dou-

bler une pointe longue de trois milles, nous la coupons par deux portages. Le premier nous transporte dans un petit lac aux eaux limpides comme le cristal, sur les bords duquel nous prenons notre déjeuner, au pied de longs pins; l'autre nous conduit sur cette plage battue par la tempête. Le père Nedélec prend plaisir à nous faire la morale :

« Soyez patients, Messieurs, ce n'est pas le dernier désappointement que vous rencontrerez. Dans ce pays-ci, en voyage, il n'y a pas moyen de prévoir quoi que ce soit, une journée d'avance. Il faut savoir se conformer aux circonstances de temps et de lieu. Dans tous les cas, nous ferons pour le mieux. »

Aujourd'hui s'ouvre, à Montréal, cette série de fêtes qui ne finiront que samedi. Vous fêtez saint Jean-Baptiste; nous, je puis dire que nous l'imitons. Comme lui, nous vivons dans la solitude, et nous sommes la voix qui crie dans le désert à toutes ces peuplades : « Préparez les voies du Seigneur. » Il va se faire ces jours-ci une grande dépense d'éloquence. Si j'avais un discours à prononcer, je commencerais par ces paroles d'un citoyen de l'Assomption, qui disait : « Messieurs, c'est une noble idée que d'être Canadien-Français. » Puis, au lieu de parler, selon la vieille coutume, du canon grondant à Carillon, de Montcalm tombant sur les plaines d'Abraham enveloppé dans les plis de son drapeau, de Salaberry, le Léonidas canadien, tous sujets rebattus, je m'écrierais :

« Canadiens, rappelez-vous cette expédition glorieuse à la baie d'Hudson, exécutée, en 1585, par une centaine de soldats, Français et Canadiens, conduits par le chevalier de Troyes. Sous ses ordres commandaient trois frères qui ont laissé leurs noms gravés aux pages de l'histoire : de Sainte-Hélène, de Maricourt et l'immortel d'Iberville. D'Iberville allait pour la première fois faire connaissance avec un pays qu'il devait étonner plus tard de ses hardis exploits, et parcourir si souvent en vainqueur. Ils partent de Montréal au cœur de l'hiver, la raquette au pied, traînant à leur dos sur des tobaganes leurs armes et leurs provisions. Arrivés à Mattawa, ils attendent la débâcle, construisent des canots, et, sur une flottille en écorce, ils remontent l'Ottawa pour descendre ensuite, comme nous le faisons aujourd'hui, la rivière Abbitibi jusqu'à la baie du Nord. Tombant à l'improviste sur le fort de Moose, ils s'en emparent sans coup férir. Successivement ils mettent à la voile pour le fort Rupert, puis pour le fort Albany; ils prennent d'assaut ces deux postes, font la garnison prisonnière, et se trouvent en possession d'un immense butin en pelleteries de toutes sortes.

« Aujourd'hui, après deux cents ans, suivant la même route, poursuivant des conquêtes non moins nobles, nous rallumons sur les grèves désertes le feu de leur campement, nous réveillons le bruit de leurs pas endormis sous les feuilles des forêts, et nous évoquons du tombeau de l'oubli le souvenir de leur hardiesse, de leur bravoure et de leur patriotisme. »

P. S. — 25 juin. — Il est neuf heures du matin. Nous partons dans cinq minutes. Nous avons passé ici vingt-quatre heures sous la tente. Cette nuit le vent a diminué sans pourtant tomber tout à fait; la traversée est de cinq milles, et le lac qui moutonne promet de nouvelles émotions à ceux qui ne sont pas passés maîtres dans l'art nautique.

II

DU LAC ABBITIBI AUX TROIS-PORTAGES

I. — Le Gotchigi. — Le rocher de la Vieille. — Les Deux-Portages. — La Chute-aux-Iroquois. — Une vengeance. — Une tombe solitaire. — Une avenue princière. — Une salle d'étude.

Donc, le 25 juin, à neuf heures, nous montons à bord de notre coquille; elle danse sur la houle l'espace de cinq milles, et à onze heures nous faisons paisiblement notre entrée sur la rivière Abbitibi, dont le courant doit nous descendre, pendant six ou sept jours, jusqu'à ce qu'il nous ait remis aux eaux de la rivière Moose, qui, elle, devra nous conduire à la mer.

Nous dinons sur les bords du Gotchigi, une des plus belles chutes que l'on puisse imaginer. La masse d'eau, se resserrant entre deux parois de granit, comme dans une dalle de moulin, descend, en bondissant, trois marches de pierre, en tout quarante-cinq pieds, et, au bas de l'escalier, elle s'engouffre dans des chaudières qui ressemblent beaucoup à celles de l'Ottawa. Les flots, venant de directions opposées, s'entrechoquent, se brisent, jaillissent en aigrettes, en grappes de perles, en gerbes d'étincelles; des bouillons souterrains, faisant irruption à la surface, sourdent, s'épanouissent, fleurissent comme d'énormes boutons de rose. Au sommet du premier degré, un rocher est suspendu en arrêt, regardant au-dessus de l'a-

bîme, levant sa tête à travers les flots furibonds qu'il divise, voyant ses flancs lavés et pressés par deux courants impétueux qui semblent vouloir le déraciner pour l'entraîner avec eux, couvert des baves de la vague écumante, enveloppé des vapeurs qui s'élèvent en nuages épais des profondeurs du gouffre; pendant que tout à l'entour le sol tremble et les échos murmurent sourdement, lui demeure inébranlable. J'ai souvent entendu parler du rocher de l'Église battu par les passions humaines, jamais je n'ai mieux compris la vérité de cette comparaison. Et ce sapin verdoyant, nourri d'humidité, qui paraît sourire au danger, et dont les fortes racines se cramponnent aux fissures de la roche, n'est-ce point l'image de Pierre, voyant les siècles couler à ses pieds, toujours jeune, toujours vivace?

A trois heures, nous passons au pied du rocher de la Vieille, Cogomisassinanabic. C'est une roche, haute de quarante pieds, au front chauve et sombre, ridée d'anfractuosités profondes, les flancs couverts de sapins rabougris. La tradition rapporte que, il y a quatre générations, une vieille femme aveugle fut abandonnée en cet endroit par ses enfants. Avant que la charité chrétienne eût pénétré dans ces forêts, le fait était ordinaire chez les sauvages; ils se débarrassaient de leurs infirmes, de leurs malades ou de leurs vieux parents par la mort ou l'abandon. Dans son désespoir, la vieille, s'aidant de son bâton, se traîna en titubant sur le sommet du rocher, d'où elle se précipita tête baissée dans les flots. La terreur s'empara des peuplades voisines, et ce lieu devint plein de mystères. Autrefois, jamais les sauvages n'auraient osé passer outre sans faire un sacrifice aux mânes de Cogomis. Les habitudes, bonnes ou mauvaises, se déracinent bien difficilement, et il faut des siècles pour changer complètement les mœurs d'un peuple. Aujourd'hui encore, par un reste de superstition, sans ajouter trop de foi à l'efficacité de la cérémonie, tout en riant, notre équipage ne put s'empêcher de jeter un bout de tabac à la rivière, en prononçant une phrase qui veut dire : « Donne-nous bon vent, grand'mère. »

La nuit nous arrêta au Nissotek ou Deux-Portages. Les tentes furent dressées sur l'herbette, au frais et au murmure d'un sault babillard et gentil. Le soleil s'apprêtait à faire descendre au-dessous de l'horizon son grand disque rougeâtre, et il étendait sur les eaux, dans le sens de la rivière, une longue trainée de paillettes d'or.

Le lendemain 26, la nappe du déjeuner fut tendue, à la Chute-aux-Iroquois, sur un tapis de Turquie. Grâce à la brume légère qui

s'élève de la chute et qui retombe en rosée continuelle, le sol est couvert d'une couche de mousse épaisse d'un pied, au fond jaunâtre, fleuri de rouge, de vert et de blanc, ouvragé de dessins variés qui défient l'art de l'aiguille la mieux exercée.

Le paysage ici a quelque chose d'exceptionnellement saisissant. La rivière, encadrée d'une forêt vigoureuse et noire, formant deux îlots, tombe perpendiculairement de la hauteur de trente pieds. Vous diriez, d'en bas, à une certaine distance, trois rideaux de mousse-line blanche enjolivée de frisons, de falbalas et de flocons de neige, suspendus entre quatre trémaux tapissés de verdure. Mais comment cette chute a-t-elle emprunté son nom aux Iroquois ?

Du temps que les terribles guerriers des Cinq-Cantons faisaient la chasse, non pas aux bêtes, mais aux hommes, jusqu'aux confins les plus reculés de l'Amérique, ils surprirent sur le lac Abbatabi un parti de sauvages de cette contrée. Les hommes furent scalpés et brûlés à petit feu, les femmes égorgées, les enfants empalés comme des lapins au bout de pieux durcis au feu, puis rôtis et mangés. Seule une femme fut épargnée, afin de servir de guide aux vainqueurs dans la poursuite de leurs ravages vers la baie d'HUDSON. Les farouches guerriers, à demi nus, couverts de sang, peints de figures bizarres, les cheveux relevés, ressemblant à des espèces de démons, glissaient sur l'onde dans leurs frères embarcations. Ils souriaient à l'espérance de nouveaux massacres.

La captive est assise dans le canot qui marche en avant, silencieuse. A quoi songe-t-elle ? Repasse-t-elle dans sa mémoire les scènes d'horreur où elle a vu périr tous les siens ? Se réjouit-elle dans son cœur d'avoir échappé à la mort ? Pense-t-elle au triste sort qui l'attend à son arrivée dans les cantons iroquois ? Sa figure est impassible. Les avirons travaillent en cadence ; pas une parole ne s'élève des canots ; le silence règne sur les rives. Déjà on approche de la chute, et l'on n'entend qu'un murmure faible et voilé. En effet, les eaux ici ne se brisent pas sur les cailloux, elles tombent d'aplomb comme du haut d'un mur ; la forêt environnante, avec son épais feuillage, éteint la sonorité du bruit, et à trois cents verges seulement de distance on croirait à un courant d'une importance secondaire.

« Le rapide est-il difficile ? demande l'Iroquois.

— Non, répond la femme, l'inclinaison est douce, le chenal est sans roches ; mais il est étroit, serrez de près le rivage. »

Le canot effleure un galet plat, que l'on voit encore sur le côté gauche. La femme saisit une branche qui s'offre à elle, et d'un bond elle saute sur la grève ; du pied elle a poussé au large le canot, qui

descend tête baissée dans le gouffre. Les autres arrivent à la file; en vain, au prix de mille efforts, veulent-ils rebrousser chemin : il est trop tard, la force irrésistible du courant les entraîne. Debout sur sa roche, souriant, elle voit ses ennemis pousser des cris de désespoir, passer devant elle en la menaçant de la voix et de la main, glisser l'un après l'autre dans l'abîme, disparaître au milieu des bouillons, reparaitre un instant, disparaître encore, enfin flotter à la dérive avec les débris de leurs canots. Elle est toujours là, immobile; elle jouit, elle est vengée.

A un arpent de la chute, sur le sommet d'un tertre, au pied d'une colline, on voit la tombe d'un jeune homme mort dans ce portage il y a quelque trente ans. Elle est entourée d'une clôture de douze pieds sur huit; à la tête du tumulus est plantée une croix noire sur laquelle on lit l'inscription suivante :

SACRED TO THE MEMORY OF JOSEPH THOMAS BEADS,
WHO DEPARTED THIS LIFE ON THE FIFTEENTH DAY OF MAY 1850,
AGED 18 YEARS AND FIVE MONTHS.

A la mémoire de Joseph Thomas Beads,
qui est parti pour une vie meilleure, le 15 mai 1850,
à l'âge de 18 ans et cinq mois.

Nous ne pûmes nous défendre d'une impression de tristesse à la vue de cette tombe isolée; combien peu pensent à celui qui dort, perdu dans l'immensité de la solitude! Nous récitâmes trois *Pater* pour le repos de son âme. Repose en paix, enfant des bois, au murmure des eaux bouillonnantes, sous le couvert de tes grandes épinettes, sous ton lit de mousse toujours verte, embaumé qu'il est des senteurs de ces fleurs sauvages que la main de la Providence a semées sur ta tombe!

Pour le reste du jour, nous ne rencontrons plus de portage, et nous sommes installés sur nos sièges aussi confortablement qu'on pourrait l'être dans un cabinet d'étude. La rivière, large de deux cents à deux cent cinquante pieds, coule entre des côtes basses et bien boisées; vous diriez une avenue princière, l'allée d'un immense parterre, qui s'étend et circule à longs replis à travers une riche plantation. La hache meurtrière n'a jamais dévasté ces forêts vierges, qui étalent à nos yeux leur végétation exubérante et leurs gloires printanières. Nous voyageons entre deux haies d'épinettes grises soyeuses, d'épinettes blanches hérissées de leurs dards plus som-

bres, de trembles à la chevelure frissonnante; de temps en temps les frênes viennent ajouter aux teintes multicolores du tableau la richesse et la vigueur de leur feuillage; les cèdres penchés font boire l'extrémité de leurs rameaux aux eaux courantes. Le soleil revêt de sa lumière et de sa gaieté cet éclat et cette variété de verdure; une brise légère tempère les ardeurs du jour; l'air est saturé de parfums forestiers.

C'est un vrai plaisir, au milieu de ces splendeurs de la terre et du ciel, de lire, d'écrire et d'étudier.

En effet, plus d'une fois le jour notre canot est converti en une véritable salle d'étude. L'un parcourt la *Vie du père de Brébeuf*; un autre, les *Martyrs jésuites en Canada*; ils découvrent, sur le théâtre même de leurs travaux, les secrets de l'existence crucifiée des missionnaires, et, en soulevant le voile qui recouvre les dévouements obscurs du passé, ils retrouvent l'histoire des dévouements non moins cachés du présent. Un troisième s'amuse dans les *Pionniers français*, par Parkman, et revoit dans nos errements actuels l'image affaiblie, mais réelle, des romanesques aventures de ces premiers découvreurs. Un quatrième étudie la *Grammaire sauteuse*, de M^r Baraga, et un livre inappréciable pour ceux qui veulent apprendre l'algonquin, parce qu'il ne leur donne pas seulement des mots et des règles, mais il leur livre le génie particulier de cet idiome si riche et si savant quand on en pénètre bien la structure et l'économie, je veux dire les *Études philologiques sur quelques langues sauvages de l'Amérique*, par M. Cuoq, de Saint-Sulpice. Aucune étude ne peut avoir plus d'à propos; nous voyageons en pleine sauvagerie, et tout, autour de nous, nous parle anichinabe. Un cinquième est plongé dans la *Géologie* de M. Laflamme, et, en relevant la tête, il constate sur les rivages l'application des principes qu'il vient de voir exposés dans son livre. Un sixième, amateur des beaux-arts, nourrisson d'Orphée, possédé par le démon de la musique, tourmente les échos de ses vibrantes harmonies, et unit les accords de son cuivre au chant des petits oiseaux dans la forêt.

Rien de plus agréable que ces lectures faites sans contrainte, interrompues sans scrupule pour donner place à une réflexion ou pour admirer un point de vue de la belle nature.

II. — Le Long-Sault. — Le rapide de l'Île. — La Chaudière. — La rivière au Menton. — La rivière Frédéric. — Le testament d'Atitimou. — Deux pauvres déserteurs. — Les Trois-Portages.

Le doux sommeil vient clore une journée si tranquille à la tête du Long-Sault, au milieu de framboisiers, de gadelliers et de groseilliers, dans un bois d'épinettes résineuses et odorantes.

Ici la rivière s'élargit, la couche d'eau diminue, çà et là les cailloux montrent leurs têtes arrondies; les bouillons sont nombreux, mais peu considérables; la rivière paraît fiévreusement agitée; vous diriez dans nos champs une pièce de guérets mal tournés. Seuls nos hommes, avec le bagage, le 27 au matin, sautent la tête du Long-Sault; pour soulager le canot, nous marchons sur les grèves et dans les bois par des endroits où il n'y a point de sentiers tracés : travail affreux. C'est la première fois depuis notre départ que nous mangeons du pain noir; il paraît que ce n'est pas la dernière. En cet endroit commencent les vraies difficultés du voyage.

Nous nous rembarquons pour sauter les autres rapides du Long-Sault, passant comme une flèche à travers les écueils qui pullulent autour de nous; une seule de ces pierres peut mettre notre écorce en morceaux; c'est à donner la fièvre. Aussi je connais à mes côtés un noble voyageur qui l'a attrapée bel et bien; du reste, il ne s'en cache pas.

Vous êtes tenté peut-être de rire de notre peu de courage. Eh bien! venez, si vous l'osez, sauter avec nous le rapide de l'Île. Ce rapide prend son nom d'un îlot poétique et charmant, une vraie corbeille de verdure qui semble amarrée à la tête du courant; vous craignez à chaque instant que la corde invisible ne casse, et que la corbeille ne soit entraînée par la violence des flots comme l'est actuellement votre canot. Les vagues irritées vous menacent de toutes parts; elles vous attaquent, elles clapotent et rejaillissent sur les flancs de l'esquif au galop; une, plus hardie, saute par-dessus bord et, sans aucun respect, crache sur Sa Grandeur; une seconde, plus alerte encore, le baptise des pieds à la tête. Oui, Horace avait raison quand il disait :

Illi robur et æs triplex
Circa pectus erat, qui fragilem truci
Commisit pelago ratem
Primus.

« Il avait autour du cœur une triple cuirasse de chêne et d'airain,

celui qui le premier confia à la perfidie de la mer un vaisseau fragile. » Que dire de celui qui imagina de lancer une écorce de bouleau ?

Tout à coup la rivière se rétrécit. Au bas, une partie des eaux revient sur elle-même et forme un tourniquet puissant qui attire et engloutit ce qui se présente à la surface : c'est la Chaudière. Il faut être habile comme Okouchin pour passer, comme il vient de le faire, sur la crête d'un flot, entre deux courants, entre le zist et le zest.

Plus haut que le rapide de l'Île, nous avons franchi sur la droite la rivière au Menton, qui apporte à l'Abbitibi troublé, sale et blanchâtre, le tribut de ses eaux limpides et noires. Elle est double, unissant ses deux branches à quelques arpents seulement de son embouchure; la pointe du delta qu'elle se trouve à former, ressemblant plus ou moins à un menton, lui a valu cette appellation singulière.

A midi, nous saluons sur la gauche la rivière Frédéric, dont les eaux, aussi claires que celles du Menton, presque aussi volumineuses que celles de l'Abbitibi, viennent doubler la masse liquide qui nous descend vers la mer. Elle arrive du Mattawagamang et traverse, dit-on, un pays riche en forêts de pins; en la remontant, on peut arriver à la belle plaine de la Blanche, rivière qui se jette dans le lac Témiscamingue. D'après certains explorateurs, ici se trouverait le futur grenier du versant septentrional de la puissance du Canada. Toujours est-il qu'au confluent des deux rivières, le sol est d'une générosité qu'on ne lui supposerait pas dans ces latitudes; les arbres atteignent une hauteur superbe, le feuillage déborde, les herbes se développent avec une vigueur tropicale. Si j'étais un chasseur de ce pays, c'est en cet endroit que j'établirais mon wigwam d'été, ma cabane de plaisance. Atitimou est de mon avis, il y a choisi le lieu de son repos.

Voyez-vous sur ce mamelon, où les arbres ont été abattus pêle-mêle, ce long coffre en bois rond et ces quatre tréteaux supportant une petite charpente : c'est le mausolée d'Atitimou, autrefois dit l'Écureuil, enfoui en ce lieu tout comme un esprit fort, après être passé de vie à trépas il y a cinq ans. Ledit Écureuil était païen; sa femme est catholique, et il permettait qu'on baptisât ses enfants; mais pour lui, il ne voulut jamais que l'eau régénératrice coulât sur son front, car un sorcier lui avait prédit que de ce moment il mourrait. Cependant son sorcier ne put le défendre des atteintes de ☩

consommation galopante; et, bon gré mal gré, il lui fallut prendre sa feuille de route pour les terrains de chasse de l'autre vie. Lui-même dicta jusque dans les plus minutieux détails les dispositions de sa sépulture, suivant les rites des anciennes coutumes. On devait donc, après l'avoir enseveli dans une écorce de bouleau, l'enfermer dans une tombe placée sur le sol sous une tente neuve; près de lui on déposerait, au haut de quatre poteaux, pour les soustraire aux atteintes des ours, tous les objets qui lui seraient nécessaires pour voyager, chasser et pêcher dans le pays des âmes : fusil, plomb, poudre, couteaux, et, dans un coffre, pantalon, chemise, mitasses, bas, couvertes, tabac, pipe, savon, que sais-je? Ses deux beaux-frères furent assez fous pour travailler pendant six jours, afin d'exécuter à la lettre les dernières volontés de ce cerveau malade. Atitimou, qui avait crevé de faim pendant sa vie, se trouva dans l'abondance après sa mort. La tente l'abrita pendant trois ans; aujourd'hui il n'en reste plus que les lambeaux que le vent a attachés aux ronces des buissons. Il est venu chercher son fusil et son couteau, ou bien quelqu'un de ses parents les a enlevés, avec ou sans sa permission. Ces restes d'un paganisme qui s'éteint amènent sur les lèvres des sauvages un sourire de compassion, et ils servent à leur faire apprécier davantage les bienfaits de cette foi qui élève plus haut leurs espérances.

Une autre histoire. Il y a une douzaine d'années, deux Suédois engagés au fort de Moose, s'ennuyant dans leur retraite de la baie d'Hudson et voulant retourner à l'activité du grand monde, désertèrent dans le secret de la nuit et des forêts, et ils entreprirent de se rendre à Montréal à la raquette, en suivant la rivière Abbitibi jusqu'à la hauteur des terres. Arrivés à la fourche de la Frédéric, ils crurent que c'était là le cours d'eau principal, et ils s'engagèrent dans une fausse direction. Reconnaisant leur erreur, ils rebrousèrent chemin, mais il était trop tard; le plus faible s'affaissa de fatigue et d'inanition; l'autre alla s'ensevelir dans les neiges quelques jours de marche plus loin. Au printemps, les sauvages retrouvèrent leurs cadavres auprès de leurs raquettes, et ils les confièrent à la terre. Pauvres exilés, qui tombèrent dans le silence d'un désert glacé, sans une parole amie pour soutenir leur âme défaillante, et qui n'eurent pour pleurer sur leur trépas que les gémissements du vent dans les arbres dénudés!

L'après-midi et le canot coulèrent rapidement entre deux rives unies, et ce soir nous a vus engagés dans les Trois-Portages, par

un chemin des plus difficiles, coupé de ravins profonds, montant et descendant des rochers abrupts. Nous voici assis pour la nuit en face d'un grand remous où la rivière change de direction presque bout pour bout, sur une côte fortement tourmentée. Le sol a été bouleversé par quelque grande commotion intérieure; les lits de granit brisés, entassés, sont couchés presque perpendiculairement; les collines se donnent des airs de montagne. Ce sont les premiers aspects rudes et sévères que nous rencontrons depuis le lac Abbitibi; tout jusqu'ici était coquet, gentil, mignon.

Je vous écris au grand air, sur la tête d'un caillou. Notre tente est dressée sur les galets, et nos couvertes étendues sur une roche plate. Les ombres de la nuit tombante viennent embrouiller ma plume et mes idées. Bonsoir! je vais aller goûter les douceurs du duvet d'Abbitibi.

III

DES TROIS-PORTAGES A NEW-POST

I. — Le fort aux Maringouins. — Le rapide de l'Île. — Qu'est-ce que sauter un rapide? — Habileté des sauvages. — Presque un naufrage. — Un bureau de poste. — Honnêteté du public. — Le royaume du castor.

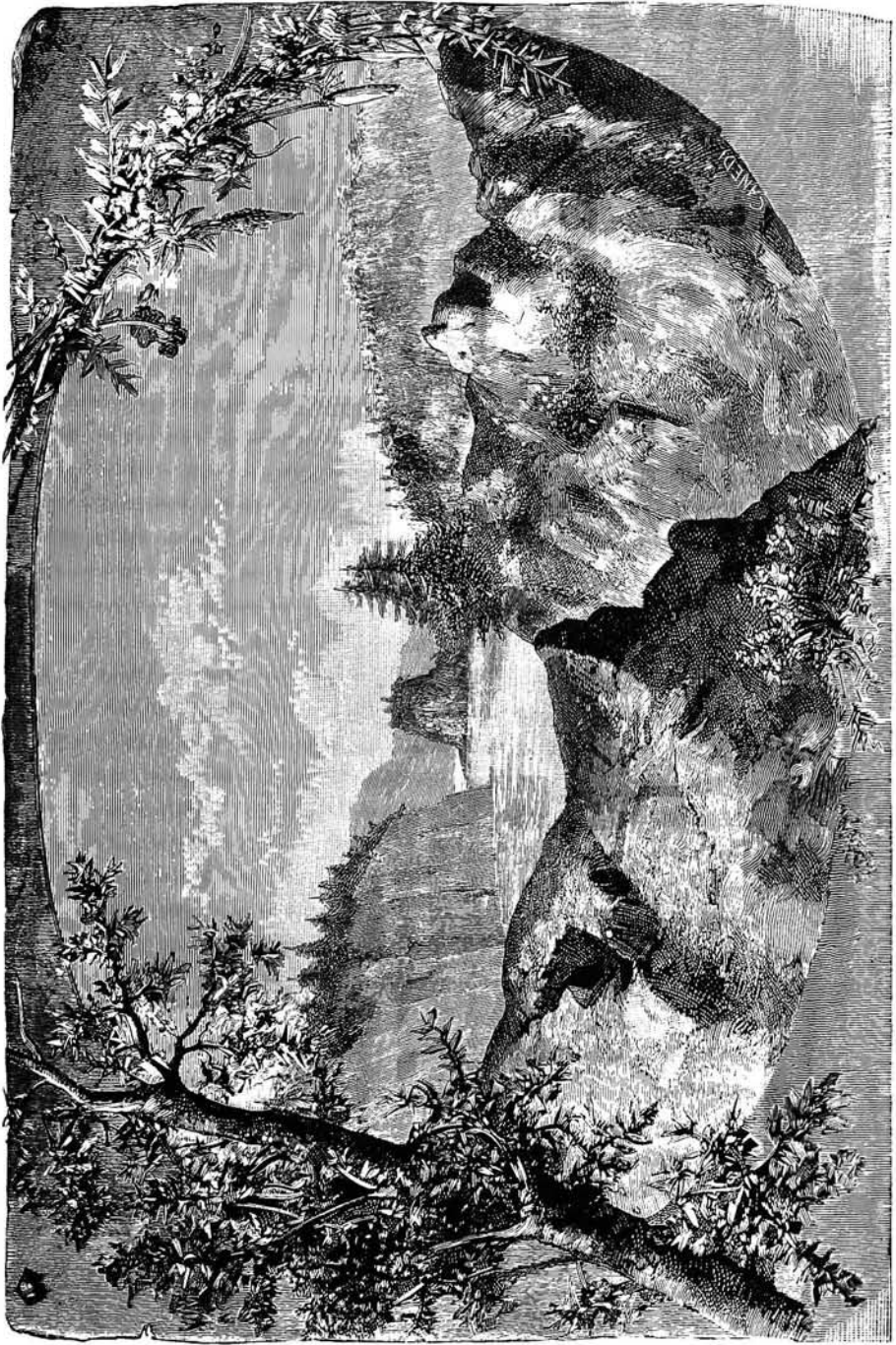
Je vous écris de New-Post, un poste de l'honorable Compagnie, qui n'est pas si neuf pourtant, puisqu'il a bien seize à dix-huit ans d'existence; mais il est nouveau, comparé à Moose, qui compte ses années par deux siècles. Les sauvages l'ont baptisé d'un nom propre, tiré des circonstances locales, Sagimewakaigon, « le fort aux Maringouins; » et je puis vous assurer, expérience faite, que le nom ne ment pas à la chose.

Hier matin, à quatre heures, nous quitions les Trois-Portages; un fort courant nous entraînait entre deux rives élevées et sauvages; la nuit avait été courte et le lit dur. Je continuais paisiblement, au fond du canot, le sommeil interrompu, lorsque soudain un violent coup de coude me réveilla au milieu des bouillons irrités: nous sautions le rapide de l'Île, second du nom, mais de beaucoup le premier par la hardiesse de ses bonds et les terreurs qu'il nous a causées.

D'abord savez-vous ce que c'est que sauter un rapide? Je vais vous le dire une fois pour toutes : c'est une course effrénée, effrontée, qui n'a pas le sens commun, à travers les écueils et les dangers. Votre canot s'élançe avec la rapidité de la flèche au milieu des flots écumants; il effleure les récifs, il contourne les rochers. Instinctivement vous saisissez avec force et des deux mains les bords de l'esquif; le regard se fixe sur l'abîme; les lèvres, muettes, se serrent sur les dents, et le cœur palpète d'émotion. Vous diriez que l'embarcation, emportée à l'épouvante, va aller se briser sur une batture; déjà elle n'en est plus qu'à quelques pieds; mais soudain Okouchin, d'un coup d'aviron, l'a virée bout pour bout, et elle continue sa route, sautant, bondissant, longeant un autre abîme, montant, descendant sur le dos des vagues, qui l'emportent comme des chevaux au galop.

Nos guides alors deviennent d'autres hommes, ils ont perdu leur allure lente et un peu nonchalante. L'œil dominateur, la tête haute, la chevelure au vent, l'air inspiré, ils sont solides à leur poste. Leur commandement est bref, leurs mouvements vifs et saccadés. Ils se lèvent, ils se penchent, ils s'assoient, ils se servent successivement du grand aviron, du petit aviron ou de la perche; ils nagent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, faisant tous ces mouvements avec une vitesse et une précision toute militaire. Puis, quand le pas périlleux est franchi, quand l'abîme est laissé loin en arrière, il faut voir comme ils se redressent dans leur fierté, une main sur l'aviron, un poing sur la hanche; triomphants, ils sont sublimes.

Cette fois, Okouchin, indisposé, n'était pas à son poste. Poadji, bon rameur, mais pilote indécis, tenait le grand aviron. Notre canot allait bondissant, comme un taureau blessé, sur la plaine bouleversée; le guide ne sut pas frapper juste dans le joint, c'est-à-dire monter sur la crête d'un flot entre deux courants et y maintenir l'équilibre; le nez du canot est frappé par un remous, et nous voilà charroyés à l'envers, sens devant derrière, au beau milieu du rapide. Nos hommes, déconcertés, se dressent ébahis. « Tournez-vous, » crie Okouchin; ils se retournent sur leurs sièges, mais déjà la fureur du courant nous a saisis et nous ballote à la dérive dans les caves mouvantes, entre des collines écumantes et furibondes. L'un est pâle, l'autre blême, l'autre livide, l'autre ouvre de grands yeux effarés; personne ne parle. Monseigneur de la main bénissait les flots; ils reçurent au moins une dizaine de bénédictions; nous pouvons dire que nous avons navigué dans l'eau bénite. Cependant les avirons travaillaient avec rage. Okouchin, revenu subitement à la santé, avait pris la direction; enfin, haletants, défaits, soulagés,



Portage du Lopstick.

nous arrivons tant bien que mal au bas du rapide. Nous essayons de rire, mais le rire expirait sur les lèvres. C'est bien le cas de répéter avec l'Écriture : « *Estote parati* : Soyez prêts. » Pour ma part, il ne m'est pas venu à l'esprit de songer au salut éternel; je ne pensais qu'à une chose : saisir, au moment où nous serions renversés, la barre du canot, et crier à mes compagnons de faire de même.

« Arrête, arrête, une lettre sur le rivage! »

En effet, au bout d'une perche inclinée au-dessus des eaux pendait un paquet en écorce de bouleau attaché par une corde faite d'une racine d'orme. Dans le paquet était enveloppée avec soin une lettre écrite avec un charbon noir sur une écorce de bouleau. Sur l'enveloppe, aussi en écorce de bouleau, était couchée l'adresse en ces termes :

« *André sa lettre.* »

La missive se lisait comme suit, mot pour mot :

« 2 mai 1884. — Je t'écris, André. Elle n'est pas bien, ta mère; nous en avons eu soin, nous autres. Voilà que ma grand'mère et nous à Potonokikalec nous irons. Nous autres, nous nous portons bien. »

Signé : « ICHA. »

Manière abbitibaine d'écrire et de prononcer Jean.

C'est ainsi que, dans ce pays reculé, sans ministre du gouvernement, sans courriers, sans maître de poste, comptant seulement sur la bonne volonté et la discrétion du public, se fait le service de la malle.

Un peu plus loin, André prit une chemise qu'il avait laissée, l'hiver précédent, dans un sac de bouleau suspendu aux branches d'un liard; il fixa sa hache dans les flancs du même arbre pour la reprendre au retour, dans cinq semaines. Dans un autre endroit, nous apercevons au sommet d'une épinette trois paires de raquettes, grandes et petites, qui attendent là la neige prochaine. A l'embouchure d'une petite rivière, nous voyons sur un échafaudage élevé, afin qu'elles soient hors de l'atteinte des bêtes sauvages, des provisions en farine et en viande sèche, que les chasseurs de ces terres ont mises en dépôt pour la saison des froids. Nous ne pouvons cacher notre étonnement :

« Les passants respectent-ils ces objets quasi-abandonnés? N'y a-t-il pas de danger qu'ils soient volés? »

— Aucun, nous répondit Okouchin, parce que, vois-tu, par ici il ne passe pas de blancs. »

Le compliment était flatteur pour notre civilisation orgueilleuse. Heureux pays où la propriété, pour être en sécurité, n'a pas besoin d'hommes de police, de serrures ni de clefs!

De distance en distance nous apercevons des cabanes de castors, et nous voyons sur les rives, coupée en sifflet, la souche des arbres, comparativement gros et élevés, que ces industriels petits animaux, n'ayant à leur service d'autres instruments que leurs deux tranchantes incisives, ont abattus pour bâtir leurs digues. Nous traversons un des plus beaux pays de chasse de l'Amérique; le climat est assez froid pour donner à la fourrure son fourni et son velouté; mais ce ne sont pas encore les rochers abrupts, les bois rabougris, les marais glacés du nord de la baie d'Hudson, pays misérables qui ne peuvent nourrir qu'une faible population d'animaux forestiers. Les forêts ici sont vigoureuses, les eaux abondantes, les nourritures à profusion; la hache des chantiers et la charrue de l'agriculture ne sont pas venues troubler le repos des bêtes à poil. Aussi les castors, les martres, les visons se multiplient-ils en paix, comme aux beaux jours du passé. Un bon chasseur veille sur les bêtes de sa terre, comme un bon pasteur sur son troupeau. Il en connaît le nombre et le lieu d'habitation, il suit leur migration, il respecte leurs affections domestiques, laissant les parents élever en paix leur progéniture; il épargne la jeunesse, espoir de l'avenir, et il ne fait sa récolte précieuse qu'au temps où la peau a tout son prix et toute sa valeur. Si la colonisation et l'industrie, avec leurs champs de blé et leurs usines, n'envahissent pas ces solitudes, nos petits-neveux, longtemps encore comme nous, pourront porter des capots de castor, des casques de loutre et des mitaines de vison.

II. — Une dégringolade. — Le Grand-Portage. — Un bain. — Le père Laverlochère. — New-Post. — MM. Cloud. — Le lièvre. — La population de la paroisse. — L'église. — Jean-Baptiste. — Époque de la mission. — Sermon de Monseigneur.

Nous avons devant nous une journée terriblement laborieuse. Ici, dans un espace de quelques dizaines de milles, le sol subit une dépression de plus de deux cents pieds; descendant de marche en marche, déboulant de niveau en niveau, il ne faut pas demander si la rivière affolée en exécute des sauts vagabonds. Nous fimes sept



New-Post, poste de la Compagnie de la baie d'Hudson, sur la rivière Abbitibi.

portages, dont le plus court mesure trois arpents et le plus long deux milles : le Lop-Stick, le Little-Long, qui a bien quinze arpents ; le Rocheux, une sauvagerie de Saguenay, un quatrième portage dont j'ignore le nom, le Bouleau, la Canistre d'huile, où les eaux, sortant comme du fond de la terre, s'épanouissent à la surface, à la façon d'une huile grasseuse qui s'épand, et le Grand-Portage¹.

Le Grand-Portage, l'un des plus revêches, outre sa longueur, est encore obstrué de branches nombreuses et de broussailles épaisses. Depuis sept à huit ans, la Compagnie a cessé de l'entretenir ; ses grands canots n'ont plus d'occasion d'y passer, vu que le fort d'Abbitibi a fini de tirer ses approvisionnements de Moose, les communications étant devenues plus faciles avec les grands centres commerciaux du Canada par la voie de Témiscamingue, qu'avec Londres, par la voie de la baie d'Hudson.

Sous nos petites charges de cinquante à soixante livres, nous arrivons à l'extrémité du portage, hors d'haleine, dégouttants de sueur, le jarret mou. Que dire de nos hommes chargés du double, du triple, surtout des quatre malheureux coiffés du canot ?

L'embarcation renversée les couvre jusqu'à la ceinture ; ils ne voient qu'à trois pas devant eux. Aveugle, irrésistible, fonçant en avant comme un sourd, solide comme un éléphant, elle s'ouvre au milieu des branchages un passage pénible, lent mais sûr, pliant, cassant, renversant tout. Vous diriez un monstre nouveau, jaune, chamarré de noir, amphibie sans tête, sans queue, sans ailes, avec huit pieds, qui navigue à travers le feuillage.

Il était dix heures quand notre équipage put prendre le souper, par une soirée chaude et un temps pluvieux, harcelé d'escadrons ailés et bourdonnants. En attendant le repas, ceux d'entre nous qui s'en sentaient le goût s'étaient rafraîchis, au pied du rapide, non dans les courants qui les auraient emportés, ni dans les tourbillons qui les auraient engloutis, mais dans un bain long et large, creusé dans la pierre par la main de la nature, alimenté par les eaux de la rivière, tout aussi commode que les cuvettes en zinc qu'on achète chez M. Yon, à Montréal, rue Saint-Laurent. Plus d'une fois, dans le cours du voyage, nous avons ainsi retrempé dans les ondes fraîches et pures nos membres fatigués ; puis le sommeil descendait sur nos paupières, suave, profond, réparateur.

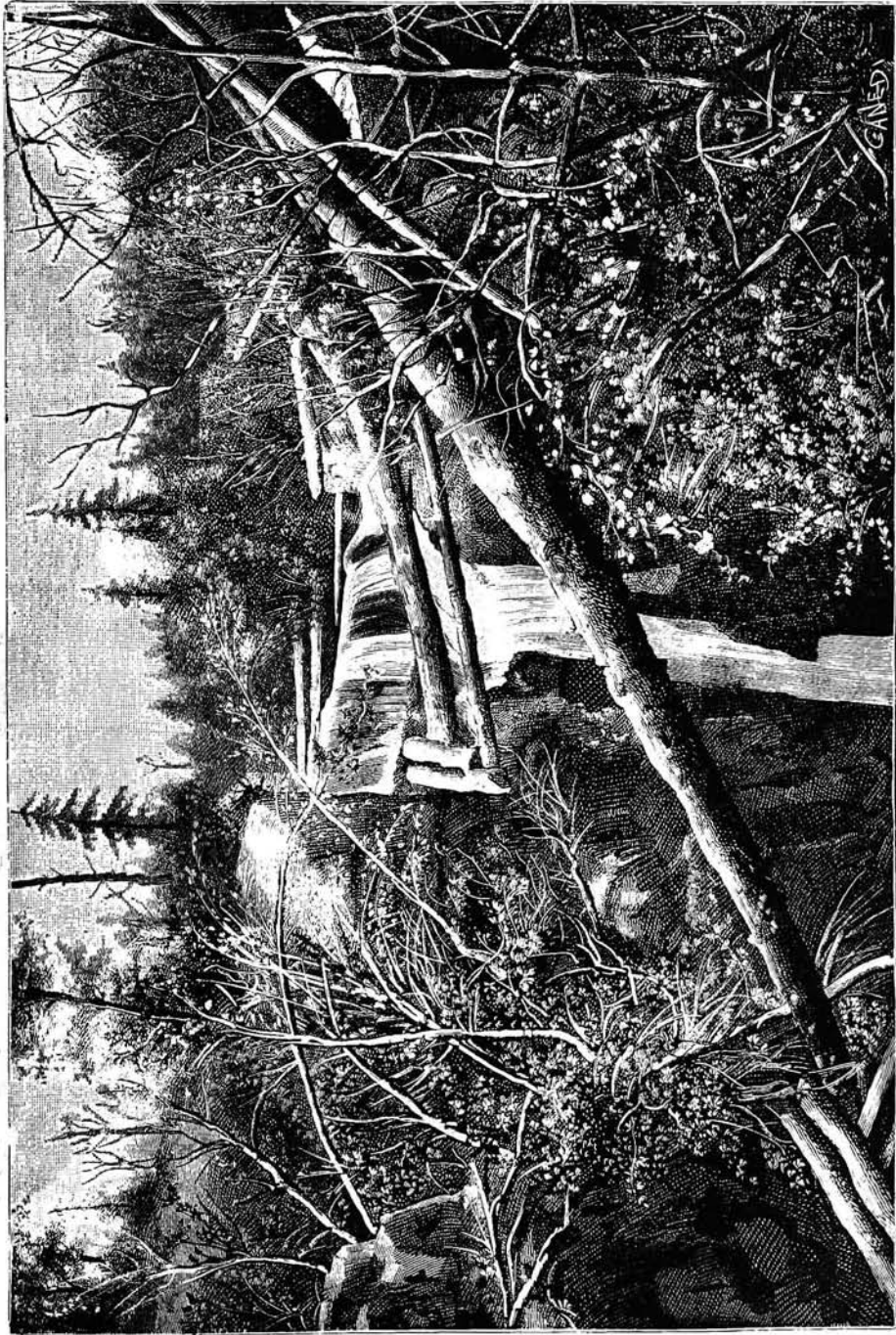
¹ Nous donnerons, dans le cours du travail de M. Proulx, des gravures représentant ces portages, et exécutées d'après des photographies prises par l'auteur lui-même.

C'est dans ce portage qu'au mois d'août 1851 l'apôtre de la baie d'Hudson, le père Laverlochère, tomba frappé de paralysie, soldat qui succombait sous le poids et les fatigues de la campagne. Il fallut le transporter dans des couvertures, avec peine et misère, jusqu'à Ottawa, alors lieu de la résidence la plus rapprochée; la distance était de plus de six cents milles. Que de souffrances le pauvre malade dut endurer, lorsqu'il se rencontre tant de difficultés, même pour la santé la plus robuste, sur cette voie étroite, semée d'épines, qui est vraiment le chemin du ciel! En 1848, le père se rendait à Moose pour la première fois; il pénétrait jusqu'à Albany en 1849, 1850 et 1851; et là il jetait les bases de cette chrétienté modèle, qui est devenue si florissante. Le bon père ne s'est jamais relevé complètement de ses infirmités; il passe les dernières années de son existence méritoire à Témiscamingue, sur les confins de ces pays où il a porté les bonnes nouvelles de l'Évangile, aidant encore ses chers néophytes de ses vœux, de ses prières, de ses souffrances. Au moment où j'écris ces lignes, un fil de vie seulement retient dans l'exil le corps épuisé; l'âme ardente soupire vers la patrie.

Il nous restait cinq milles à parcourir pour arriver à New-Post. Ce matin, le 29, jour de la Saint-Pierre, nous partons à cinq heures. A une heure, au détour d'une pointe, nous apercevons dans une clairière, qui a reculé le bois de huit arpents du rivage sur une côte en amphithéâtre, derrière une rangée de hauts liards, ce qui lui donne un air d'aristocratie, une maison lambrissée, avec galerie sur le devant, une vraie ferme canadienne : c'est la résidence du bourgeois. A droite, on voit la maison des hommes; à gauche, le magasin, le hangar, un jardin où les patates et les betteraves sortent de terre, et un champ cultivé où l'avoine a six pouces, les pois trois pouces, et le foin un pied de hauteur. Un peu au delà, sur un second coteau qui forme l'arrière-plan, sont dressées neuf tentes en toile blanche, et s'élève la grange, où s'entasse le foin qui nourrit deux vaches.

Après avoir voyagé longtemps à travers la nature à l'état sauvage, c'est pour nous une jouissance que de voir un brin de culture, une apparence de civilisation, même d'entendre la voix, pourtant en soi bien ennuyante, d'une vache qui beugle avec désespoir après son veau.

Trois coups de fusil, à un mille de distance, avaient donné avis de notre arrivée. M. Mac-Cloud était au rivage pour nous souhaiter la bienvenue. Vieillard de soixante-dix ans, après avoir parcouru le monde et voyagé sur les côtes d'Afrique, il soigne aujourd'hui les



Chute de New-Post

intérêts de la Compagnie, et élève une famille patriarcale dans le calme et la retraite du fort aux Maringouins. L'hospitalité nous a été donnée franche et honnête. Aimez-vous le civet? Jamais le lièvre ne m'a paru plus délicat et plus succulent qu'à la table de M. Mac-Cloud.

Le lièvre est un mets local. Cet animal se multiplie avec une fécondité prodigieuse; il fourmille dans ces forêts. Une famille en consomme vingt à trente par jour; on tend des collets le soir, et le matin le déjeuner est pris. Une ou deux personnes par cabane sont chargées ainsi de fournir la table, et il est rare qu'il y ait disette, pourvu qu'un trop grand nombre de wigwams ne soient pas réunis dans un même lieu. Quand les autres chasses manquent, celle du lièvre reste comme dernier recours, et bien des fois elle a sauvé la vie à la nation. C'est ce qui explique pourquoi les sauvages, avant leur conversion, portaient un respect si profond au Grand-Lièvre, et lui attribuaient la création et le soutien de l'homme.

Ce fort est visité par dix familles, sept catholiques et trois protestantes. De plus, comme il se trouve sur le grand chemin, qui est la rivière Abbitibi, et comme le bourgeois est très estimé, plusieurs chasseurs des environs y apportent leurs pelleteries. Les sauvages ici sont très bien habillés; les gens de nos campagnes ne le sont pas mieux; nous faisons la même remarque à Abbitibi. De tous les sauvages qui habitent par delà la hauteur des terres, on peut dire que ce sont des habitants de cette zone qui paraissent être les plus riches, ce qui ne les empêche pas d'avoir faim plusieurs mois durant l'année; mais, pour couper la disette dans sa racine, il faudra commencer par changer le caractère imprévoyant des enfants des bois, et ce changement ne s'opérera pas avant des siècles. En attendant, ils vivent heureux, contents, satisfaits, comme pas un peuple sur la surface du globe.

La maison des hommes est convertie en église, la table devient autel. Il y a trois messes; chacun voulait s'effacer devant le père Pierre Gladu, dont c'était la fête. L'assistance se composait d'une trentaine de catholiques de l'endroit, de notre équipage et de cinq ou six protestants.

Un sauvage du nom de Jean-Baptiste, malade depuis trois jours d'une inflammation d'intestins, malgré ses douleurs, se fit transporter à l'église, afin d'entendre la messe encore une fois avant de mourir. On ne put lui donner le saint viatique à cause d'une toux

fréquente qui l'oppressait; mais il eut le bonheur de recevoir des mains de Monseigneur les sacrements de confirmation et d'extrême-onction. Il paraissait tout à fait heureux de ces deux grâces insignes, conférées en un même jour par l'entremise de son premier pasteur, et il se déclarait prêt à entreprendre le voyage de l'éternité.

Le père annonce à l'auditoire que la mission aurait lieu à New-Post à la fin de juillet, à notre retour de la baie d'Hudson; il invite tous ceux qui sont présents à se trouver au poste à cette époque. Pour le présent il importe de se rendre à Albany, afin de ne pas compromettre par des retards le succès de cette mission éloignée.

Comme plusieurs dans l'assistance comprenaient l'anglais, Monseigneur leur adressa en cette langue, après la messe, une petite allocution :

« Pour arriver jusqu'ici, dit-il, en naviguant sur ces lacs pittoresques, en descendant le cours de ces rivières superbes, en traversant ces forêts si riches en essences variées, en contemplant ce royal manteau de verdure qui enveloppe ce pays sans limites, je n'ai pu m'empêcher de répéter avec le Psalmiste : « *Quam magnificata sunt opera tua, Domine!* Que vos ouvrages, Seigneur, sont grands et magnifiques! » Cependant il est une œuvre plus haute encore, sortie de ses mains toutes-puissantes, son chef-d'œuvre, l'homme. Il l'a doué d'intelligence et de sensibilité, pour qu'il puisse en être connu et aimé. L'homme sera-t-il un ingrat? L'oiseau de ces bois solitaires, dès l'aurore, chante son créateur; la fleur sauvage répand devant lui son parfum; les cataractes écumantes, par la voix des grandes eaux, publient sa puissance. A combien plus forte raison les créatures raisonnables doivent-elles reconnaître et proclamer ses bontés! Vous n'avez pas de temple matériel pour y venir ployer le genou et l'adorer; mais votre âme n'est-elle pas ce temple du Saint-Esprit, où, selon le langage de l'Apôtre, il habite comme dans un sanctuaire, comme dans un tabernacle? Ce vaste univers lui-même, si vous savez vivre en la présence divine, vous est un temple où vous l'adorez en esprit et en vérité. Mais, pour trouver ainsi Dieu partout, il faut éviter le péché et ses occasions, il faut prier et souvent. »

Monseigneur insista sur ces deux grands devoirs du chrétien : la prière et la fuite des occasions dangereuses. On l'écoutait, bouche béante, avec une pieuse avidité. Pour ma part, j'étais heureux d'entendre Sa Grandeur donner une voix à ces mille beautés de la nature qui depuis trois semaines parlaient à nos cœurs un langage, muet, il est vrai, mais plein d'éloquence et de suavité.

IV

DE NEW-POST AU RAPIDE DE LA MATAWAN

I. — La Fourche. — Le portage de la Loutre. — Une messe dans les bois. — Rapides plats. — Les coureurs de grèves. — La manière de saint François Xavier. — Le sextant. — Mines. — Clay-Falls. — Le laboratoire de la nature. — Une soirée délicieuse.

Rapide de la Mattawan, 1^{er} juillet 1884.

En voyant inscrit en tête de cette lettre le nom de Mattawan, n'allez pas croire que j'ai rebroussé chemin, et qu'en deux jours, comme un oiseau léger, traçant ma route à travers les airs, je sois revenu à vos portes. Des Mattawans, il y en a partout en pays algonquin, le mot signifiant rencontre de deux rivières; les voyageurs canadiens le traduisaient par la Fourche.

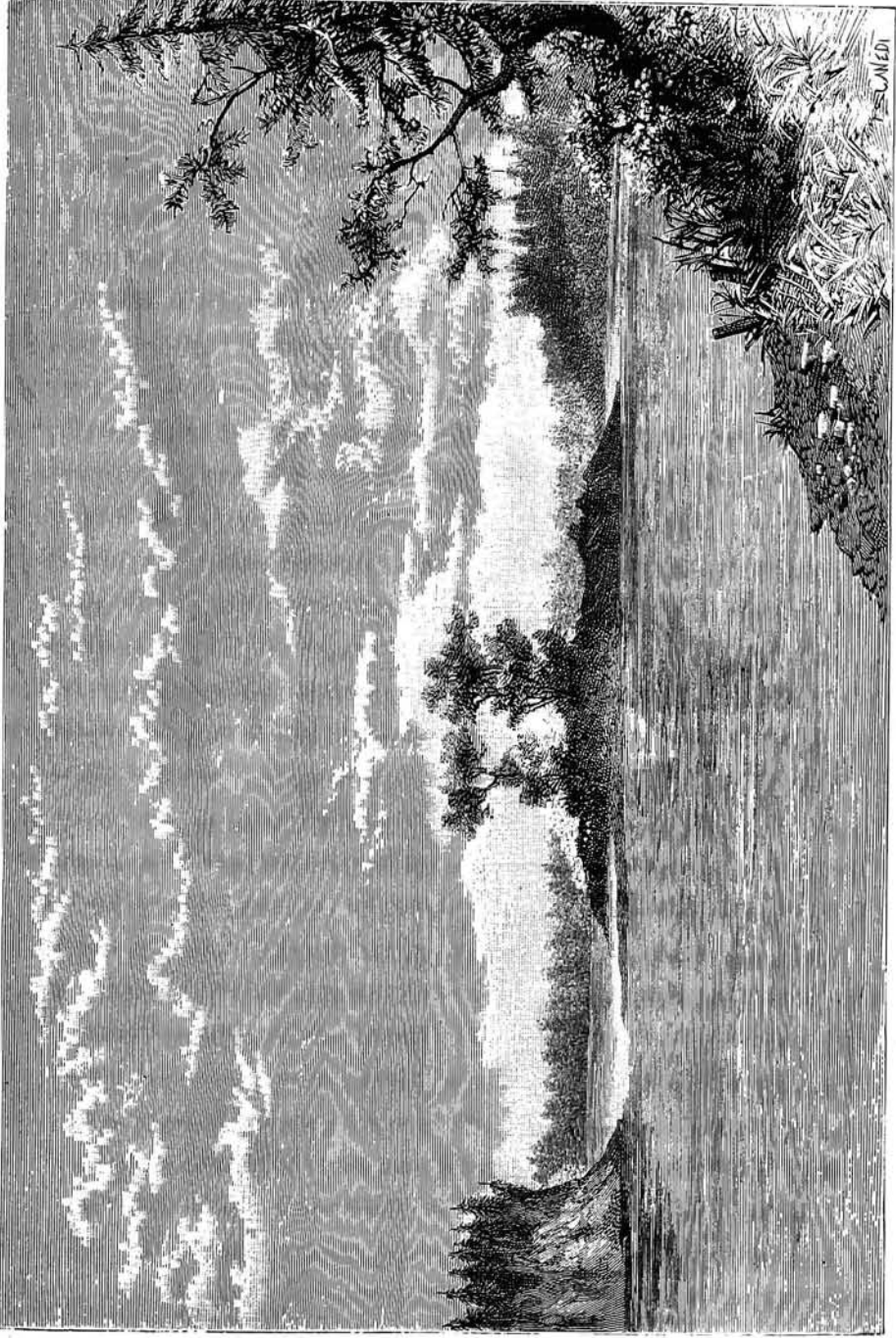
Nous sommes donc à la fourche de deux rivières importantes, campés dans une île, sur une belle grève de sable, en face des quatre ou cinq bouches par lesquelles l'Abbitibi paye le tribut de ses eaux à son suzerain, le fleuve de Moose. Déjà les bises et les salins de la mer nous arrivent vivifiants; pour nous, habitants de l'intérieur des terres, il y a ici dans l'air quelque chose de délicat, de délié et de tonique; les poumons, se dilatant avec suavité, ne demandent qu'à respirer, et nous les laissons faire.

Nous quittâmes New-Post le 29 juin, à trois heures et demie du soir. Un courant rapide et de vigoureux coups d'aviron nous eurent en quelques heures transportés quinze milles plus bas, au portage de la Loutre, qui a bien soixante-six arpents, de tous les portages réguliers le plus long que nous ayons rencontré dans le cours du voyage; je dis portage régulier, car, par exception, nous en avons fait d'autres à côté desquels celui-ci, avec son sentier battu, n'est que jeu d'enfants. Pourquoi ce nom de la Loutre? Est-ce parce qu'en cet endroit la rivière, brisée, tourmentée, blanche d'écume par une suite de chutes et de rapides, par sauts et par bonds, court et s'enfuit, comme une loutre hors d'haleine poursuivie par le chasseur?... Les maringouins nous attendaient au débarcadère pour nous faire une guerre de cannibales; c'était l'heure du campement,

impossible de nous arrêter sur cette rive inhospitalière. Prenant sur notre dos tentes, cuisine et provisions, laissant en arrière le canot et le gros bagage, nous allâmes asseoir notre camp vers le milieu du portage, sous les grandes épinettes, sur les bords d'un clair ruisseau. L'ennemi, en bandes légères, nous y suivit pour nous harceler; mais, avec un feu bien nourri et des tourbillons de fumée noire, nous réüssimes à le mettre en fuite; nous pûmes dormir tranquilles.

Le lendemain matin, pendant que nos hommes transportent le reste du bagage, un autel est établi, sous le couvert de la tente, sur la tête de trois coffres superposés; deux bâtons effilés, fixés dans le sol, servent de chandeliers. Nous nous agenouillons à l'entrée du sanctuaire improvisé, et Monseigneur, à demi caché sous la toile, murmure les paroles du sacrifice, mystérieusement, comme autrefois le grand prêtre dans le secret du Saint des saints, pendant que le peuple se tenait prosterné à la porte du temple. Deux bouquets de fleurs sauvages exhalent leurs parfums et font briller l'éclat de leurs modestes couleurs de chaque côté de l'hostie sainte; les plantes aromatiques, que nous foulons à nos pieds, font monter l'encens de leur parfum, et les grands vents, soufflant par raffales, gémissent dans le sommet des arbres comme dans les tuyaux d'un orgue immense : c'est la forêt qui soupire et qui prie. A la communion, un sauvage et sa femme s'approchent avec dévotion pour recevoir le pain de vie, ou, comme ils disent dans leur langue, la médecine qui rend fort. C'est Wennix, le siffleux, qui nous a suivis de New-Post jusqu'ici, avec sa femme et ses deux petits enfants, pour avoir le bonheur de faire ses pâques : voici bien le temple qui convient à ses goûts agrestes, à sa vie errante et nomade.

Ici la rivière s'élargit considérablement; les eaux sont extrêmement basses, et les côtes s'élèvent à la hauteur de cinquante à soixante pieds. « Anomalie, me direz-vous; eaux peu profondes et rivages élevés, expliquez cela. » Voici. La rivière Abbitibi coule, en direction générale, du sud au nord. Au printemps, quand les neiges de la hauteur des terres se fondent sous les ardeurs d'un soleil plus ardent, quand les réservoirs des grands lacs méridionaux ouvrent leurs écluses, la glace est encore solide sur les parties septentrionales de la rivière. Le torrent arrive, l'obstacle l'arrête; le torrent grossit, l'obstacle résiste; le torrent, toujours grandissant, devient irrésistible, et, dans sa puissance furibonde, glaces brisées, lit de la rivière, arbres déracinés, il emporte tout pêle-mêle vers la



La rivière Abbitibi aux approches de la rivière Moose.

mer. Puis, quand le calme se rétablit et que la saison des sécheresses est arrivée, le volume d'eau, devenu petit et insuffisant, s'épand entre deux rives trop éloignées, à travers les cailloux à la tête arrondie et les récifs au taillant tranchant; il court, s'agite, se précipite ici et là, sans chenal fixe, au milieu des écueils; il forme ce qu'on appelle des rapides plats.

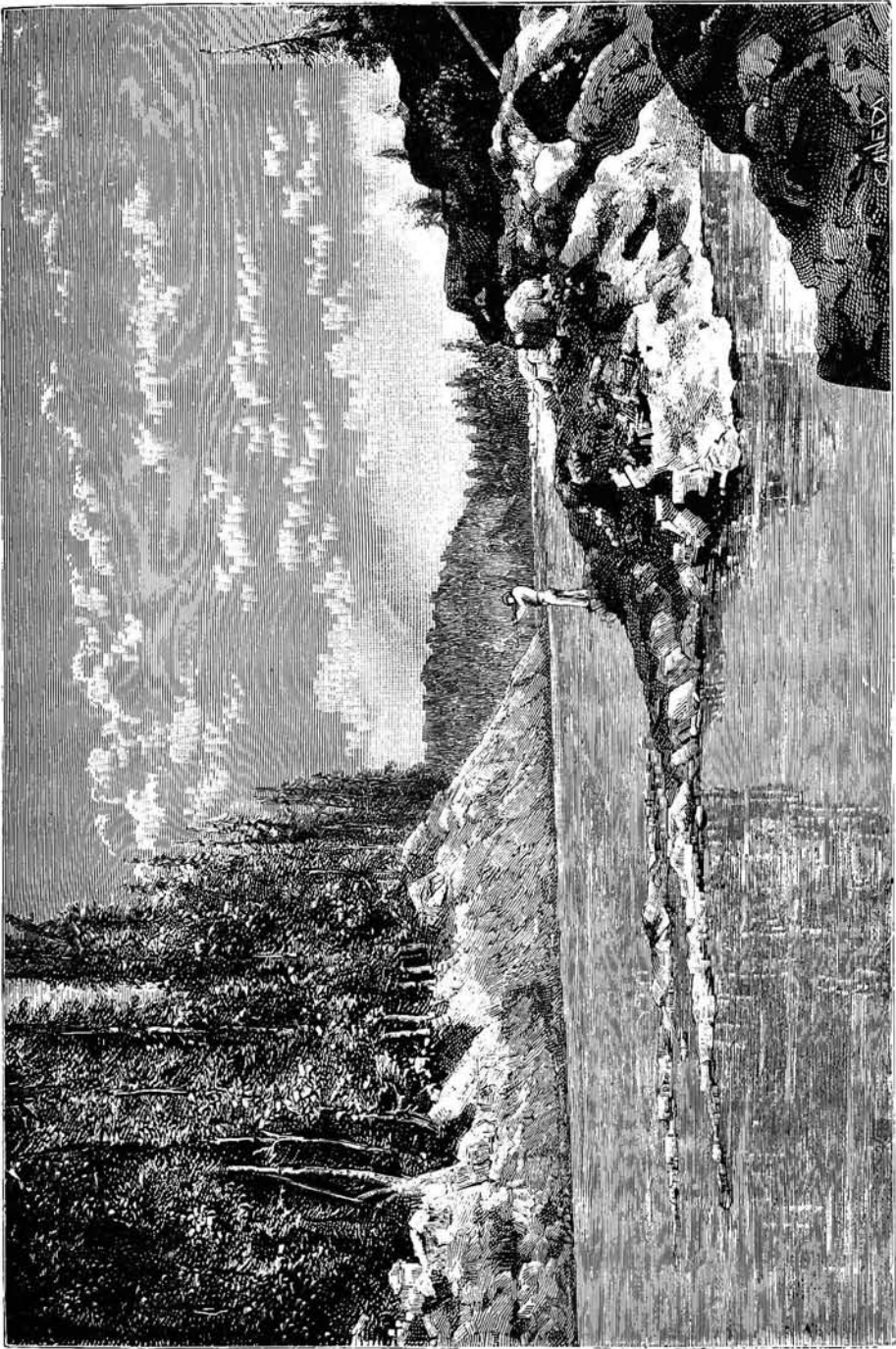
Ah! quelle navigation ennuyeuse! Nos hommes quittent l'aviron pour prendre de longues perches armées de pointes de fer; ils sont debout dans le canot, tâtonnant, reculant, avançant, cherchant un chemin assez profond. « *Kech, kech*, prends garde, prends garde. » Un courant trop fort les entraîne malgré eux; à chaque instant l'esquif menace de se crever les flancs sur des pointes cachées. Enfin Okouchin nous déclare solennellement qu'il n'y a plus moyen de naviguer, et que tout bagage qui peut marcher doit mettre pied à terre. Nous partons à la recherche d'une voie quelconque, pendant que les hommes, à l'eau jusqu'au genou, quelquefois jusqu'à la ceinture, conduisent le canot comme par la bride, et au besoin, à force de bras, lui font sauter les battures.

Il a été écrit, je ne sais trop par qui, un roman intitulé *les Coureurs de grèves*. Je ne l'ai jamais lu; mais, si ces pauvres coureurs ont eu autant de misères que nous, le roman doit inspirer grande pitié pour eux. Pendant deux jours nous avons goûté les agréments de marches imprévues à travers des endroits impossibles, où les sauvages, voyageant avec des embarcations plus petites que notre éléphant de canot, n'ont pas l'habitude de marcher. Ces portages ne sont pas dans le programme; aussi n'existe-t-il point l'ombre d'un sentier. Ici vous courez sur la grève, sur un fond de glaise boueuse, vous enfonçant dans les embarras de hautes herbes; vous vous embourbez jusqu'à mi-jambe. Plus loin, comme à l'aide d'une perche vous allez sautant de caillou en caillou, si le pied vient à vous glisser, vlan! vous voilà au fond de l'eau, et vous prenez un bain forcé. Plus loin la grève n'a plus de marge; impossible même à une chèvre de s'y trouver un chemin; si vous avez de grandes bottes, décidez-vous à marcher dans le lit inégal et raboteux de la rivière. L'eau passe par-dessus vos bottes, alors grimpez sur la côte; les branches vous tendent les bras; vous aidant des pieds et des mains, hissez-vous sur le sommet. Là vous attendent des fourrés épais comme les pampres entrelacés d'une vigne, des mousses spongieuses où vous enfoncez jusqu'au genou, des savannes où vous vous frayez un chemin *unguibus et rostro*, des ravins profonds que vous traverserez sur un pont fait d'une épinette renversée, des

abatis d'arbres enchevêtrés les uns dans les autres d'une manière inextricable, où vous ne pourrez ni sauter par-dessus ni vous glisser par-dessous. Que faire? je ne sais trop; faites comme moi : de fatigue et de désespoir jetez-vous sur un tronc dénudé, et là, perché comme un aigle royal, attendez que le père Nédelec vienne à votre secours. Il rira bien un peu de votre mésaventure, il se réjouira de ce que vous voyez par vous-mêmes le fond des choses, mais à la fin son expérience des lieux et des circonstances vous tirera d'embarras.

Si le soleil darde ses rayons ardents, la sueur ruisselle sur votre figure enflammée, et, comme dit la chanson, « elle dégoutte jusque sur vos talons. » Votre sort n'est pas amélioré : s'il se déclare un orage subit et si les nuages crèvent au firmament, les branches chargées de pluie, secouées à votre passage, laissent tomber sur vos épaules une averse continue; c'est un déluge; vous ne seriez pas plus inondés sous une gouttière. Nous avançons toujours, fatigués, harassés, altérés; heureusement que de distance en distance la Providence nous ménage des ruisseaux frais, clairs et limpides, qui descendent de l'intérieur des terres, tout comme dans Horace, *cum molli susurro*, « avec un doux murmure. » Qu'il fait bon se désaltérer dans le courant d'une onde pure! Nous comprenions la vérité de cette comparaison de l'Écriture sainte : « Comme le cerf soupire après la fontaine d'eau vive, ainsi mon âme vous désire, ô Seigneur mon Dieu : *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te, Deus.* »

Certes, si, dans les pays civilisés où les évêques, entourés du respect que leur attire leur caractère sacré, jouissent du confort et des commodités qu'exigent les habitudes et les convenances de la société, on voyait ainsi un haut dignitaire de l'Église charroyer sur son dos dans les portages sa chapelle épiscopale, on ne pourrait se défendre d'un sentiment de surprise et de profonde commisération. C'est la manière d'aller de saint François Xavier : pas d'autres montures que ses jambes, d'autre serviteur que soi-même et d'autre hôtel que la calotte des cieux. Il faut avoir de la force dans la constitution, de la vigueur dans les nerfs, de la jeunesse dans le caractère, de la gaieté dans le cœur, de la résolution dans l'esprit, pour supporter longtemps sans s'affaïsser un tel genre de vie. Monseigneur est heureux de voir d'expérience, du moins pour un temps, ce qu'ont à endurer de privations et de labeurs les missionnaires qui passent leur vie dans l'évangélisation de ces forêts lointaines.



Long-Portage sur la rivière Abbitibi.

Nous arrivons au rapide Sextant, le plus dangereux de tout le voyage, à raison des cailloux effilés qui hérissent le fond de la rivière et qui semblent tourner, menaçants, vers le canot la pointe de leurs alènes. Nous partageons le bagage, l'embarcation saute allègre.

Au bas du rapide, nous avons remarqué des côtes de marne rouge-brun hautes de trente et quarante pieds; vous diriez des bancs de chocolat. On y trouve en quantité une pierre à chaux tendre, poreuse, d'une couleur gris rougeâtre. De distance en distance on rencontre aussi des lits d'ardoise, soit brune, soit grise, qui se feuilletent; je suis porté à croire qu'il existe dans le voisinage des dépôts considérables de ce précieux article minéralogique. La pyrite de fer paraît abonder dans le flanc du rocher qui surplombe au-dessus du rapide; mais il n'est pas facile d'y arriver, la rive est coupée trop à pic.

Un peu plus loin nous sommes à Clay-Falls, nom qui tire son origine des hautes écorces en glaise qui bordent la chute de chaque côté, comme les murailles de deux citadelles.

Ici nous avons pu étudier, comme dans un laboratoire, le travail de la pétrification. En effet, de ces couches de glaise superposées, tantôt lavées par la vague, tantôt chauffées par les rayons du soleil, les unes sont encore flexibles et malléables comme une pâte d'argile, d'autres peuvent se travailler aisément avec le tranchant du couteau, d'autres sont durcies et solides comme un carreau de brique. Des champignons entiers, enveloppés de glaise, sont devenus pierre, ayant conservé très bien leur forme primitive. Bien plus, toute une forêt de sapins, déboulée ou entraînée là je ne sais trop comment, est passée du règne végétal au règne minéral; vous distinguez clairement, dans ces espèces de tronçons de colonnes, les linéaments du bois, le contour des fibres, les couches de la croissance annuelle et la forme des cellules, qui ressemblent aux cases vides d'un gâteau de miel. Dans le voisinage, nous buvons à plusieurs sources d'eau minérale; la plupart sont chargées d'hydrogène sulfuré, ayant, comme à Caledonia, un goût très prononcé d'œuf pourri; elles laissent en dépôt sur les lèvres du filet par où elles s'écoulent un long ruban d'albumine blanc et bleu.

La journée avait été rude. Comme pour nous dédommager, la Providence nous ménageait un coucher de soleil empourpré et un souper délicieux sur l'herbe, en face d'une baie verdoyante formée

par une île coquette; le père Paradis crayonna à la hâte le plus beau croquis de son carnet. Le repas terminé, nous reprenons nos places au fond du canot. Le temps est couvert, l'air calme; les eaux sont lisses comme une glace; nous glissons emportés par le courant. Les grives chantent sur les rives silencieuses, les forêts nous envoient leurs arômes, les ombres descendent lentement; nous nous reposons avec délices des chaleurs et des fatigues du jour. Le chaquet et la prière du soir, comme une douce musique de l'âme, sont récités, psalmodiés à la cadence des avirons; puis en silence, au milieu des ténèbres qui vont s'épaississant, dans une molle tranquillité d'esprit, nous méditons. Après la peine vient le plaisir, après les labeurs le repos; ainsi, après les labeurs et les peines de cette courte vie, viendront les repos et les joies de l'éternelle félicité.

II. — La petite rivière Abbitibi. — Une nuit courte. — Des géants au milieu des nains. — Les chenaux de la Mattawan. — La rivière Moose. — Une vue d'ensemble. — Du lac Abbitibi aux Trois-Portages. — Des Trois-Portages à Clay-Falls. — De Clay-Falls à la rivière Moose. — Ressources agricoles. — Le domaine de nos gens. — La nomenclature des portages.

Nous passons, sans l'apercevoir, l'embouchure de la petite rivière Abbitibi, qui prend sa source près du lac du même nom; nous pourrions également retourner par cette voie, mais les eaux seraient encore moins abondantes et les rapides plus nombreux.

Le canot s'arrête à onze heures, et, à la lueur d'un brasier flamboyant, nous dressons nos tentes dans l'obscurité d'une nuit noire et d'une forêt dense. La nuit fut courte. A trois heures, lever. Nos hommes espéraient se rendre à Moose aujourd'hui, mais ils comptaient sans les cailloux et les bas-fonds de la rivière.

Cette journée est la copie, trait pour trait, de celle d'hier: mêmes fatigues, mêmes sueurs, mêmes marches sur la grève et dans les bois.

Nous dinons dans une île où s'élèvent fièrement des pins qui mesurent huit pieds et demi de circonférence sur leurs bases; mais ces géants, perdus en dehors du pays ordinaire de leur naissance, font exception. Depuis une vingtaine de milles, les épinettes, qui forment presque exclusivement la population forestière de ces rives, diminuent graduellement en grosseur et en hauteur; si la progression descendante se maintient, bientôt la forêt n'aura plus que des arbres nains.

Les côtes s'abaissent et se couvrent de hautes herbes ; des baies circulaires présentent à gauche et à droite les contours les plus gracieux. Il est six heures, nous sautons un dernier rapide, et notre canot, comme une gondole vénitienne, s'engage dans des lagunes tortueuses ; nous nous promenons sur des allées superbes qui circulent à travers un véritable parterre, entre des ellipses de gazon, entre des tertres ceinturés de plates-bandes de rosiers sauvages, surmontés de riches bosquets d'arbres ressemblant à d'énormes pots de fleurs : ce sont les chenaux de la Mattawan.

La rivière Moose, où viennent se perdre les eaux de l'Abbitibi, a toutes les allures d'un fleuve. Elle arrive de loin, de la hauteur des terres, des environs du lac Supérieur, et sur son parcours, de près de trois cents milles, elle a reçu le tribut de plusieurs lacs et rivières subalternes. En cet endroit elle a bien un demi-mille de large ; une de ses nombreuses îles nous donne ce soir l'hospitalité sur une belle grève de sable. Tous les maringouins de la baie, indignés sans doute de notre invasion dans leur territoire, se sont donné rendez-vous, je crois, pour venir nous arrêter à la frontière ; ils nous font entendre un bourdonnement aigu à nous crispier les nerfs : c'est la seule musique que nous ayons pour fêter le Dominion Day.

Maintenant que, sept jours durant, nous avons navigué ensemble sur la rivière Abbitibi et que nous l'avons parcourue dans toute sa longueur, avant de la quitter pour visiter d'autres parages, je vous donnerai, si vous le désirez, une appréciation générale, une petite vue d'ensemble de la contrée qu'elle traverse. Pour ce faire, je diviserai le parcours en trois sections : la première s'étend depuis le lac jusqu'aux Trois-Portages, une distance de cent milles ; la seconde, des Trois-Portages à Clay-Falls, quatre-vingts milles ; la troisième, de Clay-Falls à la rivière Moose, trente-six milles, ce qui donne un total de deux cent seize milles. Je ne garantis rien pour les distances ; je mesure sans chaîne d'arpentage, au meilleur de mon jugement. Vous comprenez que mes remarques ne peuvent s'appliquer qu'aux rivages et à leurs environs immédiats, car je n'ai pas eu le temps de pénétrer bien avant dans l'intérieur. J'ai toujours trouvé absurde la méthode de certains voyageurs, confiants et décidés, qui jugent de tout un pays par l'étroite lisière qu'ils en ont visitée.

La rivière, pour la première section, coule vers l'ouest, puis tourne vers le nord, direction qu'elle tient ensuite jusqu'à sa jonction avec la Moose. Les côtes sont basses et bien boisées. Les

arbres qui dominent sont l'épinette et le tremble; ensuite viennent le liard, le bouleau et le cèdre. La végétation augmente en vigueur au fur et à mesure qu'on s'éloigne du plateau de la hauteur des terres; nous avons mesuré sur la souche des trembles de sept pieds de circonférence et des épinettes de neuf pieds qui atteignaient une hauteur, les premiers de cent quatre-vingts pieds, et les seconds de plus de cent pieds. Cette vigueur de croissance n'est pas une exception; à tout bout de champ nous rencontrons des bouquets d'arbres de cette dimension. Les cédrières transplantées dans le haut de l'Ottawa ne feraient pas honte à nos plus belles forêts québécoises. La carcasse minéralogique du sol appartient aux terrains laurentiens et huroniens, avec granit, gneiss, feldspath et quartz de toutes descriptions et de toutes couleurs; mais cette structure osseuse est recouverte presque partout d'une couche épaisse de terre végétale, de marne, de terre grise, de terre noire ou de glaise sablonneuse; rarement le squelette du globe apparaît à découvert.

Dans la seconde section, la forêt, quant aux espèces de bois, est à peu près la même; seulement les proportions de grosseur et de hauteur diminuent quelque peu en approchant de Clay-Falls. La rivière, considérablement accrue, s'est creusé un lit profond, et descend entre des côtes qui ont une élévation de cinquante et soixante pieds; on voit, sur le flanc de ces remparts naturels, le travail des inondations du printemps et le ravage des glaces à la saison de la débâcle. En plus d'un endroit les articulations et les côtes granitiques du globe sont mises à nu, et l'on peut étudier la composition en même temps que constater la solidité de la charpente terrestre. Généralement pourtant les rivages sont taillés dans des bancs de glaise bleue ou grise, recouverts de quelques pieds d'une marne jaune, riche, grasseuse, qui pelotte sous la main. Ce n'est pas l'argile qu'on rencontre dans la montagne; mais ici et là de légères collines élèvent leurs têtes, des mamelons présentent leurs croupes arrondies. L'intérieur offre-t-il un terrain accidenté, un pays roulé? Je l'ignore, je suis porté à le croire.

La troisième section paraît appartenir à une formation beaucoup récente; les quelques pierres que l'on rencontre peuvent se classer dans les différentes espèces de calcaires. Les épinettes, qui forment la grande majorité des essences forestières, ont perdu grandement de leurs dimensions. La glaise, pure et forte, n'est recouverte que d'une mince couche de terre végétale, formée par le détritius des grandes herbes, des feuilles mortes et des troncs d'arbres pourris.

Les côtes vont en s'abaissant jusqu'à ce que les grèves soient presque à fleur d'eau; les marais sont nombreux, et tout le pays doit s'inonder au printemps. Les coquillages marins, que l'on trouve en certains endroits, laissent croire que la mer s'étendait anciennement jusqu'à Clay-Falls, ou même jusqu'au Sextant, et qu'elle s'est retirée petit à petit devant une terre d'alluvion née de vases glaiseuses et des débris de silex pulvérisés, apportés par les flots.

Que penser des ressources agricoles de ce pays? Le problème usqu'ici est diversement résolu, et il serait imprudent pour moi de vouloir hasarder un jugement définitif. Dans mon humble opinion, le plateau de la hauteur des terres, surtout sur le versant qui regarde la baie d'Hudson, ne sera jamais propice à la grande culture des céréales, parce que la saison d'été y est trop courte et que le sous-sol granitique rase de trop près la surface arable; les patates, les navets et les autres légumes, à la constitution forte et vigoureuse, pourront sans doute y venir assez sûrement. Je dirai la même chose de la troisième section de la rivière Abbitibi; la saison y est peut-être assez longue, mais le sol y est froid, sujet aux inondations.

Quant à la première et à la seconde section, c'est-à-dire depuis le lac Abbitibi jusqu'à Clay-Falls, je ne doute pas que, dans un avenir plus ou moins rapproché, quand les intérêts commerciaux ou les produits de mines auront ouvert des communications rapides avec la baie d'Hudson, ces forêts ne fassent place à des fermes riches et opulentes.

Le sol y est généreux, le climat favorable; du reste, l'expérience a apporté la preuve irrécusable des faits par ce que l'on voit de culture tout à fait réussie à New-Post, dans une des parties les moins favorisées du pays en question.

« Mais, me direz-vous, cette contrée dont vous parlez n'est-elle pas située au nord de la hauteur des terres que vous déclarez peu propres au rendement de l'agriculture? »

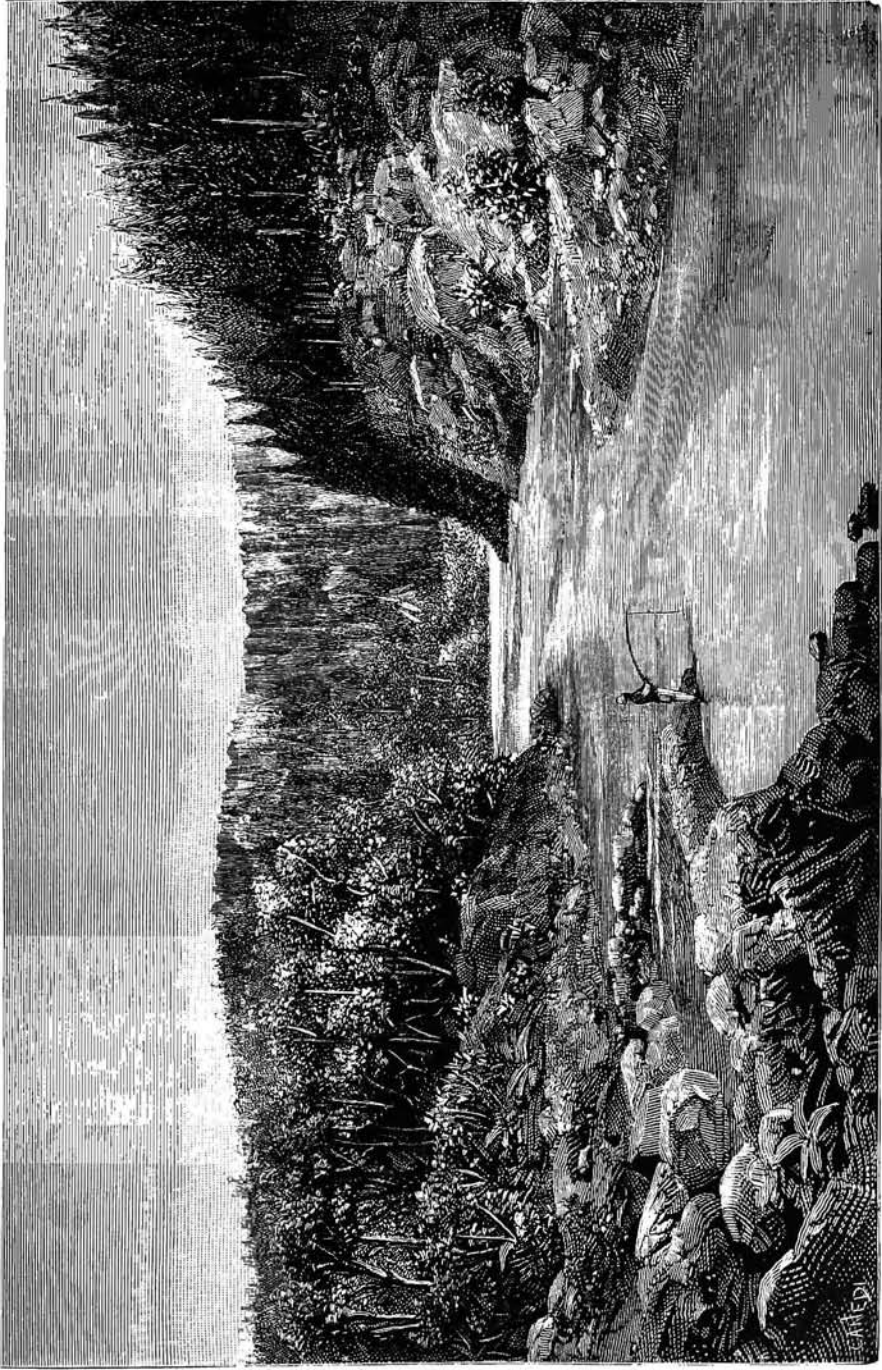
C'est vrai. Cependant veuillez remarquer que le sol, en cet endroit, subit une dépression considérable; sur une distance d'environ cinquante lieues, le niveau s'abaisse de huit cents pieds, et, d'après les lois générales qui régissent les variations et les courants atmosphériques, le climat gagne plus par cet affaissement graduel et rapide de la plaine, qu'il ne perd par sa progression vers les glaces du pôle. De plus, comme tout le monde le sait, dans les pays septentrionaux, la végétation est plus rapide; elle semble vouloir reprendre le temps perdu par un printemps paresseux. Le sol, gelé

plus profondément, fournit aux racines une plus grande provision d'humidité; et les plantes n'ont pas à souffrir, comme la chose arrive souvent en des climats plus tempérés, de ces sécheresses précoces qui les retardent. Les chaleurs du jour, en juin et juillet, dans les environs de la chute aux Iroquois, ne le cèdent en rien aux nôtres, et les nuits, généralement plus fraîches, préparent aux feuilles et aux herbes une rosée abondante qui les nourrit. Dans les mois d'été, le soleil est plus longtemps sur l'horizon, et le travail de germination et de développement se trouve d'autant plus prolongé.

On dit que cette zone fertile, large de cent cinquante milles, plus ou moins, s'étend de l'ouest à l'est, depuis la rivière Nelson, au nord du lac Winnipeg, jusqu'au grand lac Mistassini, au nord du lac Saint-Jean, immense lisière de pays capable de nourrir des millions d'habitants. C'est le domaine de nos gens; ils n'ont qu'à le vouloir pour s'emparer de cet héritage. O Canadiens, continuez de vous avancer vers le nord en bataillons serrés : *Crescite et multiplicamini*, l'espace dans votre pays ne vous manque pas.

Avant que je ferme cette lettre, voulez-vous connaître le nombre et la longueur des portages que vous aurez à faire sur la rivière Abbitibi, quand vous projetterez une promenade de vacance à la baie d'Hudson? Cette énumération ne comprend pas les marches forcées que les rapides plats, dans la saison des basses eaux, vous forceront de faire sur les grèves; elle ne dit que les chutes, sauts et rapides que l'on rencontre en tout temps; ils sont au nombre de vingt et un. Le Gotchiji, neuf arpents; les Deux-Portages : le premier deux arpents, le second un arpent et quart; la chute aux Iroquois, deux arpents et demi; la tête du Long-Portage, deux arpents; le Pied du Long-Portage, deux arpents et quart; le rapide de l'Île, deux arpents; la Chaudière, deux arpents et demi; les Trois-Portages, quatorze arpents; le Portage de l'île, trois arpents et demi; le Lop-Stick, deux arpents et demi; le Little-Long, quinze arpents et demi; le Rocheux, six arpents et demi; un portage dont je ne connais pas le nom, deux arpents et demi; le Bouleau, onze arpents et demi; la Canistre d'huile, quatre arpents; le Grand-Portage, cinquante-huit arpents; la Loutre, soixante-huit arpents; le Sextant, quinze arpents un quart; Clay-Falls, dix-sept arpents et demi; la Mattawan, quatre arpents.

Quand un lecteur a fini de parcourir une nomenclature aussi sèche, il a besoin de repos; c'est pourquoi ce soir je vous fais grâce de plus de détails et je m'arrête, en vous donnant rendez-vous au fort de Moose.



Pied du Long-Portage.

V

A MOOSE. — LA COMPAGNIE DE LA BAIE D'HUDSON

I. — Moose! Moose! — Navigation pénible. — Les Monsonis. — La capitale de la baie. — M. Cotter. — L'île de Moose. — Les magasins. — Les deux voiliers annuels. — L'agriculture. — L'élevage des bestiaux. — Un fin conteur. — Les Esquimaux. — Une galerie de tableaux.

Les croisés, au terme de leur long voyage, en apercevant les dômes et les coupoles de cette ville qu'ils cherchaient depuis si longtemps à travers tant de fatigues, s'écrièrent avec larmes dans les transports de leur joie : « Jérusalem! Jérusalem! » Ce matin, à neuf heures, au détour d'une pointe, en découvrant tout à coup, à une petite distance, la capitale de la baie James avec ses airs de culture et d'opulence, nous ne pûmes nous empêcher de nous écrier : « Moose! Moose! » Enfin nous avons traversé assez de forêts pour atteindre les eaux d'une autre mer, nous allions naviguer sous d'autres cieus, et dans quelques jours nous aurions fourni notre dernière étape.

Depuis cinq heures nous descendions le courant, de temps en temps arrêtés par les cailloux, les hésitations et les tâtonnements des rapides plats. Qui l'aurait cru? en entrant sur ce fleuve si large, nous pensions en avoir fini avec ces petites misères de navigation; mais il paraît que, sous ce rapport, l'eau ressemble à l'esprit humain et à ses connaissances : souvent elle perd en profondeur ce qu'elle gagne en étendue et en superficie.

A six heures, nous rencontrâmes trois canots sauvages qui remontaient la rivière en se faulant le long du contour des baies, avec leurs petits chiens de chasse, à la tête et aux allures de loup, trotinant sur la grève. Le père Gladu les salua, bêtes et gens, par un air de trombone. C'était merveille de voir les barbets s'arrêter tout court, mettre le nez au vent, dresser les oreilles et écouter cette harmonie, nouvelle pour eux, avec le plus grand étonnement; ils paraissaient avoir beaucoup plus que leurs maîtres l'oreille musicale.

Une côte longue, droite et élevée; une rue unique longeant la

côte; sur ladite rue, alignées d'un seul côté, une cinquantaine de maisons, toutes appartenant à la Compagnie de la baie d'Hudson, parmi lesquelles sont en proéminence : la résidence de M. Cotter, grande, élégante, bien peinte, couverte en zinc; l'église épiscopaliennne, avec sa tourelle carrée surmontée de la flèche et du poisson traditionnels; la demeure de l'évêque anglican, de nombreux magasins et hangars, un chantier pour la construction des bateaux, une poudrière construite en pierre, et un moulin à scie, marchant par la vapeur, flanqué de sa haute cheminée en briques; sur une pente descendant en talus, disséminées çà et là, cinquante tentes en toile blanche où grouille, comme dans une fourmilière, le peuple des Monsonis, et en face de la maison du bourgeois, sur la rivière, une quinzaine de bateaux et deux brigantins avec leurs mâts, leurs vergues et leurs cordages, qui se balancent sur leurs ancres. C'est un port de mer, c'est une ville en embryon, c'est la perle de la baie, Moose, une surprise qui nous sourit au milieu de la solitude.

Les pavillons flottent au haut des mâts, en signe de réjouissance; le bourgeois est sur le quai, pour tendre à Monseigneur la main de l'hospitalité. M. Cotter, entre les officiers de la Compagnie, occupe un des plus hauts grades dans l'échelle des promotions : il est chief-factor (traiteur en chef), et de plus surintendant d'un vaste district qui comprend toute la partie orientale et méridionale de la baie; il a sous son contrôle les forts de la Petite-Baleine, de Rupert, d'Albany, de Martin's-Fall, et une vingtaine d'autres dans l'intérieur. Le bourgeois non seulement est un homme d'affaires, mais encore un esprit cultivé, parfaitement renseigné en matière de sciences et de littérature.

« Vous ne vous ennuyez pas dans cet isolement ?

— Point du tout, dit-il. J'ai des livres; deux ou trois fois par année, la malle m'apporte des masses de journaux et de revues. La lecture embellit mes loisirs; les livres sont des amis. Quand un homme le veut, il se crée autour de lui un monde intellectuel plein de calme, où il trouve autant de plaisir que dans le monde des va-et-vient et des agitations. Puis dans ce pays, où les écoles nous manquent, l'éducation de mes enfants occupe le meilleur de ma journée. »

La bénédiction de Jacob est descendue sur cette maison, où grandit dans la joie, dans la santé et dans l'affection mutuelle, une nombreuse et intéressante famille gouvernée par la femme forte, qui est elle-même à la tête des soins domestiques, et qui sait au besoin faire les honneurs de son salon avec autant de grâce que de noble simplicité.

Le bourgeois, avec la plus grande obligeance, nous fit visiter son domaine. L'île sur laquelle est bâti l'entrepôt du commerce de ces contrées peut avoir deux milles et demi de long sur une longueur d'un demi-mille; elle est couverte d'un beau bois d'épinettes, entrecoupé de sentiers qui forment de jolies promenades ombreuses et odoriférantes. Moose se trouve à dix-huit milles de la mer; plus bas, sur la rivière, les côtes sont trop à fleur d'eau pour y asseoir un établissement.

Les magasins renferment une quantité de belles pelleteries, empaquetées par ballots de cinq à six cents livres. Toutes les peaux du district se réunissent ici pour prendre leur passage pour l'Angleterre; puis de là, devenues capots, casques ou mitaines, elles reviennent en Amérique, à Montréal, chez Dubuc, « où le gros chien blanc est à la porte. » Il reste, emmagasinées sur les tablettes et dans les caves, des marchandises et des provisions pour un an, en cas que les vents et que les glaces empêchent les vaisseaux d'outre-mer d'arriver à destination.

Deux voiliers visitent la baie chaque année; l'un s'arrête à Moose, l'autre va approvisionner les forts de Churchill et d'York. Le vaisseau jette l'ancre à huit milles en aval, le chenal n'étant pas assez profond pour lui permettre de monter jusqu'à la ville. Pendant une quinzaine de jours, tous les bateaux de l'établissement, montés par des sauvages, sont occupés à faire des transports des bâtiments aux magasins, des magasins aux bâtiments : c'est le beau temps de l'année à Moose, jour d'activité, de joie et d'abondance. Comme la cargaison de pelleteries se trouve trop légère, on est obligé d'entasser à fond de cale quantité de cailloux pour lester le navire. Dans deux siècles, les savants de ce temps-là, ignorant ce petit détail, se creuseront le cerveau et imagineront les théories les plus ingénieuses pour expliquer, sur les côtes d'Angleterre, la présence des cailloux de la baie d'Hudson.

Les jardins sont dans toute leur gloire; les divers légumes ont la plus belle apparence; les gadeliers sont chargés de leurs grappes encore vertes; les plates-bandes brillent nuancées de pensées aux couleurs les plus fraîches et les plus diverses. Chaque année le bourgeois récolte plusieurs centaines de minots de patates; l'orge parvient aisément à maturité. Est-ce à dire que les bords immédiats de la baie James sont propres à devenir un pays agricole? Je trouve hardie l'opinion de ceux qui se prononcent carrément pour l'affirmative. Il faut remarquer que l'île de Moose, par son élévation et ses facilités d'égouttement, se trouve dans des conditions de culture

beaucoup plus favorables que toute la contrée circonvoisine. Quand bien même la saison serait assez longue, les nuits pas trop fraîches, les gelées pas trop hâtives, est-ce que, pour payer les travaux de l'agriculteur, le sol n'est pas trop froid, trop humide et trop exposé aux inondations printanières?

Il n'y a pas de doute que le pays, dans ses conditions actuelles, se prête admirablement à l'élevage des bestiaux. La Compagnie a en mains un choix d'animaux domestiques de la plus belle race; deux îles en face de Moose s'appellent, à raison de leur destination, l'une l'île aux Veaux, l'autre l'île aux Cochons. Cette dernière fournit chaque année une centaine de pièces aux saloirs des forts. Les taureaux sont robustes, vigoureux et puissants, les chevaux fiers et superbes, et une centaine de vaches laitières donnent un beurre de qualité supérieure; il n'en sort pas de meilleur de nos beurrieres canadiennes. Ce qui fait le fond de la nourriture pour l'hivernement de ces troupeaux est un foin sauvage, riche, succulent, qui croit dans des prairies naturelles, sur les rives de la baie; on le coupe au mois de juillet et d'août, à la marée basse, et on le transporte tout de suite, avec des chalands, sur les côtes de l'île pour le faire sécher. Maintenant si des colons nombreux se mettaient à exploiter l'élevage sur une échelle considérable, ces prairies fourniraient-elles assez de fourrage pour pourvoir aux besoins de la population herbivore? Y aurait-il moyen d'en créer d'autres dans l'intérieur? La coupe et le charroyage du foin, s'ils continuaient à se faire sur le système actuel, ne mangeraient-ils pas tout le profit? C'est là le problème à résoudre; j'en laisse la solution à de plus sages. En attendant, je continuerai à croire que, dans quelques cents ans, les côtes de la baie d'Hudson pourront nourrir une certaine population de Canadiens, peu nombreux, mais endurcis et déterminés.

M. Cotter est un causeur émérite et un fin conteur. Il connaît à fond le passé de sa Compagnie, ainsi que toutes les histoires et toutes les légendes de la baie. Les pieds tournés au feu, assis dans de larges fauteuils devant la cheminée flamboyante, dont les flammes irrégulières éclairaient et égayaient l'appartement, nous avons passé une agréable soirée.

En écoutant le bourgeois, je croyais entendre un poète arabe nous relatant, dans un style imagé et biblique, quelques-unes des féeries orientales. Il a vécu de longues années sur les confins des Esquimaux; il nous parle avec beaucoup d'intérêt de leurs mœurs, de leurs coutumes, de leurs habits de peau qui les enveloppent chaudement des pieds à la tête, de leurs huttes ingénieusement

construites en blocs de neige, de leurs kayaks, curieuses embarcations en peau de phoque. Voici : une légère charpente en bois ou en os, longue et étroite, est recouverte tout entière de peaux de veau marin, n'ayant au milieu qu'une ouverture circulaire. L'Esquimau y entre, s'assied les jambes étendues, et il attache autour de ses reins une espèce de sac si serré, que, même dans les grosses mers, pas une goutte d'eau ne peut pénétrer dans le bateau. Il tient par le milieu une longue rame qui a une palette à chacune de ses extrémités, et il la plonge alternativement à droite et à gauche, maintenant son équilibre avec toute la dextérité d'un danseur sur la corde ; il effleure la surface des vagues, rapide comme une flèche.

A ses titres d'homme d'affaires et d'homme de lettres, M. Cotter ajoute encore celui d'artiste. Il a appris la photographie, afin de pouvoir graver sur le papier le souvenir topographique que la mémoire serait tentée de laisser s'effacer. Il fit passer sous nos yeux, avec des explications tout à fait attrayantes, toute une collection de points de vue les plus curieux, qui représentent les côtes du Labrador et de la baie d'Hudson. C'était une galerie de tableaux peints par les palettes et les rayons du soleil d'après nature, variés, pittoresques, grandioses, rustiques, sauvages.

II. — Premiers temps de la Compagnie de la baie d'Hudson. — L'occupation française. — L'âge d'or. — La Compagnie du Nord-Ouest. — Lutte entre les deux compagnies. — Leur union. — Ère de prospérité. — Un bon marché. — Fidélité des employés. — L'évêque anglican. — Les pavots de Morphée.

La conversation avec M. Cotter se prolongea bien avant dans la soirée. En voici le résumé :

« Le fort de Moose est bien ancien ?

— Oui, il remonte aux premiers jours de la Compagnie, et la Compagnie a été fondée en 1669.

— Quels en étaient les premiers actionnaires ?

— Un corps d'aventuriers et de marchands, sous le patronage du prince Rupert, cousin issu de germain de Charles II.

— On dit que les dispositions de votre charte étaient on ne peut plus libérales.

— En effet, l'acte royal non seulement accordait aux associés le monopole du commerce, mais encore concédait, en propre et pour toujours, la possession territoriale de cette vaste étendue de pays, arrosée par les eaux qui coulent dans la baie d'Hudson.

— La Compagnie, je suppose, commença de suite ses opérations?

— Sans perdre de temps, elle bâtit quelques forts sur les côtes de cette mer intérieure, à laquelle elle doit son nom, et elle ouvrit avec les sauvages un commerce des plus lucratifs. Les dividendes montaient de plus en plus, lorsque d'Iberville, tantôt avec ses coureurs de bois, tantôt avec ses loups de mer, tomba sur nos traiteurs, et pour plusieurs années réduisit à néant leurs efforts, leurs espérances et leurs profits. Mais j'entre sur le domaine de l'histoire du Canada; sur ce terrain je suis élève, c'est à vous de m'instruire. »

Le bourgeois, par cette dernière phrase, voulait se montrer gracieux; car il savait comme moi que, vers 1680, il se forma à Québec une association commerciale qui prit le nom de Compagnie du Nord; que cette Compagnie envoya, en 1685, une expédition militaire pour s'emparer des forts anglais; que, pendant dix ans, ce fut entre les traiteurs, puis entre les couronnes de France et d'Angleterre, une guerre continuelle avec des alternatives réciproques de succès et de revers; qu'en 1697, par le traité de Ryswick, la baie d'Hudson resta aux mains de la France, qui fut seule à exploiter ses richesses pendant l'espace de seize ans; enfin que, par le traité d'Utrecht, arraché à la vieillesse et aux malheurs de Louis XIV, le pays retomba, pour ne plus en sortir, sous la puissance de l'Angleterre. D'Iberville n'était plus là pour veiller sur ses conquêtes.

« De 1713 à 1774, continua M. Cotter, la Compagnie fit des affaires d'or. Cependant elle conduisait son commerce avec une certaine indolence; elle n'avait que quatre forts sur le rivage de la mer, et elle attendait là que les sauvages vinsent lui apporter d'eux-mêmes le produit de leur chasse. Ce ne fut que devant la compétition et les hardiesses de la Compagnie du Nord-Ouest qu'elle secoua sa torpeur et qu'elle résolut de s'avancer dans l'intérieur du pays.

— Quelle était cette Compagnie du Nord-Ouest?

— Sous la domination française, les aventureux coureurs de bois avaient poussé, comme vous le savez, leurs explorations et la traite de la pelleterie par delà le lac Supérieur, jusqu'au pied des montagnes Rocheuses. Après la conquête ils continuèrent leur commerce; plusieurs marchands anglais de Montréal, nouveaux arrivés dans l'arène, entrèrent en lice avec eux; leur rivalité leur faisait un tort mutuel. En 1783, unissant leurs efforts pour l'avantage commun, ils se constituèrent, sous le nom de Compagnie du Nord-Ouest du Canada, en une société composée d'abord de seize, ensuite de vingt actionnaires, dont les uns vivaient dans la province

de Québec, et les autres étaient répandus dans les différentes stations de l'intérieur. En peu de temps la nouvelle Compagnie prit d'énormes développements; ses agents étaient infatigables; ils exploraient en tous sens les rivières, les lacs, les forêts, les plaines, les montagnes, et ils établissaient sur tous les points convenables de nouveaux postes de commerce.

« Bientôt l'énergique Compagnie du Nord-Ouest dominait en souveraine sur tout le continent, depuis les grands lacs jusqu'aux montagnes Rocheuses; même, en 1806, elle traversait les obstacles que lui opposait cette barrière de rochers, et elle établissait ses forts sur les tributaires septentrionaux de la rivière Colombie. En même temps elle étendait ses opérations vers le nord, empiétant de plus en plus sur les terres et les privilèges de la Compagnie de la baie d'Hudson. Celle-ci, réveillée de sa torpeur par le sentiment du danger, poussait de son côté des pointes vers le sud; et, en 1812, elle établissait une colonie sur la rivière Rouge, enfonçant, pour ainsi dire, l'épée dans le flanc de sa rivale. Mais un pouvoir comme la Compagnie du Nord-Ouest, qui n'avait pas à ses gages moins de cinquante agents, soixante-dix interprètes et onze cent vingt voyageurs, et dont les principaux directeurs se montraient à leurs réunions annuelles au fort William, sur les bords du lac Supérieur, avec toute la pompe et tout l'éclat de barons féodaux, n'était pas prêt à tolérer cet empiétement. Aussi, après bien des querelles et des escarmouches, une guerre ouverte éclata. En 1816, le gouverneur Semple tomba sous les coups des métis qui étaient au service du Nord-Ouest, et, pendant cinq ans encore, la solitude des forêts et des prairies fut témoin de bien des actes de violence.

— On ne peut pas toujours se battre. Comment cette querelle prit-elle fin?

— Par où elle aurait dû commencer. Les finances des deux partis belligérants tombèrent dans un état également déplorable; le produit de la chasse diminuait, et les dépenses augmentaient d'année en année. A la fin, devant les arguments de l'intérêt, la sagesse l'emporta sur la passion. On résolut d'enterrer le tomahawk pour fumer le calumet de la paix : les deux Compagnies rivales s'amalgamèrent, en 1821, sous le nom de Compagnie de la baie d'Hudson, gardant dans toute leur étendue les droits et privilèges de la charte primitive. Puis le gouvernement britannique lui fit présent d'un permis exclusif de traite par toute la longueur et la largeur de ce pays, qui, sous le nom de territoire de la baie d'Hudson et du Nord-Ouest, s'étend depuis le Labrador jusqu'à l'océan Pacifique, depuis la rivière Rouge jusqu'à la mer Glaciale. Le privilège

n'était que pour vingt et un ans; mais en 1838 il fut renouvelé pour la même période. Enfin, en 1849, le gouvernement impérial, craignant que Vancouver ne fût annexée aux États-Unis, mit cette île sous le contrôle administratif de la puissante Compagnie.

« Ce fut alors l'époque de sa grande prospérité. Elle régissait en maîtresse souveraine une contrée de quatre millions de milles carrés, un royaume plus grand que toute l'Europe. Elle importait chaque année en Angleterre des pelleteries pour la valeur d'un million de piastres, sans compter celles qui étaient exportées directement en Russie et en Chine. Les profits annuels s'élevaient à quatre cent mille piastres sur un capital payé de quatre cent mille livres sterling. Elle possédait cent cinquante postes dont les ramifications s'étendaient de tous côtés, comme une toile d'araignée, enveloppant toutes les tribus sauvages du Nord et de l'Ouest. Outre les principaux officiers, qui s'appellent chief-factors, elle employait, en 1860, cinq médecins, quatre-vingt-six commis, soixante-sept bourgeois de poste, douze cents serviteurs permanents et cinq cents voyageurs, sans compter les employés temporaires de toute classe, ce qui portait le nombre de ses engagés à une petite armée d'au moins trois mille hommes. En outre, on peut dire que toute la population sauvage de ce territoire, qui comptait plus de cinquante mille guerriers et trappeurs, était en réalité au service actif de la Compagnie. Près de mille hommes étaient employés sur les vaisseaux, voiliers ou steamers, qui transportent ses pelleteries, ses marchandises et ses approvisionnements de toute sorte. »

Tels sont quelques-uns des renseignements que nous donnait M. Cotter dans un langage plein d'intérêt, et les heures de la veillée s'écoulaient agréables, inaperçues. La Compagnie de la baie d'Hudson est, sans contredit, l'association mercantile la plus extraordinaire des temps modernes. Elle n'a pas dit encore son dernier mot dans les opérations financières. En 1869, elle cédait au gouvernement du Canada le droit qu'elle aurait pu avoir sur les terres de ses territoires, et elle renonçait à ses prétentions au commerce exclusif des pelleteries; mais en revanche elle se faisait assurer la propriété personnelle, franche et libre, de la vingtième partie du sol, sur toute l'étendue de ses anciens domaines. Qui pourrait prévoir les sources immenses de revenus que recouvrent les clauses de ce contrat? La vente actuelle des terres, le long de la ligne du Pacifique, enlevées fiévreusement par l'émigration européenne, en donne une faible idée.

Ce qui frappe l'observateur qui entre en contact avec les officiers

de la Compagnie, c'est le sentiment de leur zèle et de leur dévouement inaltérable aux intérêts de leur association; ce sont des hommes sûrs; aussi n'arrivent-ils aux différents grades qu'après les épreuves d'un noviciat long, dur et pénible. Il s'exerce, dans tous les rouages de l'administration, une surveillance et un contrôle qui ne paraissent pas d'abord à la surface, mais qui sont d'autant plus sévères et serrés, qu'ils sont plus cachés. L'organisation est parfaite. Un des principaux traiteurs en chef, protestant de religion, me disait, il y a quelques années, sur un ton demi-sérieux et demi-badin : « Il y a dans le monde trois sociétés constituées pour résister aux coups du temps : l'Église, la Compagnie de Jésus et la Compagnie de la baie d'Hudson ! »

Mais assez sur le chapitre de la *Hudson bay Company*, que des affamés de voyageurs avaient baptisée, dans l'ancien temps, *Hungry belly Company*, la « Compagnie qui crie famine », et revenons à Moose.

Je laisserais dans l'ombre un des traits caractéristiques de ce village, si je fermais ma lettre sans vous dire qu'il est le siège d'un évêché anglican. La maison du bishop, construite d'après un style antique, est la plus fashionable de l'endroit après celle du bourgeois; la cathédrale, devenue trop étroite, doit être allongée dans le cours de l'été, puis recouverte en tôle galvanisée. Ce diocèse protestant comprend toute l'ancienne terre de Rupert; il est divisé en six districts, à la tête desquels préside un ministre : York, Albany, Moose, Mattawakumma, Rupert's-River et East-Main. Le très révérent John Horden est un des plus anciens prédicants de la baie; il y était du temps du père Laverlochère. Il a été élevé à la dignité qu'il occupe aujourd'hui dans sa secte vers 1874, je crois. La majorité des sauvages chrétiens de cette contrée professent l'anglicanisme. Les prédicants ont pris les devants presque partout; les circonstances et les facilités de communication les ont favorisés; les sociétés bibliques ne leur ont pas ménagé les secours en argent; ils ont eu le bon esprit d'établir dès le commencement des résidences permanentes, et il n'y a pas à nier qu'ils n'aient employé beaucoup de zèle et de l'activité.

Ici le pasteur anglican a ses brebis réunies autour de son bercail une bonne partie de l'année; car le bourgeois de Moose, à l'encontre de ses confrères, qui renvoient leurs sauvages aussitôt après les affaires de la traite et de la mission, garde les siens durant tout l'été. Il a besoin de leurs bras pour le déchargement du navire, la coupe des foins et mille autres travaux que nécessite l'importance de son

poste, qui est le point central d'où partent tous les approvisionnements et où convergent toutes les cargaisons de pelleteries. A Moose, une école est possible; il y est plus facile qu'ailleurs d'instruire la population indigène dans les rudiments de la science; mais cet état de choses est-il un bien pour la morale? Le sauvage généralement se conserve mieux dans l'isolement et les courses des forêts que dans les réunions et le repos d'une villégiature en commun.

Enfin nous voyons poindre à l'horizon le but extrême du voyage. Demain matin, jeudi, nous embarquerons pour Albany, et nous y coucherons samedi soir si les éléments nous favorisent. Cependant voyager sur mer en canot d'écorce doit être quelque chose de bien périlleux. J'ai de singuliers pressentiments; mais laissons l'avenir recouvrir ses secrets, et, profitant de la chance qui nous échoit d'avoir un bon lit, allons goûter en paix les pavots de Morphée. Bonsoir!

VI

LA BAIE D'HUDSON ET SON BASSIN

Arrêt forcé. — Choum. — Excursion de botanique. — Une grève en caoutchouc. — Étendue de la baie d'Hudson. — Son bassin. — Composition géologique du sol. — Navigation sur la baie. — Les optimistes. — Route de l'avenir. — Les pessimistes. — L'expédition du *Neptune*. — Une humble opinion. — Une perspective qui n'est pas gaie.

Hay-Creek, 5 juillet 1884.

Voici trois jours que nous avons quitté Moose. Nous devons ce soir entrer dans le port d'Albany voiles déployées, et nous n'avons fait que dix milles de chemin. Nous sommes à l'ancre sur une côte déserte, interrogeant la marée, le vent et les nuages. C'est démontant. Mais il ne sert de rien de se lamenter. « Ce que l'homme ne peut corriger, dit l'auteur de *l'Imitation de Jésus-Christ*, il doit le supporter avec patience, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu d'en ordonner autrement. »

Jeudi 3 juillet, à neuf heures du matin, nous confions derechef notre canot et nos personnes à l'inconstance des ondes. Okouchin

passé à la poupe; à la proue s'assied, solennel, un nouveau pilote engagé pour la circonstance, Choum, un vieux loup de mer qui ne parle pas, mais avironne dru, le nez au vent, l'air un peu sorcier, avec sa casquette-visière sur l'oreille. A onze heures, sans dire mot, il pique à terre, nous fait signe de descendre, jette le bagage sur la grève, tire le canot à sec, le couche sur le flanc, et se met à faire du feu comme un homme qui veut établir son camp pour longtemps.

« Or ça, vieux manitou, parle; pourquoi arrête-t-on ici?

— Parce que la marée est trop basse, parce que bientôt il va venter trop fort pour s'aventurer sur la mer. »

En effet le nord commence à souffler; son haleine augmente d'heure en heure, maintenant il rage et tempête.

Nos quatre tentes sont dressées dans un beau désordre autour d'un feu, d'une crémaillère et d'une chaudière qui bout sans cesse ni relâche, dans une prairie plate et unie, revêtue d'une herbe d'un pied, large d'une demi-lieue, bordée à l'intérieur par une ceinture d'arbres nains s'étendant le long de la mer à perte de vue : une vraie plaine du Manitoba. D'un côté, à une petite distance, coule un ruisseau sur les bords duquel la Compagnie a coutume de faire ses foins, de là son nom de Hay-Creek; de l'autre on aperçoit, à huit milles environ, l'observatoire de High-Bluff, d'où l'on peut signaler l'arrivée du vaisseau d'Angleterre, et qui sert en même temps à indiquer aux pilotes l'embouchure de la rivière.

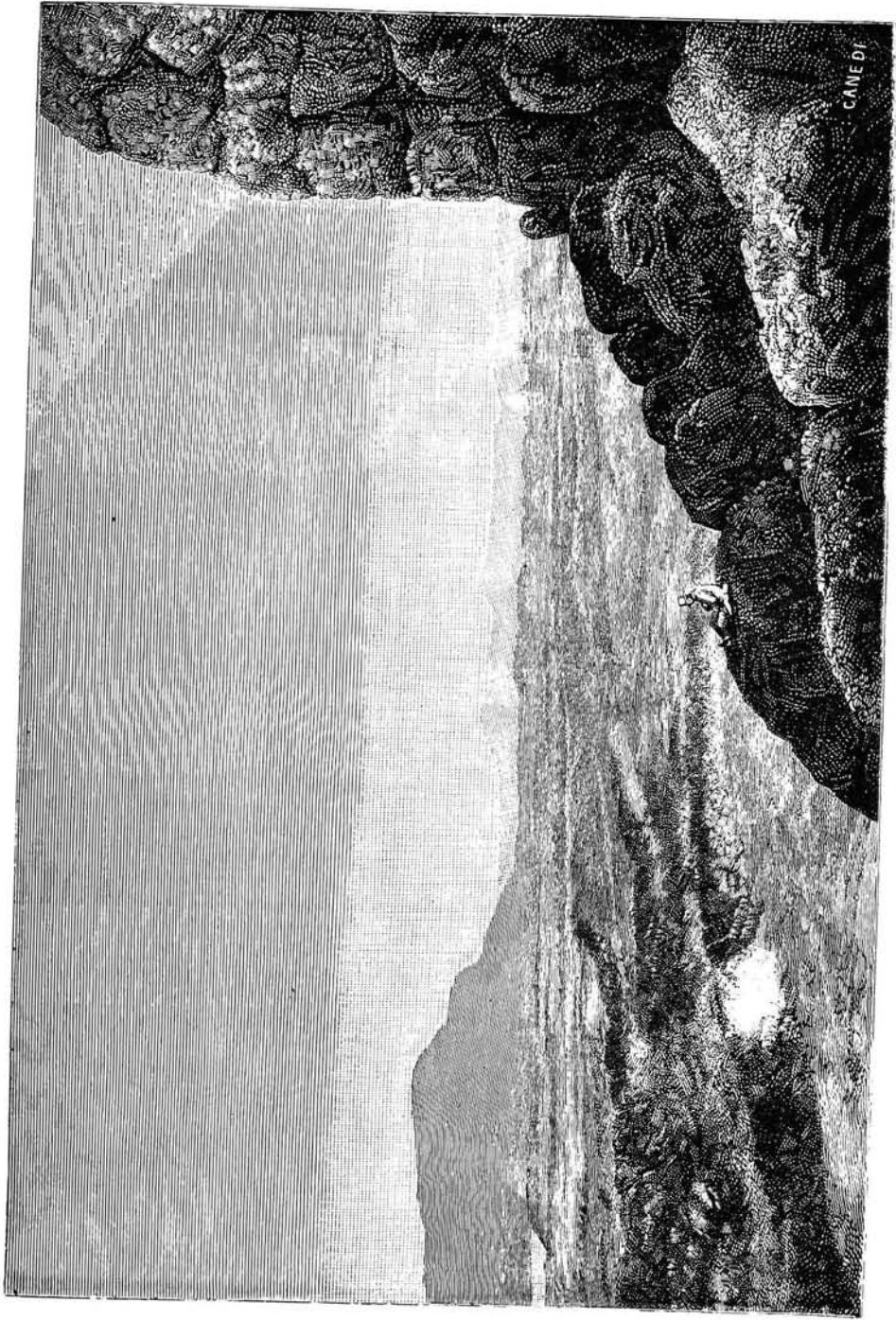
Jeudi et vendredi, le temps était pur, frais, plein de gaieté, de senteurs et de lumières. Pendant que nos hommes festoyent, font bombance, se reposent, dorment et s'étendent comme des lézards au soleil, assis sous nos tentes à la sauvagesse, nous lisons, nous écrivons; ou bien, faisant une excursion dans la prairie, nous allons à la cueillette des plantes rares et des fleurs aux mille et une couleurs qui étincellent à travers les foins odorants. Je suis à presser une flore variée, et, si mon cahier ne fait pas naufrage, je vous apporterai tout un petit trésor des richesses botaniques de ces lieux : des rosacées dicotylédones polypétales à corolle périgyne, des rubiacées dicotylédones monopétales à corolle épigyne et à anthères distinctes, des ombellifères dont les pédoncules partent tous d'un même point pour diverger comme les rayons d'un parasol, des géranoides aux étamines hypogynes, des violacées, des araliacées, des caprifoliacées, des primulacées, des liliacées, etc.; franchement, sans calembour, est-ce assez?

La grève est d'une glaise bleue, solide, compacte, flexible sous le pied, élastique comme un caoutchouc; les trottoirs en asphalte de

la rue Sherbrooke, à Montréal, ne sont pas plus propres et plus unis, à chaque retour de marée la grande eau les lavant et les polissant. C'est une longue promenade où trois fois par jour, allant et venant comme dans l'allée d'un parterre, nous faisons une marche bienfaisante, donnant de l'exercice à nos jambes, de l'air et des délices à nos poumons. Notre esprit erre, de souvenir en souvenir, à travers les hauts faits d'armes accomplis dans le mystérieux du passé et dans le silence de ces parages solitaires; notre bouche les rappelle; notre regard se promène à perte de vue sur les flots qui en ont été les témoins étonnés.

La baie James, sur les bords de laquelle nous sommes campés, du cap Jones à l'est au cap Henriette à l'ouest, a une largeur de trois cent cinquante milles, et elle s'avance dans les terres à une profondeur de cent cinquante milles. Elle n'est elle-même qu'un golfe de la grande baie d'Hudson, la mer Méditerranée du Canada, dont l'étendue égale plus de la moitié de la vieille Méditerranée d'Europe, qui baigne les bords enchanteurs et les souvenirs classiques de la Grèce et de l'Italie : longueur plus de trois cents lieues, largeur deux cents lieues, superficie cinquante-cinq mille lieues carrées. Plusieurs détroits la mettent en relation avec la mer Glaciale, et elle communique avec l'océan Atlantique par le détroit d'Hudson, une bagatelle de canal mesurant une longueur de cinq cents milles, une largeur en moyenne de cent milles, et une profondeur de cent à trois cents brasses.

C'est le fond d'un immense bassin de trois millions de milles carrés; les eaux, qui, comme autant de rayons d'une vaste circonférence, y convergent vers un centre commun, partent à l'est du dos d'âne qui sépare en deux versants la péninsule du Labrador, au sud de la hauteur qui divise la terre de Rupert des vallées du Saint-Laurent, de l'Ottawa et des grands lacs, au sud-ouest et à l'ouest des environs des sources du Mississipi, du grand désert américain et du pied des montagnes Rocheuses. En effet, le grand lac Winnipeg, qui reçoit, par la rivière Winnipeg, la rivière Rouge et les deux Saskatchewan, une grande partie des eaux du Nord-Ouest canadien et américain, n'est qu'un réservoir secondaire qui déverse son trop-plein dans le réservoir principal de notre baie d'Hudson par une artère considérable appelée la rivière Nelson. Trente des nombreuses rivières qui lui apportent le tribut de leurs ondes claires et brunes mériteraient, partout ailleurs qu'en Amérique, le nom de fleuve : entre autres la rivière de la Grande-Baleine, sur la côte du Labrador; les rivières Rupert, Moose et Albany, qui arrivent en triepied à la partie méridionale de la baie James; les rivières Nelson



Rivière de la Petite-Baleine.

et Churchill, sur la côte occidentale. La Moose a un mille d'une rive à l'autre; l'Albany promène son cours sur un espace de plus de deux cents lieues; la Nelson roule un volume d'eau quatre fois plus considérable que l'Ottawa, et la Churchill pourrait rivaliser avec le Rhin allemand. A l'est, les côtes, composées de rochers granitiques, dénudées ou recouvertes d'un bois rabougri, sont élevées, hardies, dentelées de pics qui atteignent la hauteur de deux mille pieds; au sud et à l'ouest, elles sont généralement basses et unies, avec des grèves plates que baignent des eaux peu profondes.

Pour parler géologie, le bassin proprement dit de la baie d'Hudson, si on excepte les prairies du Nord-Ouest, appartient au terrain laurentien. Au sud-ouest de la baie, des lits de roches remontant à l'époque cambro-silurienne reposent sur le laurentien pur, et, dans les vallées de quelques rivières, ils s'avancent dans l'intérieur à une distance de cent à deux cents milles; à plusieurs endroits la couche cambro-silurienne est recouverte par le dévonien. Les longues chaînes d'îles qui, comme une frange en dentelle de pierre, bordent la côte est, sont composées de bancs et de couches volcaniques. Au nord de Churchill, on trouve en quantité le quartz et tous les riches et précieux minéraux du système cambrien. La région considérable de pays plats qui s'étend au sud et à l'ouest de la baie est recouverte d'une épaisse couche de glaise où se sont accumulés, avec les années, des amas de détritits charroyés par les courants de la mer ou provenant des débris végétaux. Maintenant si vous désirez avoir quelques explications sur les systèmes laurentien, silurien et cambrien, j'aurai soin de ne pas trop m'avancer, gardant de Conrard le silence prudent, de peur de m'embarrasser dans les couches et les profondeurs du globe. Je vous renvoie au professeur Dana, qui, dans son Manuel de géologie, dit là-dessus de fort belles choses.

« Que pensez-vous, me demanderez-vous peut-être, des facilités et des possibilités de la navigation sur la baie d'Hudson? »

En vérité, après mûre réflexion, je pense que je ne pense rien du tout. Je sais que, sur le sujet, les docteurs sont fort divisés. Les officiers de la Compagnie qui habitent ces côtes depuis nombre d'années, en général n'y ont aucune confiance. Leur opinion est d'un grand poids dans la balance.

Très bien, disent les optimistes, mais l'opinion de ces messieurs est intéressée; ils veulent décourager l'émigration et éloigner le commerce libre des terres de chasse de leurs sauvages. La baie est libre de récifs et de bas-fonds, les eaux y sont d'une profondeur

moyenne de soixante-dix à cent brasses. Le fond est composé de boue ou de glaise, offrant partout un ancrage facile. Les tempêtes y sont rares et nullement redoutables; il ne s'y rencontre jamais de banquises ou icebergs; les brumes sont peu fréquentes et ne durent guère. Seuls jusqu'à maintenant des voiliers ont visité ces mers; des steamers, grésés de toutes les améliorations modernes, offriraient bien d'autres conditions de sécurité et de rapidité. Depuis plus de deux cent cinquante ans, les traiteurs comptent sur une navigation de deux mois et demi à trois mois, et cela sans cartes marines, sans connaissance parfaite des courants, sans phares, sans télégraphes, sans le secours de la vapeur. Il est donc permis de croire qu'avec tous les moyens dont dispose aujourd'hui la science nautique, cette navigation pourra se prolonger de quelques semaines de plus.

C'est la route de l'avenir, ajoutent-ils, entre l'Angleterre et les immenses récoltes de blé que promettent les prairies de l'Ouest. York-Factory et Montréal sont à peu près à une égale distance de Liverpool; Churchill en est de soixante-quatre milles plus rapproché. Or la distance à franchir entre Winnipeg et Montréal est de quatorze cents milles, tandis qu'elle n'est que de sept cents avec York-Factory. Il en coûte aujourd'hui un et un tiers pour cent de la tonne par mille pour expédier le grain de Saint-Paul à New-York; ce qui, appliqué à la distance à franchir de Winnipeg à Montréal, donnerait un taux de vingt et un livres sterling ou de dix livres sterling cinquante de Winnipeg à York-Factory, soit la moitié. Si maintenant on estime la tonne comme équivalant à trente-trois minots de grain, la différence du fret en faveur de la route de la baie d'Hudson serait une économie de trente-deux cents par minot, ou, en d'autres termes, un profit additionnel de six livres sterling quarante par acte rendant une moyenne de vingt minots. Une grande partie de l'immigration européenne prendrait cette voie, et verrait par là s'abrégier de sept cents à huit cents milles les ennuis, les délais et les frais du voyage. L'expédition des viandes de boucherie formerait seule une partie considérable du chargement, et cette route attirerait une fraction importante du commerce d'importation et d'exportation des États du nord-ouest américain.

Ce calcul est magnifique, répondent les pessimistes; on oublie seulement d'y faire entrer en ligne de compte un tout petit détail qui a bien son importance, le détroit d'Hudson et ses glaces. Les icebergs qui, durant les mois d'avril, de mai, de juin et de juillet, descendent des grandes mers polaires par le détroit de Fox, rencontrant les banquises charroyées par le détroit de Davis, se trouvent arrêtés dans leur marche vers l'Atlantique, et ensemble ils

obstruent le détroit d'Hudson. Cette future route du nord-ouest, la plus courte par la distance, sera toujours la plus longue par les retards et la plus dispendieuse par les accidents. »

Verra qui vivra. Attendons encore quelques années, et la lumière se fera sur ces questions controversées, embrouillées par des intérêts divers et des espérances peut-être chimériques. Le gouvernement doit envoyer dans le présent mois de juillet un vaisseau, *le Neptune*, pour établir, pour une période de trois ans, six ou sept postes d'observation sur les côtes du détroit, dans les îles et sur le littoral de la baie, afin d'étudier sur place les phénomènes météorologiques, la direction des courants, la température des eaux, la hauteur des marées, le mouvement des glaces, etc. Deux Canadiens d'Ottawa, MM. de Boucherville et Laperrière, se trouvent au nombre des chefs des stations. Je leur souhaite bien de l'agrément pendant les longs jours de leur solitude et leurs longues nuits d'hiver. La science a ses ermites.

Si vous me forcez absolument de donner mon avis sur le sujet, je vous dirai que, dans mon humble opinion, il finira par s'établir quelques lignes de steamers entre Liverpool et Churchill dans le cours des temps, et que par cette voie s'écoulera une certaine partie, plutôt petite que grande, des productions du Manitoba, d'Alberta et des autres provinces à naître au pied des montagnes Rocheuses; mais Montréal et New-York resteront toujours les grands centres d'attraction pour le commerce de l'ouest. Il ne pourra se faire, pendant une courte saison de navigation, assez de voyages entre la baie et l'Angleterre pour détourner un courant d'affaires régulier et puissant, qui roulera toute l'année dans une même direction. Du reste, les glaces fermeront le détroit avant que la moisson du nord-ouest soit tout engrangée; et les blés de cette année n'attendront pas les appoints des vaisseaux de Churchill, exposés qu'ils seraient pendant tout un hiver aux ravages des rats et de l'humidité; mais ils prendront auparavant la route des élévateurs de Portland ou d'Halifax.

En me voyant deviser sur la géographie de la baie comme si j'en avais fait le tour, lire dans les conjectures de l'avenir comme un philosophe dans les astres, sans doute vous êtes surpris de ma science, ne m'ayant jamais connu pour un savant. La chose est bien simple, je vous assure. Avant de partir, pour mieux jouir de ce voyage, j'ai lu les travaux si intéressants que le professeur Bell a publiés dans les rapports de la commission géologique; j'ai lu un rapport d'un comité de la Chambre des communes, rédigé par l'ho-

norable M. Royal, sur la navigation de la baie d'Hudson; j'ai lu Ferland et Garneaux; et maintenant je vis de mes notes et de mes souvenirs : ce n'est pas plus malin que cela.

Une chose que je désirerais bien savoir, et que je ne puis trouver dans les livres, c'est quand il plaira à Dieu de nous laisser partir d'ici. Il pleut depuis ce matin à plein ciel. Virgile dirait que les nuées se fondent et que les eaux descendent par torrent :

Præcipesque ruunt liquefactis nubibus imbres.

Si cette averse continue, bientôt la prairie, avec sa surface plane et sa glaise qui boit l'eau difficilement, sera convertie en un vrai lac, et nous flotterons sur nos lits. Le vent souffle à jeter les chiens à terre, et notre tente se tord sur ses piquets. Si Borée finit par la renverser, qu'allons-nous faire? Nous ne coucherons même pas à la belle étoile, car d'étoiles, par cette nuit d'orage, on n'en parle point. Il fait noir dehors comme chez le loup. Le froid est cru, humide; depuis vingt-quatre heures le vent et la pluie nous ont empêchés de faire du feu. Pour réchauffer mes pieds glacés, mes membres transis et mes doigts engourdis, je vais me fourrer sous les couvertures jusqu'au cou, après avoir eu soin d'enfoncer ma toque de laine sur mes oreilles, établissant ma position entre Sa Grandeur, qui veille, et le père Nédelec, qui ronfle comme un bienheureux. C'est le cas de dire, après Horace, que la fureur de la tempête et la colère des éléments n'ont rien qui puisse effrayer l'homme juste :

*Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.*

Ne trouvez-vous pas qu'on m'a donné pour la nuit une place d'honneur, et je l'ai depuis le commencement du voyage; seulement parfois, pris comme dans un étau, vos mouvements deviennent un peu gênés et vous êtes exposés aux coups des deux côtés. Mais n'importe, faisons contre fortune bon cœur, et

*En attendant l'beau temps,
Vivons contents,
Dormons contents.*

VII

PREMIÈRES DÉCOUVERTES ET PREMIERS ÉTABLISSEMENTS A LA BAIE D'HUDSON

I. — *Per ignem et aquam*. — Un déluge. — Le conseil. — La retraite. — L'hospitalité. — Le foyer. — Une soirée délicieuse. — Une journée de loisir. — Hudson. — Son hivernement. — Il est trahi. — Punition. — Champlain.

Transivimus per eremum terribilem et maximum, pouvons-nous dire avec Moïse. Pour arriver jusqu'ici, nous avons dû passer par d'épaisses forêts, par des chemins âpres et rudes, entre des précipices et des abîmes, dans de vastes solitudes où l'on ne rencontre que Dieu. Nous pouvons ajouter pour ces jours derniers : *Transivimus per ignem et aquam*, par les rayons d'un soleil brûlant, par l'eau surtout, par des torrents intarissables, sous les cataractes du ciel entr'ouvertes ; un vrai déluge.

Toute la nuit du samedi, la pluie continua de tomber ; la prairie, au loin et au large, devint comme une mer, à la surface de laquelle flottait la tête des foins. L'élément liquide fit invasion dans nos tentes ; nos lits se trouvèrent à la nage. Littéralement nous étions inondés, submergés, noyés : nous avons fait naufrage sur terre. Le vent du nord, rageant, tordait les tentes, menaçait de les arracher et de les emporter au gré de ses caprices. Nous grelottions ; les dents nous claquaient dans la bouche, sous la crudité d'un froid humide. A la clarté renaissante, le conseil est assemblé. Le président pose la question :

« Dans les circonstances présentes, quel parti est-il expédient de prendre? »

Tot sensus, tot capita. Les opinions sont diverses ; il y a du pour, il y a du contre ; la discussion se prolonge. Au dehors, la tempête, de son côté, augmente, tonne, presse avec une éloquence à la fin irrésistible. En définitive, voici quels sont les motifs qui l'emportent :

« Il fait froid. Pour nous chauffer il nous faut aller glaner des morceaux de bois rares, ici et là, à dix et vingt arpents dans la prairie et sur les grèves ; du reste, aurions-nous du combustible, que le vent et la pluie nous empêcheraient de nous en servir. Nous ne pouvons rester plus longtemps de la sorte, assis dans l'eau. Irons-nous dans

dans sa dernière expédition, en 1609, il avait découvert, exploré et baptisé la rivière Hudson, sur les bords de laquelle les Hollandais bâtirent bientôt New-Amsterdam, aujourd'hui New-York.

Il poussa jusqu'au fond de la baie, en visita avec grand soin la côte occidentale, et au mois de novembre pénétra dans un enfoncement au sud-ouest, où il fit hâler son vaisseau au rivage pour y passer l'hiver. En partant d'Angleterre, il ne s'était ravitaillé que pour six mois. La saison fut dure. Hudson était le premier à prendre sa part de misère. Les vivres, à bord, se firent rares; cependant, tant que durèrent les neiges, les perdrix et autres oiseaux qu'on tua mirent l'équipage à l'abri des horreurs de la faim. Au dégel, la chasse manqua. Hudson courut la côte dans une chaloupe pendant neuf jours, pour voir s'il rencontrerait des sauvages dont il pourrait tirer quelques provisions. N'en ayant point trouvé, il revint au vaisseau, qu'il fit remettre promptement en mer pour s'en retourner en Angleterre. Il distribua à ses matelots le peu de biscuit qui lui restait, régla la solde de chacun et accompagna chaque décompte d'un certificat de services, afin qu'ils pussent tous être installés dans leurs appointements au cas où il viendrait à mourir. Profondément touché de leur misère, et comme s'il eût eu un presentiment qu'il n'aborderait pas en Angleterre, il pleurait à chaudes larmes en faisant ces dernières dispositions. Mais ces témoignages de sollicitude ne firent aucune impression sur des gens qui avaient juré sa perte.

Au mois de septembre précédent, il avait ôté la charge de contre-maître à Robert Wett à cause des mutineries qu'il excitait dans l'équipage. Les complices de celui-ci résolurent de se venger. A leur tête se faisait remarquer un scélérat nommé Henri Green, à qui Hudson avait sauvé la vie, à Londres, en le retirant d'abord dans sa maison, puis sur son navire à l'insu même des propriétaires. Le 11 juin 1611, quand le navire fut prêt à mettre à la voile, ils se saisirent du capitaine, de son fils encore enfant, du sieur Woodhouse, mathématicien, qui faisait ce voyage en qualité de volontaire, du charpentier et de cinq autres, et ils les mirent dans une chaloupe, les abandonnant cruellement à leur triste sort, sans provisions et sans armes. Qu'advint-il de ces huit infortunés? Ont-ils péri de misère? Ont-ils été massacrés par les sauvages?

Le ciel ne laissa pas impuni un semblable forfait. Green et deux de ses camarades furent tués dans une rencontre que les gens du vaisseau eurent avec les sauvages. Robert Wett mourut misérable-

ment pendant la traversée; et ce n'est qu'après avoir essuyé toutes sortes de calamités que les débris de l'équipage abordèrent en Angleterre. Celui qui fit le récit de ces tristes aventures, Abacuc Pricket, probablement avait trempé autant que tout autre dans cette noire action; mais, ayant su se rendre nécessaire auprès des armateurs, il échappa à la punition qu'il avait méritée.

En cette même année 1610, alors qu'Hudson cherchait par mer un passage à l'océan Pacifique, l'illustre Champlain, le père de la Nouvelle-France, faisant les mêmes recherches par terre, remontait le Saint-Maurice; mais, en face des difficultés de tout genre qui surgirent devant lui, il dut rebrousser chemin. Il ne fut pas plus heureux dans une autre tentative qu'il fit en 1613, par la route de l'Ottawa; il vint s'arrêter au lac des Algonquins, à l'endroit où s'élève aujourd'hui la ville de Pembroke.

II. — Button. — Travaux pendant l'hiver. — Opinion du sieur Hubart. — Iles Boutons. — Fox. — James. — A l'île Charlton. — Un bon point. — Latour. — Bourdon. — Le père Druillettes. — Des Groschilliers au fort Nelson. — Ses griefs. — Chez le prince Rupert. — Le *Nonsuch*. — Le fort Charles. — La Compagnie de la baie d'Hudson.

En 1612, au commencement de mai, Thomas Button, « gentil-homme, très habile marin et homme savant en tout genre, » avec deux vaisseaux, *la Résolution* et *la Découverte*, partait pour la baie d'Hudson, cherchant un passage aux Indes orientales. Le 15 août, il entra dans une crique au nord de la rivière qu'il appela Nelson, nom du maître de son navire, qu'il enterra en cet endroit; c'est cette rivière que les Français nommèrent Bourbon. Ayant résolu d'y passer l'hiver, il plaça ses deux vaisseaux l'un à côté de l'autre, et il les fortifia par une barricade de pilotis en sapin renforcés de terre, pour se garantir contre les neiges, les glaces, les pluies et les flots. Button avait avec lui toute une société d'hommes d'expérience et de capacité : Nelson, son lieutenant à bord de *la Résolution*; Ingram, commandant de *la Découverte*; Gibbans, marin habile; Hacockridge, qui a écrit une relation de ce voyage; Hubart, esprit observateur et perspicace; Pricchet, un des compagnons de l'infortuné capitaine Hudson. Trois grands feux mettaient l'équipage à l'abri du froid; l'abondance régnait à la table; on tua, dans le courant de l'hiver, pour le moins dix-huit cents douzaines de perdrix

et d'autres oiseaux. Enfin le contentement aurait régné dans cette espèce de petite cité bien réglée, si l'hiver n'eût été aussi rude, si la maladie n'eût affaibli pendant trois à quatre mois le capitaine et enlevé plusieurs hommes de l'équipage; si les sauvages, pour se venger de ce qu'on leur avait capturé quatre canots, n'eussent surpris et tué cinq hommes, frappant ainsi les autres de terreur.

Pour prévenir l'ennui, les murmures et les mécontentements, Button eut la sagesse d'occuper ses gens, employant les uns à tracer des chemins dans les bois et à mesurer des distances, les autres à étudier certaines questions d'utilité pratique, comme celle-ci, par exemple : « Ce qu'ils croyaient être en leur pouvoir de faire dans l'endroit où ils étaient, aussitôt que le dégel viendrait; et quelle était la meilleure façon de s'y prendre pour poursuivre la découverte pour laquelle ils avaient été envoyés, aussitôt qu'ils seraient en état de se remettre en mer. » Nous avons la réponse d'Hubart; je la citerai à titre de curiosité.

« Ma réponse à la première question, sauf votre meilleur avis, est de croire qu'il ne serait pas hors de propos, si Dieu donne des forces à notre monde, de suivre cette rivière avant de la quitter, afin de savoir jusques où elle va, et de rencontrer peut-être quelques habitants, dont nous puissions saisir quelques avis utiles pour notre expédition; car du profit, je ne crois point qu'il y en ait à faire ici.

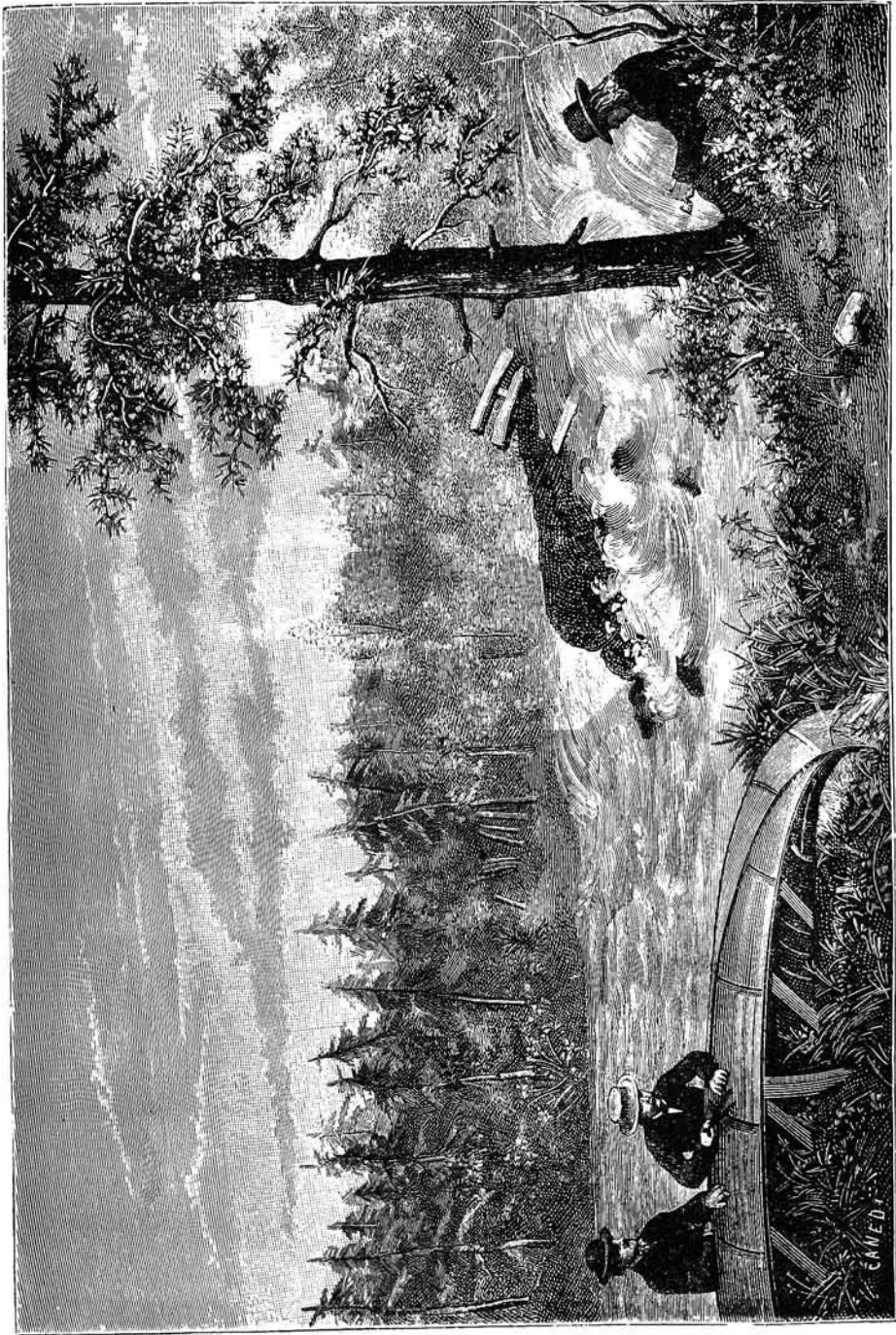
« Je répons sur la seconde question qu'il faut chercher vers le nord, par delà ce pays occidental, jusqu'à ce que nous trouvions, s'il est possible, un endroit où la marée vienne du côté de l'ouest, et, après l'avoir trouvé, pousser notre route contre cette marée, en suivant le reflux, et explorer de ce côté le passage...

« Je dis ici mon sentiment, autant que mes lumières me le permettent, et j'y persisterai jusqu'à ce qu'on puisse me convaincre du contraire par d'autres raisons plus fortes.

« JOSIE HUBART. »

Button reprit la mer au mois de juin 1613, poussa au nord jusqu'au soixante-cinquième degré, et revint en Angleterre, persuadé de l'existence du passage qu'il cherchait. Il laissa son nom à ce groupe d'îles qu'on rencontre à l'entrée du détroit d'Hudson. Les Français prononçaient et écrivaient îles Boutons.

En 1631, Lucas Fox s'embarquait, le 8 mai, sur un vaisseau de



Le pied des Quinze, sur la rivière Ottawa.

vingt tonneaux, ravitaillé pour dix-huit mois et parfaitement bien équipé à tout égard. Il était si sûr de pénétrer dans l'océan Pacifique, qu'il emportait avec lui, de part du roi d'Angleterre, une lettre pour l'empereur du Japon.

Voici la description de la première terre où il aborda :

« C'est une île dont l'intérieur est entrecoupé de plusieurs montagnes. Le temps était beau, et il n'y avait ni glace dans la mer, ni neige sur la terre. La côte paraissait fort sûre, et ressemblait par ses inégalités aux promontoires qui s'avancent sur l'Océan. Elle était couverte d'algues et d'autres herbes sauvages; le poisson y abondait. »

Il pénétra assez avant dans un des bras de mer qui descendent de l'océan Glacial, et mieux que tout autre il en expliqua les courants ainsi que les lois qui y régissent les marées; aujourd'hui la géographie parle du détroit de Fox.

En cette même année 1631, le capitaine James, homme fort habile et très expert dans les calculs, parti d'Angleterre au mois de mai comme Fox, s'aventura jusqu'au fond de la baie d'Hudson, et découvrit cet évasement méridional qui rappelle sa mémoire sous le nom de baie James; c'est cette partie de la Méditerranée canadienne que, pendant trois jours, des prairies Hay-Creek, nous avons eue sous les yeux.

James hiverna sur l'île de Charlton, pays aride, couvert d'une mousse blanche et de petites broussailles, sans arbres ni arbrisseaux, si on excepte le genévrier, dont le plus haut n'avait pas un pied et demi. Les neiges commencèrent à tomber dans les premiers jours d'octobre; la mer gela au milieu de septembre. Le froid continua d'être excessif jusqu'à la mi-avril; les gens de l'équipage le trouvaient d'autant plus insupportable, qu'ils n'avaient d'autre asile pour se retirer qu'une tente couverte des voiles du vaisseau, et qu'ils ne trouvaient que de misérables broussailles pour alimenter leur feu. Le 13 mai, le temps était très chaud le jour, mais il gelait encore pendant la nuit. Le 30 mai seulement l'herbe commença à poindre.

Le 15 juin, la mer était toujours gelée, et le capitaine ne put s'ouvrir un passage entre les glaçons que le 19 et le 20 de ce mois.

Son journal contenait une énumération si effrayante des misères et des calamités qu'il avait eu à essayer durant son long hivernement, qu'il répandit dans le public anglais une vraie panique, et pendant près de trente ans les explorateurs, intimidés, n'osèrent plus diriger leur course de ce côté. Du reste, il déclarait formelle-

ment, en propres termes, « qu'il n'y a point de passage en ces lieux, ou, s'il y en a un, qu'il est situé de façon qu'il ne vaut pas la peine de le trouver. » Cette déclaration est un bon point à l'acquit de sa science et de sa perspicacité; car, plus d'un siècle après lui, des navigateurs célèbres, guidés par leurs espérances et leurs illusions, cherchaient encore le passage introuvable.

En 1646, Latour, qui rendit son nom célèbre en Acadie, entreprit de faire la traite de pelleteries à la baie d'Hudson, assisté de quelques amis qu'il avait dans la Nouvelle-Angleterre. Depuis, des marchands de Boston auraient continué d'exploiter sans bruit la vente commerciale que ce Français entreprenant avait découverte.

En 1656, Jean Bourdon, de Québec, s'avança jusqu'au fond de la baie sur un petit bâtiment de trente tonneaux, et fit du commerce avec les sauvages.

En 1661, les pères Druillettes et Dabblon, accompagnés par la Vallière, Denis Guyon, Desprès, Couture et François Pelletier, partent du lac Saint-Jean et remontent la rivière Chomouchouan jusqu'au lac Nekouba, à la hauteur des terres. Ce fut le terme de leurs courses; les sauvages qui les guidaient refusèrent d'aller plus loin par la terreur des Iroquois, qui portaient leurs armes jusque dans ces contrées reculées.

Vers cette même époque, un sieur des Groseilliers, habitant du Canada, homme entreprenant, coureur de bois infatigable, poussa de proche en proche ses découvertes si loin dans la forêt, qu'à la fin il atteignit la baie d'Hudson par terre.

Des Groseilliers s'embarqua pour la France, et exposa devant les ministres les grandes conséquences qui devaient découler de ses expéditions, si l'on savait en profiter.

Le sieur Montagne, ambassadeur de la Grande-Bretagne en France, ayant eu quelques conférences avec lui, fut si satisfait de ses raisons, qu'il l'envoya immédiatement en Angleterre avec son beau-frère, lui donnant une lettre de recommandation pour le prince Rupert, grand protecteur de toutes ces sortes d'entreprises.

Des Groseilliers parlait, non seulement de commerce en pelleteries, de découverte de mines diverses, mais encore de passage dans la mer du sud. « D'un lac du Canada, disait-il, ils étaient entrés avec une chaloupe dans une rivière qui se décharge au nord-ouest

dans la mer du sud, où il s'était rendu lui-même; de là il était rentré au nord-est, dans la baie d'Hudson. » Était-ce un mensonge pur et simple? Ou bien du lac Supérieur se serait-il rendu en canot au nord-ouest dans le lac Winnipeg, qu'il aurait pris pour la mer du sud, et, inclinant sur le nord-est, serait-il entré dans la baie d'Hudson par la rivière Bourbon? Le plus probable, c'est qu'il donnait ses espérances pour des réalités. Le prince Rupert goûta fort son exposé; il lui donna tous les encouragements possibles; on équipa un vaisseau, *le Nonsuch*, qu'on plaça sous la direction du capitaine Zacharie Gilliam, pour conduire à la baie d'Hudson le transfuge français.

Le 29 septembre 1668, le vaisseau entra dans une rivière que l'on baptisa du nom de Rupert, au sud-est de la baie James, pour prendre ses quartiers d'hiver; il mouilla dans deux brasses et demie d'eau. La rivière dans cet endroit avait une lieue de large. Le 9 décembre, les glaces prirent aux alentours du vaisseau, et permirent aux hommes de l'équipage de se rendre, pour hiverner, sur une île où ils trouvèrent quelques broussailles et quantité de peupliers. On bâtit sur les bords de la rivière un petit fort en pierre auquel le capitaine Gilliam donna le nom de fort Charles.

Cependant, en Angleterre, les armateurs se constituaient en une Compagnie qui fut reconnue par lettres patentes du roi en date du 2 mai 1669. Ils obtenaient un privilège exclusif de commerce sur tout ce vaste territoire dont les eaux se jettent dans la baie d'Hudson, et ce pays prenait le nom de Terre de Rupert. Tels furent les premiers commencements de cette puissante société commerciale, si connue sous la dénomination de l'Honorable Compagnie de la baie d'Hudson. Qui se serait douté qu'à son origine se trouvaient l'action et les travaux de deux Canadiens? Où ne les trouve-t-on pas!

III. — Expédition du chevalier de Troyes. — L'armée. — Relation de M. de Catalogne. — Le fort Monsonis. — French-Creek. — L'attaque. — Marche sur le fort Rupert. — Un vaisseau capturé par deux canots. — La prise du fort. — Le général Briguer. — Le retour à Monsonis. — Le fort Quiquetchouam. — Préparatifs du siège. — Le bombardement. — La capitulation. — Le butin. — Le retour à Montréal. — Une réflexion originale. — Trois raisons de s'arrêter. — Un théâtre d'exploits. — Le Jean Bart du Canada. — Le combat des Horaces. — Les traités de Ryswich et d'Utrecht. — Petit poisson deviendra grand.

En 1672, le père Albanel, M. de Saint-Simon et le sieur Couture, après avoir traversé le lac Mistassini et descendu la rivière Rupert, arrivèrent sur les bords de la baie le 28 juin; ils enterrèrent au pied

d'un gros arbre une plaque de cuivre sur laquelle étaient gravées les armes du grand roi, et ils proclamèrent solennellement, au milieu des landes désertes et silencieuses, que ces pays appartenaient à la France. L'Angleterre, à tort ou à raison, n'était pas tout à fait du même avis. Dès 1678, elle avait sur la baie James, outre celui de Rupert, deux autres ports, ceux de Monsonis et d'Albany.

En 1681, Chouart, des Groseilliers et Radisson, rentrés au service de la France après avoir organisé une société de commerce sous le nom de Compagnie du Nord, vinrent fonder à l'embouchure de la rivière Sainte-Thérèse (aujourd'hui Haye) le fort Bourbon. Ils n'avaient osé s'emparer des forts anglais, comme les en avait chargés Colbert. De retour à Québec, ils se querellèrent avec leurs associés, passèrent de nouveau en Europe, trahirent de nouveau leur patrie et livrèrent aux Anglais le port Bourbon, dans lequel il y avait pour quatre cent mille francs de fourrures.

En 1685 eut lieu à la baie d'Hudson la première de ces expéditions militaires, hardies, incroyables, où s'illustrèrent d'Iberville et ses Canadiens. M. de Comporté, au nom de la Compagnie canadienne, porta au pied du trône des plaintes contre les Anglais. La cour de France adressa des remontrances au cabinet de Londres, qui promit de faire rendre le fort à ses fondateurs; mais les troubles qui régnaient alors en Angleterre ne permirent point au monarque, aux prises avec ses sujets, de remplir sa promesse, et la Compagnie française, avec la permission des autorités, prit sur elle de se faire justice.

L'expédition devait se faire par terre. Il fallait, pour réussir, des hommes accoutumés à de longues marches, habiles à conduire les canots, capables d'endurer les froids les plus piquants, habitués à faire la petite guerre. La Compagnie obtint du gouverneur, M. Denonville, un corps de soixante-dix Canadiens, et elle leur donna pour chefs quatre de leurs compatriotes, officiers braves, également brisés aux voyages de terre et de mer : c'étaient le sieur Lenoir et les trois frères Lennyne, les sieurs de Sainte-Hélène, d'Iberville et de Maricourt. On leur adjoignit trente soldats commandés par MM. Duchesnil et Catalogne. Cette petite armée avait pour chef le chevalier de Troyes, et pour aumônier le père Sylvie; ce jésuite illustre devait se rendre utile, non seulement aux Français, mais encore aux Kilistinons et autres sauvages de la baie.

A la fin de mars, ce parti d'hommes alertes et vigoureux quitta Montréal pour remonter, sur les neiges et les glaces, la rivière des Outaouais jusqu'à Mattawan; ils allaient à la raquette et traînaient

leurs vivres et leur bagage sur des tobaganes. En cet endroit ils bâtirent des canots d'écorce, en attendant la débâcle; et, à la première navigation, avec des fatigues incroyables ils s'enfoncèrent dans des pays jusqu'alors inconnus, franchirent une multitude de rivières, de lacs, de forêts et de précipices, suivant la même route que nous venons de parcourir. M. d'Iberville faillit périr en traversant une rivière; son canot chavira dans un rapide, et deux de ses hommes se noyèrent. « Il fallait être Canadien, remarque à ce sujet M. de la Potherie, pour supporter les inconvénients d'une si longue traversée. »

Un des officiers français, M. de Catalogne, nous a laissé une relation détaillée de cette expédition aventureuse.

Voici en quels termes il parle de leur voyage, du lac Témisca-
mingue à la baie James.

« De ce lac, nous primes à droite, montant une petite rivière où les portages sont fréquents. (Il veut parler des Quinze.)

« De ces petits lacs (les lacs des Quinze, Barrière, Long et Obasatie) nous gagnâmes la hauteur des terres, où se trouve un petit lac (il fallait dire trois lacs : les lacs des Vases, des Iles et Okotegami) qui se décharge dans le lac Abbitibi, à l'entrée duquel nous fîmes un fort de pieux et y laissâmes trois Canadiens, et ensuite nous traversâmes le lac qui se décharge par une rivière excessivement rapide (la rivière Abbitibi) à la baie d'Hudson (dans la rivière Moose, qui, elle, se jette dans la baie d'Hudson), où nous arrivâmes le 18 juin avec toutes les choses nécessaires pour prendre le fort. »

Ce fort, disparu depuis longtemps, mais sur l'emplacement duquel j'ai l'honneur de vous écrire en ce moment, était de figure carrée, flanqué de quatre bastions, et portait quatorze pièces d'artillerie; il était situé dans une île, à trente pas du rivage, sur une petite éminence. Au milieu s'élevait un blockhaus de vingt pieds de hauteur, ayant le dessus fait en pont de navire avec un corps de garde percé d'embrasures munies de quatre petits canons de deux livres.

Un sauvage informa les Canadiens de la situation du fort ennemi, et ils partirent pour aller le surprendre le 18 au soir; mais ils n'avaient pas compté avec les nuits claires de ce climat septentrional. Le temps était fort serein, et le crépuscule n'avait pas encore disparu à l'occident, qu'à l'orient l'aurore dorait déjà l'azur du firmament. Après avoir laissé deux vedettes dans l'île, ils se retirèrent pendant tout le jour dans une crique qui porte encore aujourd'hui le nom de French-Creek.

Ils revinrent à la nuit tombante. Les sieurs de Sainte-Hélène et

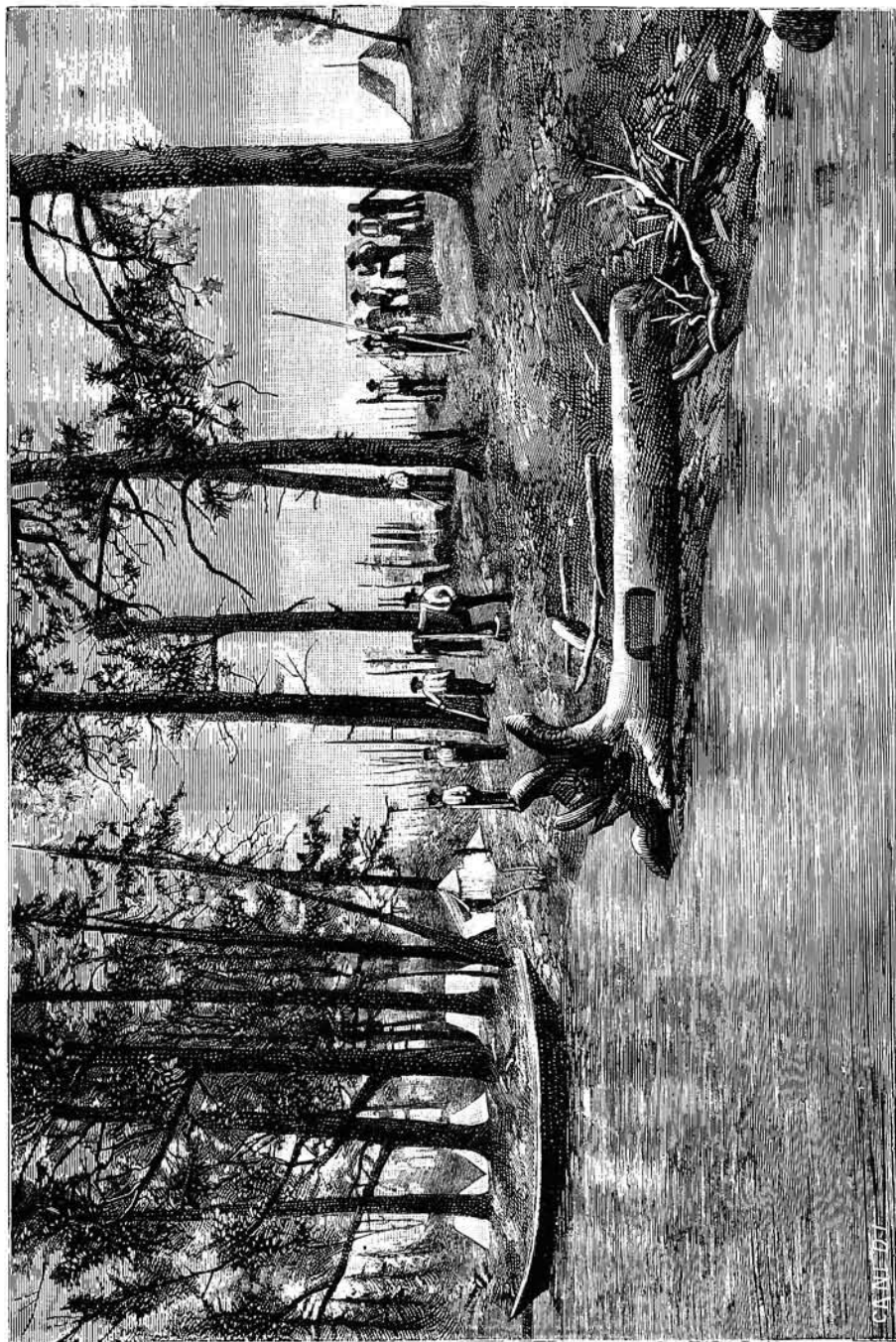
d'Iberville allèrent à la découverte de si près, qu'ils sondèrent les canons et constatèrent qu'ils n'étaient pas chargés. On décida d'attaquer de tous côtés à la fois. Le sieur de Catalogne avec les soldats français, la hache à la main, devait ouvrir une brèche dans la palissade; le chevalier de Troyes et le sieur de Maricourt, conduisant un parti de Canadiens, battraient du bélier la porte principale; les sieurs de Sainte-Hélène et d'Iberville monteraient à l'escalade. En deux coups le bélier défonça la porte; le chevalier de Troyes se jeta dans la place, et fit faire feu dans toutes les embrasures et les meurtrières du blockhaus. Les Anglais, la plupart encore à demi vêtus, tant on avait promptement conduit l'affaire, implorèrent quartier, et on le leur accorda. Le fort fut remis aux Français. L'action avait duré environ deux heures.

Après quelques jours de repos pendant lesquels nombre de sauvages vinrent pour traiter, la petite troupe partit pour aller prendre le fort Rupert, distant sur la droite d'environ une quarantaine de lieues; un certain nombre de soldats montait un petit bâtiment qu'on avait trouvé en rade devant le fort Monsonis et qu'on avait réparé pour transporter deux petits canons; le reste, en canot, côtoyait le rivage. Arrêtés par le vent sur une pointe, celle d'Anna-Bay, je suppose, d'où l'on fait une traversée de six lieues pour éviter un contour de près de cent milles, ils aperçurent au large un vaisseau au milieu des glaces.

Le 27 juin, ils purent traverser cette baie, naviguant entre ces énormes glaçons et gardant à vue le vaisseau, qui alla mouiller devant le port, à une portée de fusil.

Le soir, quand on supposa que les Anglais s'étaient retirés dans les chambres du fort ou dans la cale du vaisseau, des éclaireurs canadiens allèrent à la découverte à travers les taillis épais des bois. A leur retour, sur le rapport qu'ils firent, d'Iberville s'offrit pour enlever le navire. Il partit avec deux canots montés de sept braves chacun; leurs armes gisaient au fond des frêles embarcations; ils plongeaient leurs avirons à l'eau sans bruit; les commandements se donnaient tout bas.

Le reste du détachement, le fusil chargé et le canon pointé du côté des Anglais, se préparait à faire feu en cas de résistance. Les Canadiens se précipitèrent dans les cabines. Le capitaine d'un navire qui avait fait naufrage sur ces côtes l'automne précédent, réveillé en sursaut, saisit d'Iberville au collet; mais le Canadien était d'une force et d'une prestesse peu communes, il lui assena un coup de sabre sur la tête et l'étendit raide mort. Dans ce premier



Un poste de partisans dans la guerre du Canada.

CAHILL

moment de résistance un matelot fut aussi tué. Les autres se rendirent à discrétion, et au nombre des prisonniers se trouva le gouverneur général de la baie d'Hudson.

Aussitôt le signal de l'attaque fut donné contre le fort; on y courut; la porte fut enfoncée à coups de bélier. Restait le bâtiment intérieur : « S'il y avait eu dix bons hommes, dit le sieur de Catalogne, ils nous auraient battus, parce que, comme je l'ai dit, leurs maisons sont de pierres sur pierres. A celle-ci il y avait quatre guérites pendantes et un degré en rampe pour monter de plain-pied; par conséquent le bélier était inutile. » La mousqueterie canadienne ne cessait de tirer aux embrasures et aux fenêtres, les deux canons étaient braqués contre la porte; les assiégés, surpris, atterrés, démoralisés, ne faisaient aucun mouvement. Une échelle conduisait sur le haut de la maison. Un soldat et un Canadien y montèrent, et par un trou qu'ils pratiquèrent dans la couverture ils lancèrent des grenades dans une grande salle sur laquelle donnaient toutes les chambres. L'effet fut épouvantable. Une dame, plus résolue que les hommes, croyant que le feu était à la maison, se hasarda à essayer d'ouvrir la porte. A la lueur d'un éclat de grenade, le commandant l'aperçut et lui cria :

« Retirez-vous dans votre chambre, je vais faire moi-même cette besogne. »

En effet, passant à la course devant la fenêtre où les balles ne cessaient d'entrer, il vint ouvrir. D'Iberville, toujours le premier au danger, se précipita dans la redoute, accompagné de Catalogne et de plusieurs autres. D'un bond ils montent dans la grande salle; ils ne trouvent personne. Une voix plaintive partait d'un cabinet voisin, les Canadiens entrent; avec leurs costumes de voyage, dans l'excitation de la bataille, à la lueur de la simple chandelle qui les éclaire, ils ont l'air de vrais bandits. Un cri déchirant les salue; c'est la dame anglaise qui git sur le plancher, tout ensanglantée par l'effet d'un éclat de bombe. Elle demande à grands cris le docteur.

« Le docteur, le docteur! » répète par toute la maison le sieur de Catalogne.

Le docteur se présente et demande quartier; Catalogne le conduit à la chambre de la dame, et il la rassure en lui disant qu'il allait mettre à sa porte une sentinelle. Les Français lui parurent un peu moins terribles, et elle remercia le jeune capitaine avec reconnaissance. Cependant le fort et toute sa garnison se trouvaient aux mains du chevalier de Troyes. « La scène étant finie, dit M. de Catalogne, et le jour étant venu, chacun courait à la pitance. »

On amena à terre le général Brigueur, dont l'orgueil froissé ne pou-

vait supporter l'idée d'avoir été pris comme une souris dans une souricière. On le turlupina un peu, il y avait de quoi : un bâtiment de mer fait prisonnier par deux canots d'écorce !

« Rendez-moi, disait-il, mon vaisseau avec mes quatorze hommes, et je défie tout ce qu'il y a ici de Français.

— Vous feriez mieux, lui dit-on, de radouber le brick qui a été abandonné dans le port, afin de passer avec votre monde en Angleterre. »

Des ouvriers anglais se mirent tout de suite à ce travail.

Les Canadiens se reposèrent quatre jours à Rupert. Ils firent sauter la redoute et abattirent la palissade. D'Iberville amarina sa prise, et fit voile à son bord pour le fort Monsonis. Les canots, sur la grande traversée, furent surpris par une brume si épaisse, qu'ils ne pouvaient se voir à cent pieds de distance; ils ne purent continuer leur route ensemble. Ils arrivèrent, les uns après quatre jours, les autres seulement après sept jours de navigation.

Le chevalier de Troyes se mit ensuite à la recherche du fort Quiquetchouan, aujourd'hui Albany, dont il ignorait la situation; on savait seulement qu'il était du côté occidental de la baie. Les Anglais l'appelaient aussi le fort Albany, et les Français le fort Sainte-Anne; il était distant de quarante lieues de Monsonis. L'armée partit en canot; après une traversée difficile de quatre jours à travers les glaces, le long d'une côte très basse, où les battures courent deux ou trois lieues au large, on découvrit le fort. Placé dans un pays marécageux, un quart de lieue en amont d'une petite rivière qui ne porte que des bateaux plats, derrière une île, il était défendu par quatre bastions, sur lesquels il n'y avait pas moins de quarante-trois pièces de canon en batterie. C'était le principal comptoir des Anglais dans la baie.

Les Français assirent leur camp dans l'île. Ils déblayèrent un terrain pour y établir une batterie de huit canons, lorsque le vaisseau serait arrivé; ils furent surpris de trouver à une certaine profondeur le sol encore gelé. Les Anglais, qui voyaient faire ces préparatifs de siège, ne faisaient aucun mouvement pour s'y opposer. M. de Troyes envoya un tambour avec un interprète sommer le gouverneur d'avoir à rendre le sieur Péré, qu'il avait fait prisonnier l'année précédente; sinon il prendrait la place d'assaut. Le gouverneur répondit : « J'ai envoyé le sieur Péré en France par l'Angleterre; et vous, vous avez tort de m'insulter, il n'y a point de guerre entre nos deux couronnes. »

La chose en resta là en attendant les canons. Les vents retenaient

toujours le vaisseau au large, les vivres allaient manquer, il n'y avait pas de chasse en cet endroit; que faire? On tint conseil. Il fut résolu de prendre le fort d'un coup de main, par escalade. On commençait à construire des échelles, lorsque par bonheur le vaisseau entra au port. Vite on décharge les canons; le lendemain on les met en batterie, et dès le soir on ouvre le feu, auquel répondent les assiégés.

Le 27, jour de la Sainte-Anne, on recommença la canonnade et l'on démonta plusieurs pièces ennemies. A la fin le canon français ne tonnait plus que de loin en loin, la provision de boulets diminuant beaucoup. On résolut d'en fondre avec du plomb : « Mais, remarque M. de Catalogne, il fallait observer la proportion du poids et du calibre; pour cet effet, on fixa un moule dans le centre duquel on mettait de petits boulets de bois soutenus par le milieu par de petites chevilles : ce qui nous réussit. » Vers midi, comme on laissait rafraîchir la batterie, les assiégés envoyèrent un canot portant à son bord le ministre protestant, chargé de sonder les intentions du commandant.

« Je veux absolument, dit M. de Troyes, que la place me soit rendue.

— Dans ce cas, répond le ministre, veuillez conférer avec notre gouverneur, et faites, pour le rencontrer sur la rivière, la moitié du chemin en canot. » M. de Troyes consentit à la proposition. Le sort de Quitquetchouan fut décidé sur les eaux de la rivière Albany, comme autrefois fut pesé, entre Louis XIV et Philippe IV, l'équilibre des influences françaises et espagnoles, dans l'île des Faisans, sur les eaux de la Bidassoa.

Les articles de la capitulation signés, M. d'Iberville alla prendre possession du fort, et les Anglais en sortirent, le gouverneur, sa femme, son fils, le ministre, la servante, enfin tous les hommes. Le gouverneur avec sa suite fut transporté à Charleston, les autres à Monsonis. Puis tous les prisonniers faits dans les trois ports de la baie furent embarqués sur le brick trouvé dans la rivière Rupert, et renvoyés en Angleterre. Les Français se virent dédommagés de leurs travaux par un butin considérable; l'ennemi avait entassé dans le fort Sainte-Anne environ cinquante mille écus de pelleteries. Il ne resta plus aux Anglais dans la baie que le fort Bourbon, devenu plus tard le fort Nelson.

Le 10 août, après avoir mis bon ordre dans les forts et les avoir laissés sous le commandement de d'Iberville, le chevalier de Troyes repartait pour Montréal. Pour toutes provisions de bouche il n'a-

vait que de l'orge germée, avec laquelle les Anglais faisaient de la bière. Afin de donner à ses soldats la chance de vivre de chasse, il les fit avancer sans aucun ordre de marche, par petites bandes séparées. Les premiers arrivèrent en octobre, les derniers en novembre; la campagne avait duré huit mois. La conduite de M. de Troyes pendant cette expédition lui mérita, auprès de la cour, de grands éloges.

Gameau, à l'occasion de ce coup de main hardi, fait une réflexion singulière, originale. « Lorsque, dit-il, la nouvelle de ces pertes arriva à Londres, le peuple cria contre le roi, auquel il attribuait tous les malheurs de la nation. Le monarque qui a perdu la confiance de ses sujets est bien à plaindre. Jacques II, déjà si impopulaire, le devint encore plus par un événement que personne n'avait pu prévoir; et l'expédition d'une poignée de Canadiens contre quelques postes de traite, à l'extrémité du monde, ébranla sur son trône un roi de la Grande-Bretagne. »

Je m'arrête ici, et cela pour trois raisons : d'abord la nuit s'avance, et bientôt l'aurore fera pâlir les étoiles : *Et rediens fugat astra Phoebus.*

Ensuite je n'en finirais pas, si j'entreprenais de rappeler toutes les luttes héroïques de nos annales militaires, toutes les courses aventureuses de nos hardis découvreurs, tous les dévouements apostoliques de nos preux missionnaires, dont cette contrée a été le témoin solitaire, étonné et discret.

Qu'il me suffise de dire que de cette époque jusqu'au traité de Ryswick, en 1698, la baie ne cessa d'être le théâtre de guerres sanglantes; plus d'un héros s'y illustra par des coups d'éclat légendaires; les marines anglaise et française en firent le rendez-vous de leurs nombreux duels, et les forts du littoral furent tour à tour pris et repris, à tel point que d'Iberville, écrivant un jour au roi, lui disait : « Sire, je suis las de conquérir la baie d'Hudson. »

D'Iberville, le Jean Bart du Canada, s'est acquis dans ces parages une gloire dont le caractère participe de la nature mystérieuse des régions et des aurores boréales. Pendant dix ans, son vaisseau, toujours victorieux, a parcouru en tous sens ces mers sombres qu'éclaire un soleil avare de ses rayons, ces flots lourds et couverts une grande partie de l'année de glaces dont les masses immenses ressemblent à des montagnes; il a longé ces côtes désertes et arides, qui semblent augmenter l'horreur des naufrages et où règne un silence qui n'est interrompu que par les gémissements de la tempête. Plus tard, comme dit notre historien national, il descendra

vers des climats plus doux ; et ce marin qui a fait son apprentissage au milieu des glaces polaires ira finir sa carrière sur les flots tièdes et limpides des Antilles, au milieu des côtes embaumées de la Louisiane; il fondera un empire sur des rivages où l'hiver et ses frimas sont inconnus, où la verdure et les fleurs sont presque éternelles.

Il a commis des hardiesses et des audaces que l'on croirait plutôt tirées des récits fabuleux des *Mille et une nuits*, que des pages véridiques de l'histoire. Après celles que j'ai déjà rapportées, je n'en ajouterai qu'une.

En 1697, trois vaisseaux anglais, le *Hampshire*, le *Dehring* et l'*Hudson-Bay*, le surprirent alors qu'il n'avait avec lui qu'un seul vaisseau. Quel parti prendre? La fuite était impossible, il fallait se battre ou se rendre. On vit se renouveler sur mer le désespoir, le combat et la victoire du jeune Horace. Sans plus hésiter, il lâche ses voiles au vent et fonce sur ses adversaires. Après trois heures et demie de lutte acharnée et de manœuvres habiles, d'Iberville redouble son feu, pointe ses canons si juste et tire une bordée si à propos, qu'enfin le *Hampshire*, ouvert de toutes parts, fait au plus sa longueur de chemin et sombre. Tout périt. D'Iberville court droit à l'*Hudson-Bay*, qui amène aussitôt son pavillon. Le *Dehring* prit chasse et se déroba par la force de ses voiles au redoutable vainqueur.

Cette belle victoire donna aux Français la baie d'Hudson, dont la possession tranquille leur fut assurée par une des clauses du traité de Ryswick. Le traité d'Utrecht, en 1713, la fit passer pour toujours aux mains du léopard britannique.

Ce serait une œuvre utile, patriotique et nationale, que de faire connaître au public du Canada, dans tous ses détails, dans toute sa chevalerie et toute sa gloire, la vie du Canadien Pierre Lemoine, seigneur d'Iberville. Je souhaite qu'une plume plus habile que la mienne entreprenne cette noble tâche; sinon il pourrait bien me prendre envie un jour de me lancer dans cette nouvelle aventure. C'est une idée comme une autre, laissons faire :

Petit poisson deviendra grand,
Pourvu que Dieu lui prête vie!

VIII

DE MOOSE A NO-MAN-LAND

I. — En vue de la terre promise. — Noms estropiés. — Champs de folle avoine. — Mots sauvages francisés. — Deux Jonas. — Vagabondage. — Une averse solide. — Les rivages de la baie James. — Les marées. — Ennuis de la navigation. — Un nouveau genre de portage. — Crac! — Le maringouin jaune. — Les moustiques. — Les brûlots. — La prose du voyage. — Remèdes divers. — Précautions pour la nuit.

No-man-land, 10 juillet 1884.

Nous voici arrêtés par le caprice des vents (qui sait?), peut-être des hommes, en vue de la terre promise, à trente milles d'Albany, sur une pointe sablonneuse, chauve d'arbres, longue, étroite, qui s'avance d'un mille à la marée haute, et, à la marée basse, de six à sept lieues; nous sommes tristes, pensifs, promenant notre regard inquiet sur la mer aux vagues écumeuses et aux flots retentissants.

No-man-land me fait songer à Ulysse, qui prit, pour échapper aux mains du géant Polyphème, le nom ingénieux de Personne, en grec *Outis*. Cependant le roi d'Ithaque, dans ses longs errements, n'a jamais conduit sur cette côte sa barque aventureuse. Ce n'est pas sous cette latitude que se trouvait la caverne du cyclope que Virgile a si bien peint dans un seul vers :

Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum.

Ce nom vient tout simplement de la corruption du mot indien *Nomaninaning*, « là où il y a de la folle avoine. » Nous sommes accoutumés, dans la province de Québec, d'entendre le gosier un peu trop énergique de nos frères les Anglo-Saxons estropier les plus euphoniques de nos doux noms français, Vaudraille, Longuegaille, Mounttreall, pour Vaudreuil, Longueil et Montréal. De leur côté, nos bons habitants le leur rendent bien. Dans leur bouche harmonieuse, *ore rotundo*, *Duncaster*, lake *Kilkenny* et *Stanford* deviennent *Le Castor*, lac *Encarcané* et *Sainte-Folle*.

C'est plaisir de voir ces longues lisières de grèves, ces longues pièces en folle avoine, semée et entretenue par la main de la

nature ou plutôt de la Providence, haute de quarante pouces, nouvellement épiée, qui balance ses grappes légères sous le souffle du vent, comme les moissons ondulantes de nos champs soigneusement cultivés. Quand elle sera mûre, les sauvages viendront faire leur récolte : ils sépareront le bon grain de la balle sous les coups de petites baguettes en bois, l'écraseront entre deux pierres, et de cette farine mêlée avec le son ils feront une pâte, une bouillie, enfin une sagamité à leur goût tout à fait délicate. En attendant, les oiseaux du ciel y font festin. « Ils ne sèment point, dit Notre-Seigneur, ils n'amassent point dans des greniers; mais votre Père céleste les nourrit... Ne vous inquiétez donc point en disant : Que mangerons-nous et que boirons-nous?... car votre Père sait que vous avez besoin de tout cela. »

Je viens de dire *sagamité*. Savez-vous que ce mot, inconnu à l'Académie, mais très francisé au Canada, ainsi que la chose qu'il exprime, nous vient tout droit des Algonquins? De plus, ils nous ont donné les termes si usités de *babiche*, du mot *bab*, lanière, diminutif *babish*, petite lanière; de *micouenne*, du mot *mikvam*, cuiller de bois, et de *sakakoua*, qu'on emploie pour désigner un bruit confus, un brouhaha. De leur côté, les Iroquois ont enrichi notre vocabulaire d'une onomatopée tout à fait expressive, qui fait résonner à nos oreilles le beuglement de la grosse grenouille verte, *wawaron*. Mais revenons à nos moutons, c'est-à-dire retournons à Moose.

Nous sommes au mardi matin, 8 juillet. Le soleil, avec son grand disque d'or, sortait des ondes, et, glorieux comme un triomphateur sur son char, il s'élançait, de sa course régulière et uniforme, dans un ciel sans nuages, remplissant l'espace et nos cœurs d'allégresse, de lumière et d'espérance. L'équipage, paraît-il, était trop nombreux pour la capacité du navire; personne n'aurait voulu s'exposer aux dangers d'un naufrage. Deux matelots, Poadji et Long Andrew, nouveaux Jonas, pour le salut des autres passagers furent, non pas jetés à la mer, mais abandonnés sur le rivage; ils attendront à Moose notre retour. Pour suppléer à leur travail, les pères Paradis, Dozois et Gladu s'étendent sur l'aviron : ce sont de vieux rameurs qui ont plus d'une fois, pendant leurs jours de vacances, remonté leur barque écolière d'Ottawa au désert, quatre-vingt-dix milles, sur la Gatineau. J'admiraux leur dévouement; je ne me sentais pas le courage de les imiter, j'en avais assez des portages; je continuai donc à faire le bourgeois en la compagnie du père Nédelec et de Sa Grandeur.

Ça filait! Déjà nous avons laissé derrière nous les plages douloureuses de Hay-Creek, « où nous avons languï si longtemps; » déjà, nous échappant entre les îles, nous avons atteint l'embouchure de la rivière; la baie s'ouvrait devant nous, large, longue, étendue, unie comme une glace, miroitant sous les tièdes rayons d'un soleil matinal, vaste, sans limites. Bien loin là-bas, tout à l'entour, le firmament bleu, comme une coupe d'azur renversée, fermait l'horizon. « Salut, ô mer d'un autre climat! En te voyant pour la première fois, mon esprit ne peut se défendre d'un certain saisissement. J'ai vu les flots qui battent les rivages de nos provinces maritimes; mais tes eaux glauques et glacées ont bien d'autres mystères, d'autres souvenirs sévères et sombres, d'autres tempêtes et d'autres épouvantements. Les courants qui te sillonnent, les énormes montagnes de glace que tu charries, nous viennent de ces retraites inaccessibles qu'on nomme le pôle. Merci! tu nous apportes sans doute le repos. Nous en avons donc fini avec les rapides et les bas-fonds. Tes eaux profondes sauront partout faire flotter notre coquille en écorce...»

« Pakwa! pakwa! s'écrie Choum, c'est plat, c'est plat! »

On sonde de l'aviron : un pied et demi d'eau; la mer baisse avec rapidité; encore quelques minutes, et nous voilà échoués au beau milieu de l'Océan. O dérision! nous allons faire portage en pleine mer, tout comme sur les battures de la rivière Abbitibi. Pour soulager le bâtiment, un matelot, après avoir ôté ses bottes et ses chaussons, après avoir retroussé haut son pantalon, saute à l'eau; allègement inutile, la charge est encore trop pesante. Un deuxième le suit, puis un troisième, puis un quatrième et un cinquième, enfin tout le monde; seul Monseigneur, qui pourtant voulait faire comme les autres, obéissant en fin de compte à nos remontrances et à nos refus, reste sur son siège. Nous ignorions encore ce qui attendait Sa Grandeur dans un avenir bien rapproché. Nous allions, rangés sur deux files, de l'eau par-dessus le genou, conduisant le canot de la main, errant à droite et à gauche à la recherche d'un chenal. L'eau n'était pas chaude, les nerfs des jarrets se crispaient; de temps à autre une crampe nous mordait; cependant le marcher était assez bon sur un fond de sable ferme. Nous nous demandions en riant : « Semblable chose est-elle jamais arrivée? Si nous interrogeons l'histoire, le cours des bizarreries humaines peut-il nous offrir un tel spectacle? Jamais évêque a-t-il fait sa tournée épiscopale ainsi entraîné par ses prêtres et ses serviteurs, dans un aussi bizarre accoutrement, avec pareil cérémonial? »

Après une demi-heure de vagabondage, nous avons atteint l'eau profonde. Le vent soufflait en poupe, nous hissâmes la voile dans

toute sa hauteur. Pendant que Neptune (style classique païen) travaillait pour nous, nous séchâmes nos pieds endoloris en les exposant comme des torchons mouillés sur les barres du canot; puis par un bon déjeuner nous comblâmes les vides de l'appétit : ce bain prolongé l'avait terriblement ouvert. Le gros thé rouge coulait comme le rhum de la Jamaïque sur la table de nos pères; on venait de le faire bouillir, avec des rondins qu'on avait eu soin d'emporter au fond du canot, sur une batture qui montrait sa tête et ses cailloux luisants au-dessus de la surface liquide. Le vent ne cessa de nous pousser jusqu'à cinq heures, sur une houle longue, roulante et régulière; les avirons jouaient en même temps. Nous fîmes une bonne journée, au moins soixante milles.

Les rivages, tout autour de la baie James, sont plats et marécageux; ils paraissent être un envahissement graduel de la terre ferme sur le domaine des ondes. Sous l'action de la marée montante, deux ou trois cents pieds en avant de la grève, s'amoncelle insensiblement un banc de sable, de glaise ou de gravier. Il arrive un moment où la mer ne peut plus franchir le sommet de l'amas grossissant; il devient alors la grève véritable, jusqu'à ce qu'un nouveau banc, passant par la même formation, se constitue à son tour la barrière où l'Océan vient briser l'orgueil de ses flots. C'est comme au troisième jour de la création; les eaux se retirent petit à petit, et l'aride apparaît : *Et appareat arida*. Les deux ou trois cents pieds de terrain compris entre l'ancienne et la nouvelle grève se trouvent convertis en un étang d'eau croupissante, où croissent de hautes herbes, où habitent en foule la gent marécageuse et le peuple des canards. Le dos de cheval s'élevant entre les deux marécages se couvre d'un bois maigre, touffu et nain. Si vous pénétrez dans l'intérieur du pays, vous en trouvez, sur des milles et des milles, la surface ainsi ondulée en minuscules coteaux boisés, en des espèces de vagues solidifiées.

Sur les bords de la baie les eaux sont très peu profondes. Deux fois par jour, la mer baisse, les rivages se découvrent à une distance de dix, quinze et même vingt milles : *Mirabile visu!* L'œil s'étend à perte de vue sur un vaste désert de glaise ou de roc, plan uniforme où poussent en certains endroits, exubérantes, des algues et des herbes marines, mais en général où l'on n'aperçoit ici et là que les lignes irrégulières des chaînes de roches, ou bien, dispersés au hasard, des cailloux gris, noirs et blancs, comme un troupeau de moutons paissant dans un parc.

A raison de ce peu de profondeur des eaux, la navigation en canot

d'écorce sur la baie James se trouve être très incertaine, très capricieuse, très ennuyeuse. Vous ne pouvez serrer de trop près le rivage, vous n'aurez pas d'eau trois heures durant; vous ne pouvez vous aventurer trop au large, si le vent s'élève, vous ferez naufrage; vous devez tâcher de suivre un juste milieu à deux et trois milles de terre, vous résignant à être arrêté bien souvent par les battures et à attendre plus d'une fois sur le dos d'un rocher que la marée veuille bien revenir vous mettre à flot.

Quand la nuit noire ou un vent contraire vous force à suspendre votre course et à aller chercher refuge sur la terre ferme, commence alors un nouveau genre de portage. Pour souper, il vous faut apporter la batterie de cuisine; pour passer la nuit, prendre vos lits et vos tentes; de plus il serait imprudent de laisser dans le canot le reste du bagage, car, au retour de la vague montante, la frêle embarcation ainsi chargée, ballottée en tous sens, finirait par se briser. Même si vous jugez à propos de l'amarrer au large sur le lit desséché de la mer, un de vos hommes doit coucher dans les flancs du navire, afin de veiller sur son salut au moment du danger. Vous voilà donc parti, chargé comme un mulet, pour la terre hospitalière dont la lisière se dessine comme un cordon déroulé en zig-zag à la distance d'un demi-mille, d'un mille, de deux milles. Vous enfoncez dans la boue jusque par-dessus le genou; quand vous arrachez une jambe de ce mortier épais, l'autre du coup va au fond du bourbier. C'est tout un travail, qui est loin d'être propre. Pas moyen de garder ses chaussures, les pieds vous deviendraient gros comme des bottes de foin. Un peu plus loin le terrain s'affermit, mais vous n'y gagnez guère: il est hérissé de petites pierres tranchantes, de coquillages brisés. Autant vaudrait courir sur des morceaux de verre; nous allons sautillant, hésitant, clopin-clopant, comme sur des taillants de rasoir. Les sauvages, qui ont la plante des pieds encornée, s'avancent d'aplomb, sans faire grand cas de ces petites misères; mais pour nous, gens de la civilisation, qui avons le talon, comme l'esprit, délicat, nous marchons en réalité sur la prunelle de l'œil. Il doit être intéressant de nous voir à chaque pas danser, sautiller et grimacer. Plus loin, une mare de deux ou trois pieds de profondeur vous barre le chemin; inutile d'entreprendre d'en faire le tour, vous doubleriez, vous tripleriez votre route, et elle est déjà assez longue. Prenez votre volonté à deux mains, et élanchez-vous à travers la flaque d'eau à la glace: voilà pour débarquer.

Lorsqu'il vous faudra rembarquer, vous devrez aller rejoindre votre canot au large et refaire à rebours le même voyage, dans les mêmes conditions, avec les mêmes agréments. Quand on pense

que depuis trois jours nous avons répété neuf fois cette pitoyable cérémonie! et Dieu seul sait ce que l'avenir sous ce rapport nous garde dans son sac et ses secrets.

Mardi, à cinq heures, crac! le bateau est à sec. « Messieurs, jetez-vous sans façon dans la vase, et tâchez, comme vous le pourrez, de gagner le rivage, qui se trouve à vingt arpents. » Ici il n'y a pas de grandeur qui tienne; pour partager la misère, nous sommes tous sur un pied d'égalité. C'est un spectacle qui fait vraiment pitié, que de voir un évêque arracher ses bottes, attacher sa soutane autour de ses reins, relever ses pantalons, se charger les épaules d'un lourd paquet et s'élançer nu-pieds, nu-jambes, à travers la boue et les pierres. Mais, dans les passages difficiles de la vie, la bonne volonté est un puissant levier, et la gaieté un bien grand remède. Riez, il n'y a plus de souffrances.

Les maringouins nous attendaient sur la grève. Leur nombre est légion. Ils voltigent en épais nuages, murmurant, bourdonnant, tourbillonnant autour de nous, enragés, le dard sorti, altérés de sang : vous vous croiriez la tête dans une ruche d'abeilles. La main n'a pas de repos; elle doit agiter sans cesse ni relâche un mouchoir ou un feuillage, pour défendre contre des attaques incessantes le menton et les joues menacés d'être dévorés. Vous frappez les ennemis d'un côté, vous en tuez un cent; mille vous pressent de l'autre, violents, renaissants, indestructibles. Ils vous entrent dans les oreilles, dans les yeux, dans les narines, dans le cou, dans les poignets; ennemi acharné, insaisissable, infatigable, contre lequel tous vos efforts sont impuissants. Je ne m'étonne plus qu'un moucheron, après l'avoir harcelé en tous sens, ait couché sur le flanc le roi des animaux, un lion. Et si le bonhomme la Fontaine eût connu le maringouin jaune de la baie, quelle peinture encore plus terrible n'aurait-il pas imaginée!

Le maringouin jaune est deux fois plus gros que notre maringouin noir, et il joue de la trompe deux fois plus fort. Et pourtant voyez ce que peut faire le premier :

Un avorton de mouche en cent lieux le harcèle;
 Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau,
 Tantôt entre au fond du naseau.
 La rage se trouve alors à son faite montée.
 L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir
 Qu'il n'est ni griffe ni dent, en la bête irritée,
 Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
 Le malheureux lion se déchire lui-même,
 Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,
 Bat l'air qui n'en peut mais, et sa fureur extrême
 Le fatigue, l'abat : le voilà sur les dents.

Aux maringouins ajoutez les petites mouches noires appelées moustiques, race impudente, importune, que ni le mouchoir ni le feuillage ne peut chasser; elles vous aveuglent, et vous ne pouvez vous en défendre; elles se collent à votre peau comme des sangsues, et elles vous saignent sans que vous vous en aperceviez. Passez votre main sur votre cou, derrière vos oreilles, et vous la retirerez toute couverte de sang.

Aux moustiques ajoutez les brûlots, engeance satanée, invisible, qui pénètre partout, passant à travers les habits et dont la piqure brûle comme un tison ardent. Les sauvages les appellent dans leur langue « les petites poussières ». Quelqu'un parmi nous a traduit le mot : « le diable réduit en poudre. »

Sur les lacs, sur les rivières et sur la mer, vous êtes exempts des attaques de ces cannibales ailés; la fraîcheur de l'eau, les rayons du soleil et le souffle du vent les tiennent à distance. Mais du moment que vous mettez le pied à terre, soit pour un portage, soit pour le campement de la nuit, aussitôt, sortant de leurs gîtes sous le feuillage, ils fondent sur vous en bataillons pressés, comme le lion rugissant dont parle saint Pierre, *quærens quem devoret*. La forêt avec ses retraites, ses montagnes, ses points de vue, ses cours d'eau, déborde de poésie; ces affreuses bestioles en sont la prose.

N'y a-t-il pas moyen de s'en préserver? Le seul remède efficace en cette circonstance que je connaisse est « l'huile de patience », et l'on sait que tous n'ont pas les moyens de s'en procurer. A défaut vous pouvez vous graisser la figure et les mains d'huile d'olive mêlée d'acide phénique; l'acide a une odeur tout à fait désagréable au nez délicat de ces anthropophages, et pour une heure ou deux, tant qu'elle n'est pas évaporée, elle les tient à distance. Mais plusieurs préfèrent les inconvénients des mouches au désagrément du remède, gras et onctueux. Vous pouvez encore vous enfermer la tête dans un sac de gaze, ou vous enrouler autour de la figure deux mètres de mousseline légère; mais, pour voyager à travers les branches, l'appendice n'est pas commode : gaze et mousseline ont souvent le sort de la chevelure d'Absalon.

Chaque soir, avant de nous retirer pour la nuit, nous chargeons les falbalas de la tente d'une bonne couche de sable, afin d'empêcher la moindre petite mouche de s'y introduire en s'insinuant sur le sol à travers les herbes; nous promenons à l'intérieur de la demeure des tisons fumants, et les nuages de fumée ont pour effet de chasser dehors le gros de ces essaims de cousins, à la parenté et au voisinage desquels nous ne tenons guère; nous fermons ensuite la toile de la porte hermétiquement au moyen d'épingles, puis, avec une

chandelle, nous donnons la chasse aux imprudents qui se sont laissé prendre prisonniers. Nous ne nous mettons sous la couverture que lorsque le dernier ennemi est tombé sur le carreau. Nous avons la paix pour le reste de la nuit, et c'est alors que la situation devient intéressante. Le lit est chaud, l'air est vif et frais. Les rameaux de sapin, de pin, de cèdre et d'épinette, les foin, les branches de rosiers, sur lesquels vous êtes étendus, après s'être fanés exhalent leur encens, répandent leurs parfums et marient leurs arômes; vous reposez doucement, respirant à l'aise, dans une atmosphère chargée de résine, couchés comme dans une fiole d'eau de senteur, une vraie bouteille d'eau de Cologne.

II. — Une nuit sans sommeil. — Souvenirs du passé. — Les cieux racontent la gloire de Dieu. — Les sensations du tétanos. — Sur les silex. — Une tempête. — Un naufrage. — Souffrances des naufragés.

Ce soir-là, calculant mal le retour de la marée, nous pensions pouvoir continuer notre route avant minuit; en conséquence, nous dressâmes la tente à la hâte, sans prendre les précautions ordinaires. Les maringouins entrèrent avec nous dans le sanctuaire du sommeil, il nous fut impossible de clore l'œil de la nuit; seul le père Nédelec, qui ne se dérange pas pour si peu, put ronfler à son aise. Je sortis à onze heures. Autour d'un feu qui tantôt allait s'éteignant, tantôt se ranimant comme un moribond sous les rafales du vent, dormaient nos hommes, éparpillés çà et là, couchés sur le sol nu, enroulés dans leur couverture. Vous auriez dit les sorcières de Macbeth goûtant le repos sur les bruyères dénudées, autour de la chaudière magique où elles avaient fait bouillir les médicaments maudits de leurs incantations. La lune est suspendue à mi-hauteur dans le ciel étoilé comme une lampe de vermeil, et, sous l'effet de ses pâles rayons, elle répand sur le cristal des ondes une longue traînée d'or et de rubis, scintillant, miroitant, chatoyant. Le flot montant clapote, se brise et se lamente sur les cailloux; les feuilles bruissent et soupirent dans la forêt rabougrie; entre les fourrés s'ouvrent des avenues ténébreuses. Tout à l'entour les objets ont revêtu une forme vague et indécise; la solitude est enveloppée de grandiose, de terreur et de mystère.

Le souffle de la bise et les froidures de l'atmosphère m'avaient délivré de nos bourreaux ailés. Monseigneur vint me rejoindre, et

nous passâmes le reste de la nuit à nous promener sur les sables de la grève, admirant la sauvage grandeur de cette scène nocturne, évoquant les légendes du passé. Je ne pouvais me défendre d'un frisson involontaire. Il me semblait que les ombres des vieilles tribus indiennes, des anciens missionnaires, des preux guerriers d'Hudson, répondant à notre souvenir, allaient sortir de leurs sombres retraites et se dresser devant nous. Hudson, victime de l'ingratitude des siens, errant dans sa barque au gré des flots, abordant sur des rivages inhospitaliers, terminant une vie d'aventures sur quelque rocher désert enveloppé de brouillards et de solitude morne, génie incompris, ne serait-ce pas un sujet original et fécond, capable de tenter la verve d'un romancier de talent ? Cependant le « Robinson des mers polaires » est encore à attendre son de Foë.

L'aurore aux doigts de rose, comme parle Homère, ouvrit les portes de l'Orient. Le soleil se montra, rouge, empourpré, brillant. Virgile aurait dit :

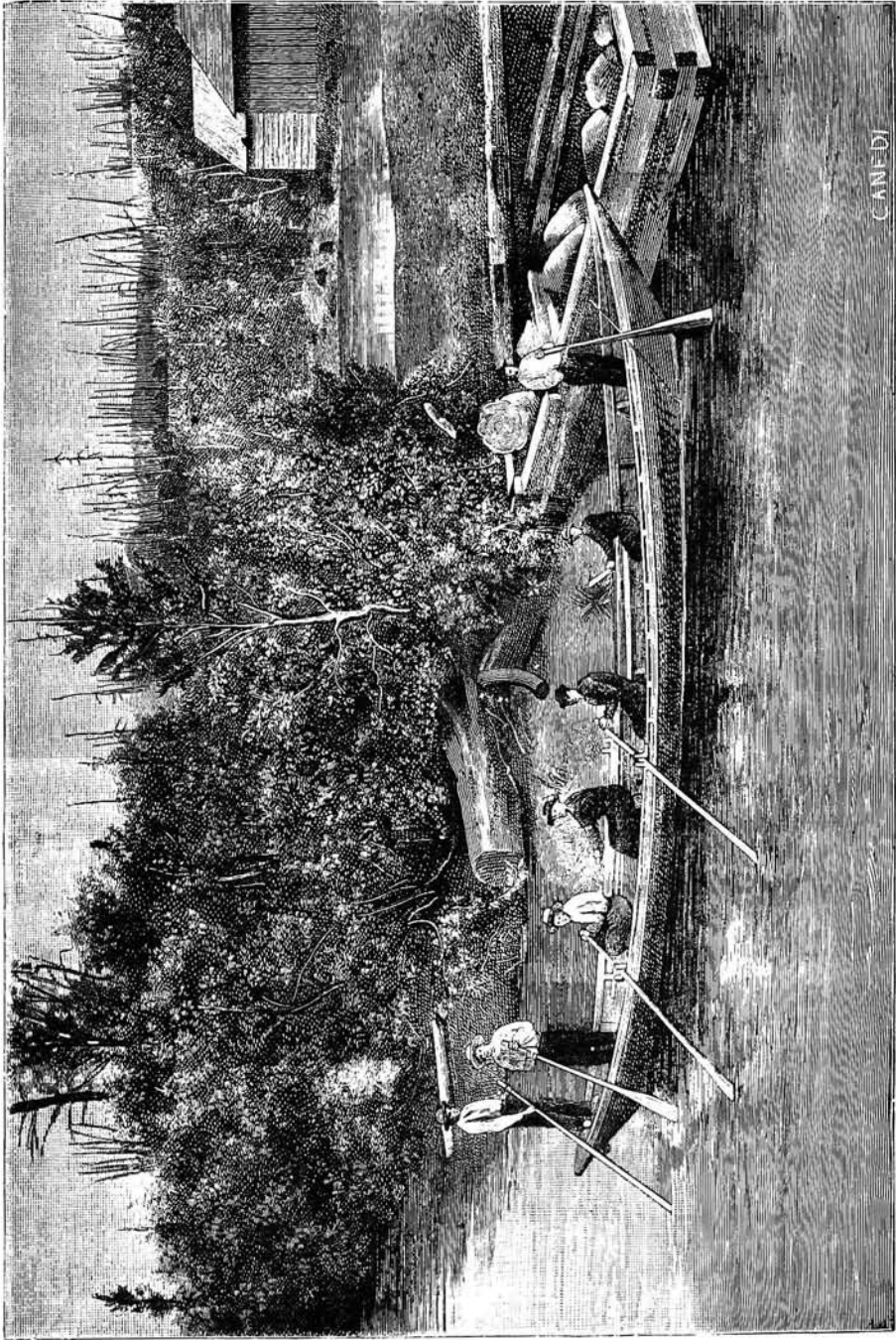
Et jam prima novo spargebat lumine terras
Clara dies.

« Le jour était clair, et la lumière nouvelle commençait à se répandre sur la terre. »

David dit mieux : « Le soleil s'avance semblable à un époux sortant de sa chambre nuptiale, il s'élançait dans l'espace comme un géant dans sa carrière ; il parcourt le ciel des extrémités de l'orient aux extrémités de l'occident, et il n'est personne qui échappe à sa chaleur. » Après les beautés mélancoliques d'une telle nuit, devant les splendeurs riantes d'un tel jour, d'elles-mêmes les paroles du Psalmiste reviennent sur les lèvres : « *Cæli enarrant gloriam Dei* : Les cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament publie l'ouvrage de ses mains ; le jour l'annonce au jour, et la nuit le proclame à la nuit. »

Pour nous, piteusement, à cinq heures, chargeant notre bagage sur nos épaules, nous regagnâmes notre bâtiment léger, qui commençait à danser sur son ancre à vingt arpents au large. L'eau était froide ; elle nous serrait la jambe en nœud coulant, elle nous coupait l'épiderme comme la lame acérée d'un scalpel. Celui qui serait curieux d'avoir une idée des sensations plus ou moins convulsives que nous avons ressenties n'aurait qu'à descendre au fond de son puits et à y prendre un bain de pied ; il y a dans ces contractions de nerfs et ces crispations de muscles quelque chose du tétanos.

Une fois installés dans le canot, nous achevâmes notre toilette



Sur le lac Témiscamingue.

commencée sur le rivage, en mettant avec peine et misère nos chaussons et nos bottes. Les pieds nous chauffaient comme des tisons brûlants ; la peau en était rouge comme l'enveloppe crustacée d'un homard cuit. Ce n'est pas un petit exercice, croyez-moi, pour douze hommes en même temps, dans une écorce toujours vacillante, toujours remuante, que de chausser leurs souliers sans déranger l'équilibre, sans déplacer le centre de gravité.

Quelques heures après :

« Arrête ! Une batture ! Il est impossible de la franchir, impossible de la contourner ; il faut attendre que la marée l'ait recouverte. »

Descendez, selon la mode du pays, à l'eau jusqu'au jarret, et cet après-midi, par-dessus le marché, longeant les marges inégales de la marée ascendante, vous ferez au moins deux milles dans la vase et sur la pointe des silex tranchants, pour permettre au canot de prendre deux heures plus tôt la navigation.

A six heures, nous arrêtons à la Coque, nom qu'a valu à cet endroit une quantité de petits coquillages et de petits limaçons que l'action des eaux a accumulés et entassés sur le rivage ; ils y forment des bancs épais qui se brisent et se froissent croustillants sous le talon de la botte. Quelle belle côte ! Là croissent en abondance la folle avoine, les pois sauvages, les genévriers toujours verdoyants, les genêts, les fraises, les bluets, les graines et les baies de tout genre et de toute espèce. La grève est tendue d'un riche tapis nuancé de vert, de bleu, de rouge, de blanc et de cramoisi un véritable arc-en-ciel de fleurs. Au-dessus de nos têtes, voltigent en nombre, montant et descendant, allant et venant, des canards babillards, des outardes au cri d'alarme, des goélands au blanc plumage, des tourterelles roucoulanges, des perdrix craintives, des oiseaux divers qui chantent, chacun à leur manière, leurs sentiments de surprise, d'effroi ou d'allégresse. Les pensionnaires de l'air semblent aimer à se réunir sur cette pointe si abondante en victuailles ; ils y ont leur réfectoire, et, par les soins de la toute bonne Providence, ils trouvent sur le gazon, à toute heure du jour, table mise.

A quelques arpents sur la droite, nous voyons la carène dématée, brisée, d'un vieux bateau à demi enterré sous une couche de sable.

« Ce sont, dit le père Nédelec, les débris du naufrage qu'ont fait sur cette côte deux de nos pères.

— Lesquels ?

— Le père Déléage et le père Pian.

— En quelle année ?

— En 1859.

— Veuillez donc nous raconter en quelle circonstance est arrivé ce sinistre.

— Les pères Déléage et Pian avaient passé une partie de l'été à Albany; ils devaient y hiverner. Au mois de septembre, dans la saison où les sauvages y étaient réunis en grand nombre pour la chasse aux outardes, ils allèrent donner une mission à Kepeskaw, soixante-quinze milles au nord-ouest d'Albany, et à Lawachi, vingt-cinq milles plus loin. Ils s'en revenaient à bord d'un sloop, heureux du succès de leur apostolat, ayant annoncé la bonne nouvelle à des infidèles qui n'avaient pas encore entendu parler du nom de Jésus-Christ, et ayant administré à plus de trente nouveaux chrétiens le sacrement de la régénération. C'était le 10 octobre au soir. Ils campèrent assez près de l'embouchure de la rivière Albany. Le 11 et le 12, les vents les retinrent à la côte. Le 13, une petite éclaircie s'étant faite à travers les nuages, ils s'embarquèrent; mais presque aussitôt la mer blanchit, et un ouragan se déchaina. Ils s'empresèrent de replier les voiles et de jeter l'ancre; déjà quatre-vingt-trois brasses de chaîne étaient déroulées, lorsque tout à coup le capitaine s'écria avec stupéfaction :

« — Nous sommes perdus, la chaîne est cassée ! »

« Il est impossible de gagner terre. Le sloop, ballotté en tout sens, devient le jouet des flots. Tout roule sur le tillac; les hommes se tiennent avec peine sur leurs pieds. Deux matelots, affaîssés sous les langueurs du mal de mer, se déclarent incapables de travailler; les deux pères les remplacent à la manœuvre. Il est cinq heures du soir, des ténèbres épaisses s'étendent sur les flots courroucés. On put enfin déployer un coin de la voile, le vaisseau alors fila assez d'aplomb. La nuit fut longue, ainsi passée entre la mort et la vie. Au jour, la neige tombait à gros flocons, et le brouillard qui enveloppait la mer était si dense, qu'on ne voyait que les vagues écumantes, saillantes, qui battaient les flancs du bateau. Les passagers craignaient d'aller heurter à l'improviste les bancs de sable qui obstruent l'embouchure de la rivière Moose. Vers onze heures, un rayon de soleil perça le rideau brumeux; ce fut le salut, on arrivait à toute vitesse sur des brisants où le petit navire se serait immanquablement mis en pièces. Le soleil prêta sa lumière assez longtemps pour qu'on prit le chenal étroit et qu'on se retirât dans une anse sûre, à l'abri de la tempête. Le lendemain dimanche, 14 octobre, on arriva à Moose assez de bonne heure pour permettre aux pères de dire, pour leur délivrance vraiment providentielle, une messe d'actions de grâces.

— Mais, père, remarquai-je, vous avez oublié le naufrage !

— Laissez-moi finir. Ils partent le jour même pour retourner à Albany, et ils viennent coucher à l'embouchure de la rivière, à High-Bluff. Le lundi 15, ils font soixante milles et passent la nuit à l'ancre, pas très loin d'ici. Le 16 au matin, deux pieds de neige couvraient le pont du bateau; le thermomètre était descendu à quinze degrés Réaumur au-dessous de zéro; l'eau était devenue lourde et chargée de glaçons; impossible de faire avancer le bâtiment. Les deux pères descendirent à terre; le soir, la marée montante les empêcha de retourner au sloop; seul le père Pian avait emporté son lit. La nuit fut froide et rude. Le lendemain 17, le bateau apparaît à plus d'un mille au large; les pères s'en approchent, il est échoué et à demi brisé, l'équipage l'a abandonné. A la marée basse ils le visitent; il est entièrement vide, la mer a emporté tout le bagage. Ils se trouvaient perdre du coup un lit complet, une soutane, une couverture en caoutchouc, un dictionnaire et une grammaire otchippe-way par M^{re} Baraga, nombre de sermons algonquins, des travaux assez considérables qu'ils avaient faits eux-mêmes sur la langue du pays et mille autres petites choses plus ou moins nécessaires. Tristes, désolés, résignés, les deux missionnaires tombèrent à genoux sur le lit desséché de la mer, et ils redirent la prière de Job : « Le Seigneur nous a tout donné, le Seigneur nous a tout ôté; que son saint nom soit béni ! »

— Monsieur, reprit le père Nédelec en se tournant de mon côté, êtes-vous content maintenant ? le naufrage est fait.

— Et qu'advint-il de ces pauvres pères ?

— Trois jours durant ils se promenèrent sur la grève et sur la glace, qui commençait à prendre au rivage, pour voir si la mer ne vomirait pas quelques-unes de ces richesses, pour eux si précieuses, qu'elle avait englouties; ils ne trouvèrent presque rien. Les provisions touchaient à leur fin, il fallait songer à partir. Ils se mirent donc en marche pour Albany, distante de quarante milles environ, ayant chacun un petit paquet sur le dos. Il serait impossible de décrire les souffrances qu'ils eurent à endurer dans la neige et sur les glaces, pendant les quatre jours et les quatre nuits qu'ils furent en route. Le deuxième jour, le père Déléage, affaibli, malade, succomba sous le poids de sa charge. Ayant rencontré un sauvage de Moose, il l'engagea pour porter son paquet une journée; puis il reprit le bât, chancelant, titubant. Le soir du troisième jour, ils couchèrent à proximité de la hutte d'un autre sauvage. Ils supplièrent ce brave homme de les accompagner, moyennant finances, jusqu'à Albany; ce qu'il fit, portant le paquet du père Déléage et ce qu'il y

avait de plus pesant dans celui du père Pian. Le père Déléage ne pouvait poser le pied à terre sans éprouver d'atroces douleurs ; ses jambes se refusaient à porter la pesanteur de son corps ; il se traînait péniblement, s'appuyant des deux mains sur un bâton. De toutes ses fatigues, il contracta une maladie dont il souffrit une partie de l'hiver et dont il ne s'est jamais complètement rétabli. Au moment où nous parlons, l'ancien missionnaire, usé, vieilli avant le temps, s'éteint à l'Hôtel-Dieu d'Ottawa ; l'athlète arrive au terme de sa carrière, la couronne brille aux regards de sa foi. *Euge, serve bone : intra in gaudium Domini tui.*

— Et quel fut le sort des autres passagers du sloop ?

— Ils arrivèrent à Albany quelque temps après les pères, fatigués, harassés, mais tous sains et saufs.

— Merci, mon père ; ce récit est beau, ces traverses sont dignes des apôtres du Christ ; elles rappellent les épreuves de saint Paul, qui fit naufrage trois fois et passa un jour et une nuit au fond de la mer. Dieu nous préserve d'être les héros d'une pareille aventure ! Pourtant nous sommes entre ses mains, comme dit le roi prophète : *In manibus tuis sortes meæ.*

III. — Une dernière étape. — Beau spectacle. — Désappointements. — Inquiétudes poignantes. — Discours du père Nédélec. — La nuit porte conseil. — Prière et confiance.

A cinq heures, ce matin, nous retrouvons de nouveau nos pantalons, et... : « Assez, assez, je vous entends me crier : je suis ennuyé de vous voir toujours répéter le même exercice. » Croyez que nous le sommes bien davantage. La nécessité est la mère de l'industrie : pour préserver la délicatesse de nos semelles charnues contre les déchirures des pierres, nous avons imaginé de marcher sur nos bas en laine, et, quand les mailles en sont usées, quand le pied en est percé, nous marchons sur la jambe. A sept heures, après une course de six milles, la marée baisse et nous surprend à trente arpents de cette pointe, où nous nous rendons (excusez-moi si je me répète une dernière fois) dans notre équipage ordinaire, pas épiscopal du tout.

Le vent souffle du nord-ouest, fort et régulier ; il ne peut nous être plus contraire. Nos tentes sont dressées sur le sable fin, le long d'une lisière de folle avoine ; notre canot, à sec, couché sur le flanc, parle d'un long repos. L'air est frais et tempéré, le ciel pur, le soleil

brillant; la mer moutonnant, déferlant, est splendide avec ses longues vagues, ses flots gonflés et ses colères qui viennent expirer à nos pieds : *Usque huc venies, et non procedes amplius*. Le spectacle est sublime : *Mirabiles elationes maris, mirabilis in altis Dominus*. Ce serait un temps superbe pour méditer doucement, si nous n'étions tourmentés de l'impatience d'arriver au terme du voyage. La jouissance a son siège au cœur ; si votre cœur n'a pas la tranquillité et le calme au dedans, c'est en vain que l'œil essaye de vous distraire en parcourant du regard les charmes des objets extérieurs :

Le chagrin monte en croupe et galope avec lui.

Nous avons cru, ô hommes ignorants de notre destinée, qu'une fois arrivés à la baie d'Hudson, tout dans le voyage irait comme sur des roulettes. C'est le contraire qui a lieu. Et dire que le père Nédélec, qui aime à nous réserver des surprises, avait si bien réussi à nous embrouiller ses explications, que les désagréments de l'avenir étaient restés pour nous à l'état d'énigmes ! Ici le voyageur est à la merci des vents, de la marée et des flots. Si le vent est bon, la mer est basse ; si la mer est haute, le vent est contraire ; si vent et marée vous sont amis, une batture vous arrête ; et pendant que vous la franchissez *pede presto*, avec votre canot et votre bagage, l'eau s'est enfuie, et vous voilà sur l'aride, attendant les appoints d'une mer nouvelle.

Monseigneur est malade d'inquiétude. Il a perdu l'appétit ; malgré ses efforts pour cacher ses préoccupations, il paraît rêveur et pensif. Il a passé presque toute la journée à se promener sur le rivage, seul, méditant, récitant son office, disant son chapelet. Il interroge l'horizon, il interroge Choum ; Choum et l'horizon n'ont pas de réponses encourageantes. Les sauvages d'Albany, dans leur empressement de voir leur évêque, sont arrivés au poste douze jours avant le temps fixé ; nous sommes cinq jours en arrière. La rivière Albany est très peu poissonneuse, les lièvres sont rares dans le voisinage du fort, la famine s'est mise dans le camp. Deux canots que nous avons rencontrés, l'un hier, l'autre avant-hier, nous ont appris que les sauvages souffraient horriblement de la faim. Ils attendront jusqu'à samedi, dimanche tout au plus ; puis ils devront se disperser pour sauver leur vie et celle de leurs enfants. Monseigneur souffre à l'idée de pouvoir arriver trop tard, d'avoir dépensé tant de fatigues, de temps et d'argent inutilement ; le but déterminant du voyage serait manqué. Il est assez facile de visiter Témiscamingue et même Abbitibi ; mais venir jusqu'à la baie d'Hudson, c'est une course qui

ne peut se répéter que rarement. Ces pauvres gens vont donc être cruellement désappointés dans leur attente : ils ne recevront pas le sacrement et les faveurs spéciales du Saint-Esprit ; ils ne connaîtront pas leur pasteur, et leur pasteur ne connaîtra pas cette partie de son troupeau : *Ego cognosco oves meas, et cognoscunt me meæ.*

« Laissez-moi partir, dit Sa Grandeur, donnez-moi un guide, et je vais me rendre à pied. J'en suis capable. »

Et il supporte avec peine qu'on s'oppose à son projet.

« Ce serait la plus grande des imprudences pour vous, répond le père Nédelec, d'entreprendre à pied un pareil trajet. Inutile d'y songer ; nous n'y consentirons jamais, ce serait donner les mains à un suicide. Il y a plus de trente milles d'ici à Albany, et la grève est couverte en grande partie de marécages spongieux où vous enfoncerez à mi-jambe. Vous aurez à traverser trois ou quatre petites rivières où vous aurez de l'eau jusqu'au cou. Pourrez-vous résister au nombre et à la fureur des maringouins ? Voyez nos hommes lorsqu'ils reviennent de chercher leur provision d'eau douce au bord du bois : ils en sont littéralement couverts, de telle sorte qu'on ne voit pas de leurs habits seulement la grandeur de l'ongle. La nuit vous surprendra avant le terme de votre course ; tout au plus pouvez-vous emporter quelques livres de nourriture ; vous tomberez d'épuisement. Comment ferez-vous pour reposer sur le sol humide, avec vos habits mouillés, dévoré par les mouches, sans tente, sans couvertures ? L'important est que les sauvages soient avertis que vous êtes à leurs portes. Patientons jusqu'à demain ; de grand matin, si le vent n'est pas changé, je partirai moi même ; je suis fait à ces fatigues. Je serai à Albany à temps pour les arrêter, je leur ferai donner au fort une ration quotidienne qui leur permettra d'attendre à loisir votre arrivée et de profiter, sans dérangement aucun, des exercices de la mission. Si M. Proulx, qui a déjà exécuté de semblables marches, veut me suivre, la carrière lui est ouverte. »

Le père avait parlé avec sagesse, et tout le monde d'applaudir. Seulement, pour ce qui me regarde, je n'ai encore rien répondu ; j'attendrai à demain pour prendre une décision, la nuit porte conseil. Franchement je crois bien que je choisirai de m'en aller en canot : un seul messenger doit suffire pour porter une nouvelle ; que le père se fasse accompagner par un de nos hommes aux pieds légers ; pourquoi me jeter inutilement dans les marais et la misère ? Gardons nos forces pour des travaux et des dangers nécessaires.

Nous n'avons d'autre recours que la prière. Le vent ne paraît pas devoir fléchir ni les flots s'apaiser, le ciel semble sourd à nos vœux. Peut-être en ce moment Jésus nous dit-il comme autrefois à ses disciples : « *Quid timidi estis, modicæ fidei?* Pourquoi avez-vous peur, hommes de peu de foi ? » — « *Tunc surgens, imperavit ventis et mari, et facta est tranquillitas magna.* Alors, se levant, il commanda aux vents et à la mer, et il se fit un grand calme. » Sauvez-nous, Seigneur, voyez notre embarras ; parlez, nous savons que la mer et les vents vous obéissent. Ah ! si nous avions seulement gros comme un grain de sénevé de cette foi qui transporte les montagnes, nous saurions bien faire revenir le bon vent. Espérons toutefois, ayons confiance : *Secundum fidem vestram, fiat vobis.*

IX

ARRIVÉE A ALBANY

A la voile. — Aurore boréale. — Vers de Fiset. — Vues d'Albany. — La toilette. — Réception triomphale. — Joie des sauvages. — La messe. — La manne. — Nos quartiers.

Nous avons prié si fort, nous avons frappé à coups si redoublés, nous avons demandé avec tant d'instance, qu'enfin une bonne brise souffle en poupe. A minuit, aux lueurs d'un brasier que le vent courbe et relève, allant et venant en silence comme des ombres, nous plions les tentes et nous chargeons le bagage. Avec tâtonnements, sondant de l'aviron, contournant un rocher, suivant une rangée de balises que Choum a eu la précaution de planter à mer basse, nous gagnons le large ; et là, soulagés, en sécurité, nous ouvrons nos voiles à la brise et nos cœurs à l'espérance.

L'aurore boréale étale à nos regards charmés ses magnificences et ses magies. De trois côtés différents de l'horizon, formant un demi-cercle dont le rond-point regarde le septentrion, des jets de lumière rouge vif, rouge sombre, rouge clair, jaune safran, émeraude pâle, s'élançant et s'étendent sur le ciel bleu comme la toile d'un immense rideau, dont les plis moelleux toujours agités, toujours mobiles, toujours inconstants, vont se réunir au sommet du zénith en une

couronne brillante, en une féerique coupole. Des frissons capricieux se jouent et courent dans les dessins de ces draperies diaphanes, de ces damas cramoisis et empourprés. Des vagues transparentes de flamme légère, aux formes indécises, s'élèvent et s'abaissent sous des souffles invisibles : vraies fantasmagories, jeux de spectres chimériques dans le monde des rêves. Nous ne pouvions nous lasser de voir, comme l'a si bien dit notre poète canadien Fiset,

Courir ces météores,
 Fantômes lumineux, esprits nés des éclairs,
 Qui dansent dans la nue, étalant dans les airs
 Leurs manteaux de phosphores.
 Parfois en se jouant ils offrent à nos yeux
 Des palais, des clochers, des dômes radieux,
 Des forêts chancelantes,
 Des flots d'hommes armés pressant leurs bataillons,
 Des flottes s'engouffrant dans les vastes sillons
 Des ondes écumantes.

Au soleil levant, nous entrons dans la rivière Albany. A neuf milles de distance nous apercevons le fort, terme de notre course, depuis huit jours point de mire de nos vœux et de nos soupirs ; le cœur nous bat d'émotion, nos lèvres murmurent une prière, notre âme s'élève vers Dieu reconnaissante.

Albany est moins considérable que Moose ; mais, dans la solitude inhabitée, elle présente un aspect qui réjouit. Au fur et à mesure que nous approchons, la résidence du bourgeois, les magasins. Les maisons des employés, tous bâtiments passés à l'eau de chaux et éclatants de blancheur, l'église catholique avec son clocher brillant, l'église protestante avec sa flèche, les mais au haut desquels flottent les longs pavillons, la goélette qui balance son grand mât chargé de cordages, tout cet ensemble paraît sortir de l'eau pour nous saluer.

A six heures, nous arrêtons dans un enfoncement isolé, derrière une pointe qui nous dérobe à la vue du fort, pour faire notre toilette à l'hôtellerie du bon Dieu. La table d'hôte est une verte prairie encore toute trempée des pleurs de l'aurore ; la salle de bain est la grève, baignée par les eaux courantes ; la chambre secrète est une retraite quelconque derrière un hallier. On éprouve du plaisir à se raser au grand air, devant un miroir suspendu à une branche, ou bien, comme un faune, se mirant dans le cristal de la rivière. Nous nous remarquons, farauds, le visage frais, l'âme refaite : quelle différence entre la bonne humeur de ce matin et les inquiétudes d'hier au soir ! Les jours se suivent et ne se

ressemblent pas. Après la tempête vient le beau temps, après les nuages le soleil.

Le vent nous pousse; nos hommes, sérieux, fiers, le corps raide, voulant montrer ce qu'ils savent faire, rament en une cadence accélérée avec des bras d'acier; les avirons plongent à l'eau comme des palettes de plomb: le canot galope sur la houle légère. Nous faisons redire aux rivages les versets solennels du *Magnificat*; le cuivre sonore soutient les voix et fait vibrer les échos.

Tout le peuple des Cris nous attend sur le bord d'une haute falaise à douze arpents du débarcadère. Ils sont rangés sur deux lignes, curieux, étonnés, avides de voir leur évêque, le regard attaché sur ce canot attendu depuis si longtemps; grands, la tête digne, drapés comme des sénateurs romains majestueusement dans leurs guenilles. Ils nous saluent d'une décharge générale de tous leurs fusils. Cette poudre a coûté un repas à la tribu: « Mais n'importe, se sont-ils dit, jeûnons et sachons faire honneur au grand chef de la prière qui nous visite. » Puis hommes, femmes et enfants se mettent à courir pour nous suivre; seuls les plus vigoureux peuvent tenir tête à nos rameurs, les autres viennent espacés sur la grève, plus ou moins loin, selon la force de leurs jarrets. L'émotion nous gagne. Les mots du cantique s'éteignent dans notre gosier, nous avons plutôt envie de pleurer que de chanter, le silence règne à bord et sur la rive; une larme furtive coule sur plus d'une joue.

Nous accostons au quai de pierre où nous attend le bourgeois, M. Broughton. Pauvres gens! ils sont là, pâles, exténués par la famine, fatigués d'une longue attente; le respect les tient à distance, mais sur leur figure généralement impassible brille la joie, leur regard étincelle: ils sont heureux. Le voici donc enfin ce père spirituel, ce premier pasteur qui leur envoie leurs missionnaires, ce successeur des apôtres, ce représentant de Jésus-Christ, cet *aiamieganawabitch*, dont ils ont entendu parler si souvent et qu'ils n'ont jamais vu, qui vient les visiter de si loin, et qu'ils sont venus eux-mêmes rencontrer de leurs rivières et des profondeurs de leurs forêts aux retraites insondables: *Benedictus qui venit in nomine Domini. Hosanna in excelsis!*

Il est sept heures et demie. Monseigneur est à jeun; nous gagnons la chapelle, escortés d'une foule empressée qui nous précède, qui nous suit, qui nous environne et nous presse. La messe est dite au milieu de cantiques chantés à pleins poumons par cette population enthousiasmée; pas une bouche qui reste muette: c'est enlevant.

Après la messe, il fallut, selon les rites du pays, toucher la main à tout le monde, en disant: « *Koué, koué*, bonjour, bonjour! » Per-

sonne ne manque à cette cérémonie, les mères y présentent leurs enfants à la mamelle. Une femme sur le retour de l'âge s'arrête, appuyée sur un bâton, devant Sa Grandeur.

« Gardien de la prière, dit-elle, voilà trois jours que je n'ai pas mangé, j'ai peine à me tenir sur mes jambes; pourtant je suis contente: j'ai voulu te voir, et je te vois. Maintenant tu vas me permettre de m'en aller là où il y a du poisson et des lièvres, car je ne veux pas mourir.

— Tu ne t'en iras pas, répond Monseigneur, et tu ne mourras point. Je vais te nourrir, et non seulement toi, mais aussi toute ta nation. »

Et il donne à chaque chef de famille un ordre sur le fort, pour qu'on leur distribue une ration journalière. Il faut voir l'allégresse générale. Ils vont donc pouvoir assister aux exercices de la mission sans inquiétudes pour le vivre, dans l'abondance de toutes choses. Y a-t-il sur la terre un homme aussi riche et aussi généreux que le gardien de la prière! Pour eux comme pour les Israélites, avec la grâce du ciel leur arrive la graisse de la terre.

Nous prenons nos repas au fort, où tout marche au son de la cloche, avec la régularité d'un séminaire: il en est ainsi dans tous les postes de la Compagnie. Seul Monseigneur a ses appartements chez le bourgeois; je coucherai dans la petite sacristie, et le père Nédelec établira son lit de camp dans le sanctuaire, au pied de l'autel, où il ronflera toute la nuit sous le regard de Jésus. Les pères Paradis, Dozois et Gladu ont dressé leur tente dans une prairie couverte d'un foin court, au bord de la rivière, sur le sommet d'une haute écore; ils continueront de bivouaquer au grand air, ils ne seront pas les plus mal partagés. Le bourgeois est un gentleman d'Angleterre, héritier d'une assez ample fortune; sa femme est la fille du *Right Reverend Bishop Horden*, de Moose; tous deux reçoivent l'évêque catholique et son cortège avec les convenances aisées et les égards respectueux de la grande hospitalité anglaise.

Cette lettre n'est pas longue; profitez-en pour vous reposer, car je suis à brasser mes papiers, et, je le prévois, demain ainsi qu'après demain vous aurez des missives à vous assommer. En attendant, bonsoir, bonne nuit!

X

LES PREMIÈRES MISSIONS DES PÈRES JÉSUITES DU CÔTÉ DE LA BAIE D'HUDSON

I. — Une histoire intéressante. — Le père Vimont. — La relation de 1658. — Invitation des Kilistinons aux missionnaires. — Mgr Laval. — Les pères Druillettes et Dablon. — Prémices de leur mission. — Difficultés de leur voyage. — Nékouba. — Réception enthousiaste. — La peur des Iroquois. — Avantages spirituels du voyage. — Un coup de la grâce. — Joie du missionnaire. — Le père Allouez. — La mission du Saint-Esprit. — Au saut Sainte-Marie. — Guérison d'un jeune Monsonic. — Conversion d'un jeune Kilistinon. — Projets de découverte. — Expédition organisée par M. Talon. — Le père Albanel hiverne au lac Saint-Jean. — A la hauteur des terres. — Discours du père Albanel à Sesibahoura. — Réponse du chef sauvage. — Le prodige de Tolbiac.

Après nous avoir suivis jusque dans cette mission lointaine, vous aimeriez peut-être à connaître les travaux et les efforts des anciens missionnaires dans ces parages. Je l'avoue, c'est une histoire qui a bien son intérêt. M'aidant des recherches que j'ai faites avant mon départ, consultant mes notes, j'essayerai de l'ébaucher, d'en tracer les grandes lignes, d'en rapporter les faits principaux; le peu de temps que j'ai à ma disposition ne me permet pas d'entreprendre davantage.

Le père Vimont est le premier, à ma connaissance, qui ait parlé des sauvages de cette contrée.

Dans sa relation de 1640, énumérant les nouvelles nations sauvages chez lesquelles on espérait pouvoir porter bientôt le flambeau de la foi, il dit : « Les Mipisiriniens ont au nord les Timiscimi, les Outimagami, les Ouachegami, les Mitchitamou, les Outurbi, les Kiristinons, qui habitent sur les rives de la mer du Nord, où les Mipisiriniens vont en marchandise. »

Les sauvages de la baie ont d'abord porté le nom de Kiristinons ou de Kilistinons, qui s'est ensuite transformé en celui de Cristinaux et finalement en celui de Cris, qu'ils portent aujourd'hui.

Il en est question dans les relations de 1641, 1642, 1656, 1658 et 1660. Celle de 1658 décrit les six routes par lesquelles on peut se rendre à la baie des Kilistinons; les trois plus faciles sont celles du Saguenay, du Saint-Maurice et de l'Ottawa. Puis elle continue : « Les Kilistinons composent quatre peuples : les premiers se nomment

les Kilistinons *Alimibegouek* ; les seconds, les Kilistinons de la baie *Ataouabouscatouek* ; les troisièmes, les Kilistinons des Nipisiriniens, parce que ces derniers ont découvert leur pays, où ils vont en traite. Ils ne sont qu'environ six cents hommes, c'est-à-dire deux mille âmes, qui ne sont pas beaucoup sédentaires. Leur naturel est fort accostable. Les quatrièmes se nomment Kilistinons *Nisibourounik*. »

En 1660, les Kilistinons faisaient inviter les pères jésuites, par un chef chrétien du lac Supérieur, « à aller voir dès le printemps prochain leurs neuf bourgades, où ils trouveront des hommes d'un naturel doux et facile, aussi bien que les Atékamègues et les Montagnais, avec lesquels ils ont l'humeur et le langage communs. » Les pères Druillettes et Dablon répondirent à l'invitation. Jusque-là les missionnaires, occupés à l'évangélisation des Montagnais, des Hurons, des Iroquois et des Algonquins de l'Ottawa, n'avaient pu, comme ils l'auraient désiré, rompre les barrières qui les séparaient de ces nations septentrionales. Si des particuliers d'entre ces peuples avaient reçu quelque teinture de la foi en visitant les missions de Saguenay ou des grands lacs, ils ne pouvaient être que de rares exceptions ; et l'on peut dire que tous ou presque tous les Kilistinons étaient encore plongés dans les ombres de la mort.

M^{sr} Laval, évêque de Pétrée et vicaire apostolique de la Nouvelle-France, dont le zèle, après avoir traversé les mers, pénétrait jusqu'au plus profond des forêts, fut l'instigateur de cette mission nouvelle et difficile. Il en jeta les premiers fondements par ses libéralités, et il voulut qu'elle portât le nom de Saint-François-Xavier, « afin, comme dit la relation, que le grand apôtre des Indes orientales le fût aussi des occidentales. »

Il devait se tenir dans le cours de l'été de 1661, comme tous les étés du reste, au lac Nekouba, à la hauteur des terres, au nord-ouest du lac Saint-Jean, au nord de Montréal et d'Ottawa, une grande foire à laquelle les sauvages de Tadoussac et de Québec étaient invités. L'occasion était belle. Les pères Gabriel Druillettes et Claude Dablon partirent de Québec au mois de mai, avec la plupart des sauvages des environs. L'un devait hiverner dans le pays, l'autre revenir pour rendre compte de ses nouvelles découvertes et prendre les moyens de faire réussir la mission.

Les deux pères quittèrent Tadoussac le 1^{er} juin, en la compagnie de quarante canots ; le 6, ils étaient à Chegoutimis, « lieu remarquable pour être le terme de la belle navigation et le commencement des portages. » Le lendemain, ils campèrent sur les bords du lac Saint-Jean, où les sauvages prirent sept à huit jours de repos. Le 19,

ils se préparaient à remonter la rivière, qui devait les faire entrer dans un pays jusque-là inconnu aux Français, lorsque Dieu voulut bien, par une admirable disposition de sa providence, leur donner les prémices de la moisson spirituelle qu'ils allaient récolter dans un champ nouveau.

Ils rencontrèrent des sauvages étrangers, originaires des forêts avoisinant la baie d'Hudson, dont les uns avaient hiverné à Québec, et les autres avaient erré parmi les bois et les lacs de ces endroits. Huit d'entre eux se trouvèrent assez instruits pour recevoir le baptême et, pauvres brebis errantes, entrer dans le bercail de l'Église. Le premier baptisé reçut le nom de saint François-Xavier, patron de la mission; le second, celui de saint Ignace. C'étaient deux frères de dix à douze ans, qui connaissaient parfaitement leur catéchisme. Comme ils avaient coutume de réciter dans leur cabane, matin et soir, tout ce qu'ils savaient de prières, ils finirent par toucher, grâce à leur piété, le cœur de leur mère; elle demanda le baptême et le reçut avec ses enfants. Le saint sacrifice de la messe fut célébré en actions de grâces, sur le sable du rivage, dans une petite chapelle champêtre qu'on y avait dressée.

« Je m'imagine, remarque le père Druillettes, que les anges fixaient leurs yeux sur ce spectacle, et qu'ils prenaient plus de plaisir à voir ces saintes cérémonies, pratiquées tout simplement dans une église de feuilles et dans un sanctuaire d'écorce, que celles qui se font avec tant de pompe sous le marbre et sous le porphyre des grandes basiliques de l'Europe. »

Continuant leur route, les missionnaires entrent alors pour tout de bon dans les terres de Satan. Après avoir remonté bien des sauts impétueux, des chutes qui causent plus de frayeur que de plaisir à ceux qui les voient, et fait soixante-quatre portages; après avoir été retardés dans leur route par les accidents et la maladie, et après avoir passé plusieurs nuits sous l'abri des grands arbres, où le repos que l'on prend est pourtant plus doux que sous les lambris d'or et d'azur; après avoir traversé bien des lacs, puis cherché dans les bois bien des rivières, pour tomber dans d'autres lacs et d'autres rivières; enfin, le 29 juin, ils arrivent à Nekouba, au nord-ouest-quart-d'ouest du lac Saint-Jean, distant, d'après leurs calculs, de quatre-vingts lieues de Tadoussac.

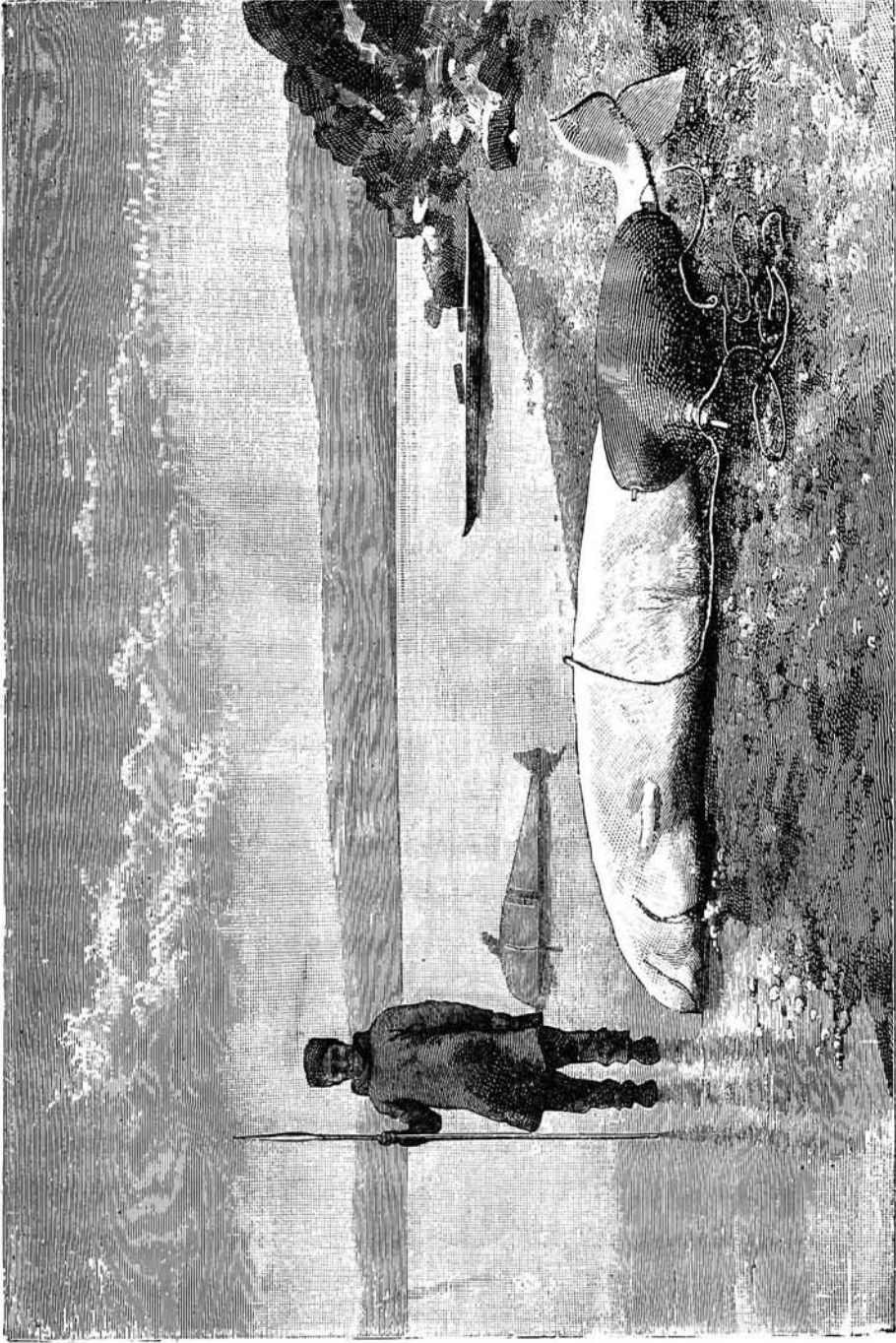
Nebouka n'offre rien d'attrayant. Le sol y est sec, aride et sablonneux; les montagnes n'y sont couvertes que de rochers ou de petites touffes d'arbres, qui ne trouvent point dans les crevasses où ils naissent assez d'humidité pour y grossir. Les originaux et les autres

bêtes sauvages y sont rares, parce qu'ils ne rencontrent pas facilement où loger; les oiseaux eux-mêmes semblent s'être retirés de ces solitudes mornes. Pour comble de malheur, lors du voyage des pères, des incendies ravageaient les forêts circonvoisines et obscurcissaient les airs de nuages de fumée. Ce qui n'empêche pas que Nekouba, situé aux sources de l'Ottawa, de la Gatinéac, de la Lièvre, du Saint-Maurice et de la Chamouchouane, était un lieu célèbre à cause de la foire qui s'y tenait, à laquelle tous les sauvages des alentours se rendaient pour les échanges de leur petit commerce.

Une soixantaine de sauvages étaient déjà arrivés. Ils firent aux pères un accueil des plus enthousiastes. D'abord ils firent retentir le rivage de chants et de cris d'allégresse. Ensuite un orateur, qui portait la parole au nom de tous, se plaça sur une souche au bord de l'eau, et débita, comme s'il eût été dans une tribune aux harangues, un compliment accompagné de force gesticulations, jusqu'à ce que le bruit des fusils, dans une décharge générale, couvrit sa voix et fit la péroraison de son discours. Ce petit tonnerre ayant cessé, les chants redoublèrent, et l'on exécuta une danse où les vieillards et les enfants sautaient et gambadaient pêle-mêle en une cadence parfaite. Cependant les sauvages de Tadoussac, qui étaient encore en canot, répondaient de leur côté; ils se piquaient de montrer qui chanterait le mieux, au moins qui crierait le plus fort. Ce fut un vrai divertissement pour les pères; ils mirent pied à terre avec joie, après des saluts redoublés de part et d'autre.

Cette année, la foire manqua par la cruauté et les ravages des Iroquois. Ces Turcs de la Nouvelle-France, qui arrêtaient de tous côtés la diffusion de l'Évangile, venaient de détruire une peuplade voisine, la nation des Écureux. La terreur s'était répandue jusque sur les peuples de la baie; ils n'osaient sortir de leurs retraites. Les sauvages qui conduisaient les pères, sous le coup de la crainte, refusèrent d'aller plus loin; à leur grand regret, les deux missionnaires durent rebrousser chemin. Cependant leur voyage, outre les connaissances qu'il leur donna sur les hommes et les choses de ce pays, fut loin d'être inutile, même au point de vue religieux.

Ils eurent le bonheur de prêcher la bonne nouvelle aux représentants de huit ou dix nations qui n'avaient jamais vu de Français ni entendu parler de Dieu; ils baptisèrent plusieurs enfants et aussi plusieurs adultes déjà à demi instruits; ils réconcilièrent à Dieu, par le sacrement de pénitence, bon nombre de chrétiens qui, ayant été baptisés autrefois à Tadoussac ou au lac Saint-Jean, soupiraient depuis longtemps après la rencontre de leurs pasteurs. Enfin cette



Un Esquimaux et une baleine blanche.

pauvre petite église vagabonde se trouva, par le passage des pères, fortement encouragée à persévérer dans la foi.

Voulez-vous avoir un exemple frappant de la miséricorde divine ? Un jeune homme, qui avait été autrefois catéchumène et qui menait une vie tout à fait innocente, n'attendait plus que la mort, ayant une jambe pourrie et dévorée par la gangrène. Il passa l'hiver en cet état, tout seul dans les forêts, sans autre compagnie que sa femme et ses petits enfants. Il ne cessait de demander à Dieu la visite de quelque père, et, par un instinct tout divin, il se promettait d'en voir un sous peu de temps, quoique jamais il n'en fût venu dans ces quartiers. Dieu lui donna le courage et les forces de se trainer jusqu'à Nekouba ; certainement il n'avait pas lieu de s'attendre à rencontrer l'objet de ses désirs. Comme il avait déjà été disciple du Saint-Esprit, il fut aisé de le rendre assez savant pour participer à nos adorables mystères. Il fut donc baptisé avec sa famille. Ravi de son bonheur, il s'en retourna chez lui, c'est-à-dire dans les bois, pour y continuer et perfectionner, dans la pratique du christianisme, la vie pure qu'il avait menée jusqu'alors.

« Ces coups de providence, remarque le père Druillettes après avoir rapporté le fait que je viens de raconter, ne payent-ils pas avec usure les peines qu'on prend d'aller si loin à la conquête des âmes ? Un seul entretien des choses célestes qu'on aura avec un pauvre sauvage au coin d'un bois ou sur le penchant de quelque rocher, une âme gagnée à Dieu, un enfant baptisé, un barbare à vos pieds qui pleure des péchés de plusieurs années, quoique ce soit souvent des péchés d'innocence, donnent plus de joie que n'ont causé d'ennui toutes les peines d'un long et pénible voyage. Quand on n'aurait que cette consolation d'honorer Dieu par le saint sacrifice de la messe en des terres où sa divine Majesté n'avait été louée que par le chant des oiseaux et par le bruit des rapides, qui portent sa voix avec leurs torrents et qui la font retentir au milieu de leurs tourbillons d'eau, certes, on s'en tient trop récompensé ; et il faut y avoir passé pour concevoir le contentement qu'il y a de voir Jésus-Christ dominer pour la première fois sur un autel enrichi d'écorces et sous les plus frêles accidents de la nature, de le voir adoré dans des pays où le démon a régné de tout temps avec un empire absolu. »

Du lac Saint-Jean, d'un seul trait transportons-nous au lac Supérieur ; car le zèle des jésuites embrassait la largeur du continent. En 1666, le père Allouez fondait au sud du lac Tracy ou Supérieur, presque en arrivant à son extrémité occidentale, à Chagouamigong, une mission importante, qu'il baptisait sous le vocable du Saint-

Esprit, au milieu de vingt nations diverses que la peur des Iroquois avait refoulées dans ces cantons lointains.

Dès 1667, les Kilistinons visitaient la mission nouvelle. Ils étaient alors, comme ils le sont encore aujourd'hui, bons, dociles, errants, n'ayant point de demeure fixe, point de champs cultivés, point de villages, ne vivant que de chasse et d'un peu d'avoine qu'ils allaient ramasser dans les lieux marécageux. Ils adoraient le soleil, lui offrant de bien singuliers sacrifices : ils attachaient un chien au haut d'une perche et le laissaient ainsi suspendu jusqu'à ce qu'il fût corrompu entièrement, l'astre du jour étant sensé humer les parfums qui s'exhalaient de cette chair en putréfaction.

Jamais ils n'avaient entendu parler de Dieu ; la nouveauté de la foi et la docilité de leur esprit les rendaient très attentifs aux instructions du missionnaire, ils lui promirent de ne plus rendre leurs hommages qu'au Créateur du soleil et du monde. Plusieurs même demandèrent le baptême, mais il leur fut différé à raison de la vie errante et vagabonde qu'ils menaient ; seule une petite fille nouveau-née eut le bonheur de recevoir, cette année-là, le sacrement de la régénération. Ils invitèrent la Robe noire à les suivre dans leurs bois ; mais le père ne pouvait se donner tout aux uns, en privant les autres, plus nombreux, plus rapprochés et non moins bien disposés, du bienfait de son ministère. « J'espère, dit-il, que cette mission produira quelque jour des fruits correspondant aux travaux qu'on entreprendra quand nos pères iront hiverner avec eux, comme ils font à Québec avec les sauvages de Tadoussac. »

Les Kilistinons continuèrent de fréquenter, dans l'intérêt de leur petit commerce, la mission du Saint-Esprit, ainsi que celle du Saut-Sainte-Marie. Dans l'automne de 1669, le père Vimont rencontra deux cents canots qui venaient d'acheter à Chagouamigong des marchandises et du blé. Dans sa relation de 1670, il dit que ces sauvages, chassés de leur pays par la famine, se rendaient au Sault de temps en temps pour y jouir de l'abondance du poisson.

Dans ces rapports fréquents avec les ministres de l'Évangile, quelques-uns parvinrent aux lumières et à la pratique de la foi. En 1671, un jeune Monsounic, c'est-à-dire un des sauvages habitant les rivages de la rivière Moose, tomba malade des fièvres à la mission Sainte-Marie ; il était à la dernière extrémité. Le père fut le voir et l'instruisit. Presque aussitôt ses parents l'embarquèrent pour leur pays ; sur la route il se trouva guéri soudain, et il protesta qu'il devait sa guérison à la prière que le père lui avait enseignée.

Cette même année, un autre jeune Kilistinon, venant de Montréal, s'était arrêté en face de la mission du Sault, malade de la jaunisse, moribond ; il n'avait pas mangé depuis trois jours, et déjà il était sans mouvement, comme s'il eût été mort. Les jongleurs s'étaient employés à sa guérison avec toutes leurs superstitions diaboliques, mais inutilement. Le père va le visiter dans l'après-midi, l'instruit, le fait prier, et lui fait promettre de se faire chrétien. Cette promesse n'est pas plus tôt formulée, qu'il se sent mieux ; dès le lendemain, il passe la rivière et vient à la chapelle répandre devant Dieu ses remerciements pour le rétablissement de sa santé ; puis il s'embarque pour continuer son voyage, fort et vigoureux. Les autres Kilistinons, à la nouvelle de cette guérison subite, vont en foule à l'église, pressent les pères de les instruire et leur présentent leurs enfants pour le baptême. Quand ces derniers se plaignaient en leurs maladies : « Ne pleurez pas, leur disaient-ils, ne pleurez pas, le baptême va vous guérir. »

Dès l'année 1670, le père Vimont se proposait d'entreprendre sous peu un voyage vers la baie d'Hudson, pour deux raisons principales : « La première, dit-il, pour voir de quelle façon nous pourrions travailler à la conversion de ces peuples ; la seconde, pour reconnaître enfin cette mer du Nord, dont on a tant parlé et qui n'a point encore été trouvée par terre. » Mais ce projet resta sans exécution. Bientôt les découvertes de Joliette et de Marquette allaient ouvrir de ce côté, au zèle et aux courses des missionnaires les régions immenses et les peuples nombreux du Mississipi. On devait atteindre la baie par un autre chemin, et l'honneur d'y conduire le premier son canot aventureux était réservé à un autre jésuite, au père Albanel.

M. Talon, le plus actif et le plus intelligent des intendants qu'eut la Nouvelle-France, était anxieux de prendre connaissance de la mer du Nord, de sa situation par rapport aux établissements français, de la distance qui la séparait de Québec et des ressources qu'elle pouvait offrir aux revenus de son gouvernement. Il résolut de ne rien omettre de ce qui serait en son pouvoir pour hâter cette découverte ; comme il savait que l'intention de Sa Majesté était que tous les peuples du Canada fussent instruits dans le christianisme, il demanda au supérieur des jésuites quelqu'un de ses pères qui pût ouvrir le chemin à ses envoyés laïques vers cette baie, en même temps qu'il y porterait les bonnes nouvelles de l'Évangile. On jeta les yeux sur le père Charles Albanel, ancien missionnaire à Tadoussac, parce que pendant longtemps il avait pratiqué les sauvages de

ces cantons, qui seuls pouvaient être des guides sûrs à travers tant de routes inexplorées. M. Talon lui adjoignit M. de Saint-Simon, avec un autre Français, et il les fournit généreusement de tout ce qui était nécessaire pour la réussite d'une aussi importante entreprise.

Nos voyageurs partirent de Tadoussac le 21 août 1671, et le 7 septembre ils étaient à l'extrémité nord-ouest du lac Saint-Jean. Là des sauvages atikamègues leur apprirent que deux vaisseaux anglais avaient mouillé dans la baie durant le cours de l'été; et, comme preuve de leur dire, ils montrèrent une hache et du tabac qu'on avait obtenu de ces commerçants étrangers, en échange de pelleteries. Dans cette conjoncture, le père Albanel et M. de Saint-Simon crurent prudent d'envoyer à Québec pour demander, auprès du gouverneur, de l'évêque et de l'intendant, des lettres patentes, des passeports et des instructions; leur messenger ne fut de retour que le 10 octobre.

La saison se trouvait trop avancée pour pouvoir se rendre à la mer avant les glaces; ils résolurent d'hiverner en ce lieu, où il y avait abondance de castor et de porc-épic. Ce temps toutefois ne fut pas perdu pour le ministère du missionnaire. Il catéchisa nombre de sauvages que la chasse amenait dans les environs; parmi ces ouailles d'occasion, il eut même des habitants de ce pays qu'il allait reconnaître et évangéliser, des Mistassirinins. Il administra les sacrements de pénitence et d'eucharistie à ceux qui étaient déjà chrétiens, et il conféra le baptême à vingt-neuf nouveaux néophytes, tant adultes que jeunes enfants. L'œuvre de Dieu dans les âmes n'était pas oisive.

Ils reprirent leur voyage le 1^{er} juin 1672 à travers les rapides, sauts et portages. Le 10, ils étaient à Palistaskau, à la hauteur des terres. Le 13, ils rencontrèrent Sesibahoura, grand chef de cette contrée, qui, dans un but de lucre, laissait percer l'intention de les arrêter. Il était accompagné d'un grand nombre des siens, parés de colliers, de ceintures et de bracelets de porcelaine, bariolés de tatouages. Le père les fit saluer de dix coups de fusil, et dès le même soir il leur offrit, selon la mode du pays, deux riches présents.

« Sesibahoura, dit-il, ce n'est pas pour acheter le passage de cette rivière et de ton lac que je te veux régaler de deux présents. Le Français, ayant délivré tout ce pays des incursions des Iroquois, vos ennemis, mérite bien qu'on lui accorde le droit d'aller et de venir en toute liberté sur cette terre qu'il a conquise par ses armes.

De plus, Dieu, que vous reconnaissez pour être le maître de toutes choses, me donne le droit de passer librement partout.

« Ce premier présent est une natte pour couvrir les fosses de vos morts qui ont été tués par l'Iroquois ; à vous, qui avez échappé à leurs feux, il vous dit que vous vivrez à l'avenir. Onontio a ôté des mains du cruel la hache de guerre ; votre pays était mort, il l'a fait revivre ; il a arraché les arbres et les rochers qui barraient vos rivières. Pêchez, chassez et trafiquez partout, sans crainte d'être découverts par vos ennemis, ni par le bruit de vos armes, ni par l'odeur du tabac, ni par la fumée de vos campements : la paix est générale.

« Ce deuxième présent vous dit que l'Iroquois prie Dieu depuis que le Français lui a donné de l'esprit. Onontio prétend que vous l'imitiez, puisqu'il vous a rendu la liberté. « J'aime Dieu, vous dit-il, « et je ne veux point avoir de parents ni d'alliés qui reconnaissent « le démon pour leur maître. Mon amitié ne doit pas être seulement « en ce monde, je veux qu'elle soit de durée en l'autre et qu'elle « subsiste jusque dans le ciel. »

« Et pour cela quittez le dessein d'avoir commerce avec les Européens qui traitent vers la mer du Nord ; ils ne prient point Dieu comme il faut ; reprenez votre ancien chemin du lac Saint-Jean, où vous trouverez toujours quelque Robe noire pour vous instruire et vous baptiser. »

Ce soir-là ce fut festin en l'honneur des Français. A la brune tombante, pour mieux témoigner des transports de leur joie, les sauvages se livrèrent à une danse publique, où se mêlaient les voix des danseurs et les roulements du tambour ; la nuit se passa en réjouissances. Le lendemain, le capitaine, à la suite d'un grand repas, prit la parole et dit :

« C'est aujourd'hui, mon père, que le soleil luit pour nous, et que, nous favorisant de ta douce présence, tu nous fais le plus beau jour que le pays ait vu ; jamais nos pères ni nos grands-pères n'ont eu tant de bonheur. Que nous sommes heureux d'être nés en ce temps pour jouir des biens que tu nous fais ! Le Français nous oblige bien fort en nous donnant la paix, il nous fait revivre ; mais il nous oblige bien plus en nous voulant faire chrétiens : grâce à lui, après notre mort, nous éviterons les peines éternelles. Mon père, tu t'arrêteras ici pour nous instruire et nous baptiser tous ; à ton retour, tu diras à Onontio que nous prions tous Dieu et que nous avons écouté sa parole. »

La fermeté du père avait imposé aux sauvages, sa bonté les

gagna. Grande fut sa joie de les voir en aussi bonnes dispositions pour la foi.

« Je baptiserai ici vos enfants, leur dit-il, parce qu'il vous serait impossible de les porter au lac Saint-Jean; quant à vous, qui êtes capables de voyager, vous étant rendus à la mission du lac pour votre trafic, vous m'y attendrez, et là, après vous avoir instruits, je satisferai volontiers l'ardeur de vos pieux désirs. »

Les sauvages applaudirent. C'était le prodige de Tolbiac répété : un chef avec tout son peuple demandait à entrer dans le giron de l'Église, et le missionnaire, nouveau Remi, passa le jour suivant à leur parler des choses du ciel.

II. — Au lac Mistassini. — Belles campagnes. — Le lac Némiskau. — Douceurs du climat. — La zone fertile. — Arrivée à la baie. — Réception cordiale de la part de Kiaskou. — Discours du père. — Saint Patrice et son peuple. — Objections et réponses. — Triomphe de la persévérance. — Baptême de Kiaskou. — Raisons du départ. — Le départ. — A Minahigouskat. — De retour au lac Saint-Jean. — A Chegoutimik. — Succès de l'Évangile. — Fidélité des renseignements. — La rivière Rupert. — Les grèves au Baisant. — Zèle ignoré.

Le 16 septembre, après avoir appelé les bénédictions d'en haut sur le reste de leur course, les voyageurs se remirent en route. Ils entrèrent le 18 dans le grand lac Mistassini. Ce mot veut dire « grosses pierres »; ce lac, en effet, est rempli de rochers d'une grosseur prodigieuse, de là son nom. « Il est si grand, dit la relation, qu'il faut vingt jours de beau temps pour en faire le tour. Il renferme quantité de belles îles, du gibier et du poisson de toute espèce; les originaux, les ours, les caribous, les porcs-épics, les castors y sont en abondance. »

Les jours suivants furent rudes. Les 23 et 24, ils traversèrent un pays qui n'était pas si montagneux; l'air y était plus doux. « Les campagnes, continue le père Albanel, sont belles, produiraient beaucoup et seraient capables de nourrir de grands peuples, si on les faisait valoir. Ce pays, le plus beau de notre route, a continué jusqu'à Nemiskau, où nous arrivâmes le 25 sur le midi.

« Nemiskau est un grand lac de dix journées de circuit, entouré de hautes montagnes, depuis le sud jusqu'au nord, formant un demi-cercle. On voit, à l'embouchure de la grande rivière qui s'étend de l'est au nord-ouest, de vastes plaines qui règnent même au-dessous des montagnes qui font le demi-rond; toutes ces campagnes sont entrecoupées agréablement d'eau. Il semble à la vue que ce soient

autant de rivières, formant un si grand nombre d'îles, qu'il est difficile de les pouvoir compter. On voit toutes ces îles tellement marquées de pistes d'originiaux, de castors, de cerfs, de porcs-épics, qu'il semble qu'elles soient le lieu de leur demeure. Il se décharge dans ce lac cinq grandes rivières; le poisson y est si abondant, qu'il constituait autrefois la principale nourriture d'une grande nation sauvage qui habitait ces rivages, il n'y a encore que huit ou dix ans. Mais l'Iroquois l'a dispersée. »

Plus loin le père ajoute : « Ceux-là se sont trompés qui ont cru que ce climat était inhabitable, soit à raison des grands froids, des glaces et des neiges, soit par le défaut de bois propice à bâtir ou à se chauffer. Ils n'ont pas vu ces vastes et épaisses forêts, ces belles plaines et ces grandes prairies qui bordent les rivières en divers endroits, couvertes de toute sorte d'herbages propres à nourrir du bétail. Je puis vous assurer qu'au quinzième jour de juin, il y avait des roses sauvages aussi belles et aussi odoriférantes qu'à Québec; la saison même m'y paraît plus avancée; l'air, fort doux, est agréable. Il n'y avait point de nuit quand j'y étais; le crépuscule n'était point encore fini au couchant quand l'aube du jour paraissait au levant du soleil. » C'est là, en vérité, la description d'un petit Éden.

Les explorateurs enthousiastes qui aujourd'hui pensent découvrir pour la première fois les ressources agricoles de l'ancienne terre de Rupert ne se doutent pas qu'ils ne font que répéter dans leurs récits ce qu'ont dit avant eux, il y a deux siècles, ces jésuites si modestes et si savants. Ces belles terres, situées entre les lacs Mistassini et Nemiskau, correspondent parfaitement à cette région superbe que nous avons traversée du lac Abbitibi à Clay-Falls. Il y aurait donc, par delà la hauteur des terres et à une certaine distance de la baie, s'étendant de l'est à l'ouest, une zone fertile et tout à fait habitable, débouché providentiel pour nos gens quand la vallée de l'Ottawa sera remplie : « *Crescite et multiplicamini, Canadenses!* Canadiens, croissez et multipliez-vous, » l'espace ne vous manque pas dans votre beau pays.

Le 18 juin au matin, les trois voyageurs français étaient arrivés à six lieues de la mer. Ils rencontrèrent à gauche, dans un petit ruisseau, un bateau de douze tonneaux environ, avec tous ses agrès, portant voile latine et pavillon de la Grande-Bretagne. A une portée de fusil du rivage se trouvaient deux maisons désertes et, un peu plus loin, le lieu d'un campement indien; là Anglais et sauvages

avaient passé l'hiver. Quelques heures plus tard, ils arrivèrent à la baie à marée basse, et ils durent gagner la grève, comme nous l'avons fait plus d'une fois, dans les vases jusqu'au ventre. « Tout ce soir, ajoute le père, nous nous arrêtâmes là, nous divertissant à considérer la mer, que nous avons tant recherchée, et cette si fameuse baie d'Hudson. »

Les sauvages étaient cabanés à vingt lieues plus loin, à Miseoutenagachit. Le 1^{er} juillet, à six heures du matin, les voyageurs, après bien des hésitations de la part de leur guide, se mirent enfin en route pour aller les trouver.

Du plus loin que les sauvages les virent approcher, ils sortirent de leurs cabanes et se rendirent sur la côte. Le capitaine s'écriait à pleine tête pour les complimenter :

« La Robe noire nous vient visiter! la Robe noire nous vient visiter! »

Soudain une bande de jeunes gens se détache de la foule et s'élança à l'eau jusqu'à la ceinture. Les uns portent les Français à terre sur leur dos, d'autres enlèvent le bagage, d'autres s'attèlent au canot. Le chef, qui a nom Kiaskou, c'est-à-dire Mauve, prend le père par la main, le conduit à son logis et le fait asseoir avec ses deux compagnons à ses côtés. Le père alors tira de son sac un beau calumet et trois brasses de tabac, il les donna à son hôte pour fumer lui-même et régaler sa jeunesse. Kiaskou ne se sentait plus de joie. Cependant les femmes avaient dressé une cabane pour les nouveaux arrivés; dès qu'ils y furent installés, le capitaine leur fit préparer un grand festin, chacun apportant à l'envi ce qu'il avait de meilleur. Tous les sauvages vinrent les visiter les uns après les autres avec curiosité et admiration; les femmes menaient par la main leurs petits enfants pour leur montrer une Robe noire: ils n'en avaient jamais vu.

Pourtant le père découvrit que ces braves gens, attribuant son voyage à un but de trafic, entretenaient dans leur esprit un certain ombrage à son endroit. Il tenait à les convaincre du parfait désintéressement de sa visite; en conséquence, il fit assembler les capitaines et tous les principaux de la tribu, et, après leur avoir expliqué par un premier présent qu'ils devaient à Onontio le bienfait de la paix actuelle, il ajouta: « Ce n'est pas l'attrait du commerce qui m'amène ici. Si j'ai souffert la fatigue d'un aussi long voyage à travers tant de hasards, ce n'est point pour un autre motif que celui de vous éclairer des lumières de la foi, vous enseigner le chemin du ciel et vous rendre très heureux après cette vie. Ce sont mes pensées et ce sont aussi les pensées des Français, qui m'ont envoyé ici pour

vous dire que la raison principale pour laquelle ils vous ont procuré la paix avec l'Iroquois, c'est pour vous obliger à prier Dieu tout de bon; votre conversion au christianisme doit être la reconnaissance de ce grand bien. C'est le second présent. »

Il n'appartient qu'à Dieu de toucher les cœurs, mais il le fait quand il le veut et comme il le veut. Ces présents et ces paroles eurent un tel effet sur l'esprit de ces pauvres sauvages, qu'ils prirent sur-le-champ, par le mouvement sans doute du Saint-Esprit, la résolution de se faire tous instruire et d'embrasser la foi. C'était le peuple de la vieille Irlande qui recevait sans résistance, avec enthousiasme, les prédications de Patrice. Le plus ardent était le vieux chef.

« Je ne te laisserai pas partir, disait-il au missionnaire, que tu ne m'aies baptisé. »

Le père, pour l'affermir dans ses bonnes résolutions, prenait plaisir à discuter avec lui et à lui poser de nombreuses objections.

« Vous êtes si chancelants, vous êtes si peu fermes dans la croyance d'un Esprit souverain qui a tout fait et qui gouverne tout, qu'au moindre danger de la vie, qu'au premier revers dans vos affaires, vous aurez recours à l'Esprit malin, et vous retombez dans vos anciennes coutumes. Je le crains fort, ô grand chef; ce généreux dessein qui t'anime maintenant à prier s'éteindra à la moindre disgrâce qui viendra fondre sur toi; et s'en ira en fumée, comme un beau feu au moindre vent.

— Cela serait bon, répondait-il, si j'étais un enfant; tu aurais sujet de craindre que je ne fusse pas ferme dans ma résolution. Celui qui me donne ces sentiments maintenant saura me les conserver à l'avenir; s'il a été assez puissant pour allumer en moi le feu de ce bon dessein, il ne l'éteindra pas, et, à part lui, qui peut l'éteindre, puisque lui seul fait tout et gouverne tout ?

— Attends, lui dit le père, à une autre fois; je suis pressé de songer à mon retour, je n'ai pas le temps de t'instruire à fond. L'année prochaine, ou moi, ou quelqu'autre, nous reviendrons, nous demeurerons ici longtemps, et nous vous enseignerons tout ce qu'il faut croire, faire et éviter, pour aller au ciel.

— Oui, répondit-il, mais qui t'a assuré que tu seras en vie l'année prochaine? Celui qui partira pour venir ici y arrivera-t-il? Qui t'a dit qu'on me trouvera moi-même encore vivant? Je suis déjà vieux et malade depuis deux lunes; si je meurs sans baptême, je dirai à Celui qui a tout fait: « Je voulais être baptisé et prier tout de bon, mais le père n'a pas voulu m'accorder cette grâce. »

Ce brave homme disait tout cela d'un si bon cœur, qu'il tirait

les larmes des yeux. Il ne cessait de demander le baptême ; il retint le missionnaire trois jours, faisant naître différents incidents pour l'arrêter.

Le 3 juillet au soir, le père lui dit :

« C'est le bout, je dois partir au retour du soleil.

— Quoi ! tu partiras, et je ne suis pas baptisé !

— Sois content, demain matin, avant mon départ, je te baptiserai.

— Voilà qui est bien, fit-il joyeux ; je te crois, car tu n'es pas menteur. »

Ce même soir, Kiaskou parla au père Albanel, le considérant non en son caractère d'interprète du Grand-Esprit, mais en sa qualité de député officiel d'Onontio.

« Comme tu as tant épuisé de forces pour venir, dit-il, comme tu veux faire grande diligence pour te rendre au plus tôt, et que les chemins sont très pénibles, ce serait achever de ruiner la santé qui te reste, que de t'aller charger de beaucoup de paquets. Pourtant comment te renvoyer sans présents ? ce sont nos paroles. On dirait à Québec que je n'ai point de bouche et que je suis un enfant qui ne sait pas parler. Prends ces loutres légères, elles diront aux Français de là-bas que j'ai voulu ménager tes forces ; et, pour leur témoigner l'estime que j'ai fait de leurs riches présents, ma jeunesse portera ma parole et mon remerciement l'année prochaine au lac Saint-Jean. Adieu donc, et va-t-en quand tu voudras. »

Le lendemain, le vent contraire retint le père tout le jour à la côte. Il put baptiser son néophyte avec toutes les cérémonies de l'Église, sans précipitation, à loisir. Le nouveau chrétien était transformé dans ses sentiments. Il fit assembler tout son monde, et, comme transporté d'une secrète impression du ciel, il leur dit :

« Mes neveux, vous connaissez tous mon bonheur : je suis chrétien. Je prie Dieu maintenant ; une forte pensée d'éviter les peines éternelles et de jouir un jour des délices du ciel m'a touché. Je ne suis plus ce que j'ai été autrefois, je désavoue le mal que j'ai fait, j'aime de tout mon cœur Celui qui a tout créé ; c'est en lui seul que je veux croire, c'est en lui seul que je veux espérer. Voilà ce que je dis, que chacun pense pour soi. »

Il anima ce discours d'un air si plein de l'esprit de Dieu, il l'accompagna de tant de dévotion, que ses gens en furent émus. Si le père eût pu satisfaire leurs désirs, il serait resté avec eux assez longtemps pour les instruire et les baptiser tous ; mais il dut précipiter son retour. Le sauvage qui lui servait de guide ne voulait pas rester

plus longtemps ; il disait qu'il était en peine de sa petite fille, âgée de quatre mois, qu'il avait laissée au lac Saint-Jean ; il ne s'était rendu qu'à contre-cœur jusqu'à Miskoutenagachit, enfin il menaçait de partir seul. Ceux qui en ont fait comme nous l'expérience savent fort bien qu'on ne commande pas un sauvage comme un blanc ; la raison ne peut rien chez lui contre ses impressions du moment.

Le 5, le père, la tristesse dans l'âme, fit ses adieux à cette bonne population, leur disant au revoir, à bientôt. Plusieurs sauvages versaient des larmes, ils accompagnèrent les Français jusqu'au rivage et les suivirent des yeux aussi longtemps qu'ils purent distinguer le canot qui s'éloignait.

Le 18, ayant franchi le lac Nemiskau et le lac Mistassini, la hauteur des terres, les voyageurs arrivèrent à une rivière appelée Minahigouskat, où les attendaient deux cents sauvages. Ceux-ci écoutèrent la prédication évangélique avec tant de satisfaction qu'ils se déclarèrent publiquement pour la prière et promirent de se rendre au lac Saint-Jean le printemps suivant afin d'y être instruits. Le troupeau de Jésus-Christ s'accrut de trente-trois agneaux dans la personne de trente-trois petits enfants que les parents apportèrent à l'envi au baptême.

Le 23, le canot rentrait sur les eaux du lac Saint-Jean, après un voyage de cinquante-trois jours. Le père fut agréablement surpris de trouver là, l'attendant, cette première bande de Mistasirinins qu'il avait rencontrés en allant, et à qui il avait différé le baptême, soit pour éprouver leur résolution, soit pour leur donner l'occasion de s'instruire davantage ; fidèles à leur promesse, ils étaient au rendez-vous depuis un mois. Le missionnaire passa cinq jours à les catéchiser, après quoi il put admettre trente adultes aux ablutions de la fontaine régénératrice. De plus, ces nouveaux chrétiens lui promirent de passer l'hiver au lac pour se mieux établir dans le christianisme au contact des anciens dans la foi, dont l'exemple devait les former à la pratique et aux mœurs de notre sainte religion. Ce fut là, dit-il, la plus belle récompense des peines qu'il avait eu à souffrir dans ce long voyage.

Le 1^{er} août, nos trois Français, avec leurs six sauvages, mettent pied à terre à Chegoutimik, où M. de Saint-Denis, capitaine de Tadoussac, les attendait pour les embarquer sur son vaisseau et les amener à Québec. Le premier voyage par terre à la grande baie du Nord, du moins dont on ait la relation en détail, était enfin heu-

reusement terminé, et c'était la religion qui l'avait fait réussir en poussant de ce côté les premières missions régulières.

Les succès qu'y obtint le saint Évangile étaient surprenants : ces peuples montraient les meilleures dispositions, ils couraient au-devant du baptême ; tous les chefs principaux étaient gagnés à la cause de Dieu ; le nombre des baptisés montait à deux cents. « Que ne peut-on espérer, dit le père, après de si beaux commencements ? particulièrement si on considère le désir ardent que tous ces peuples m'ont témoigné d'être instruits, la difficulté qu'ils ont eue à me laisser partir et les instances qu'ils m'ont faites de nous aller établir au plus tôt dans leur pays. »

Ce qui frappe en relisant cette relation, c'est la justesse des renseignements que le pieux et savant jésuite avait pu se procurer. D'après lui, telles étaient les nations sauvages qui habitaient sur les bords de la la baie : à l'ouest, les Kilistinons proprement dits ; au sud, les Mataoukirinouk et les Mousonik ; à l'est, les Pitchiboutounibuek et les Koukouikouésiouek. « A trois journées dans la profondeur de la baie, ajouta-t-il, est une rivière que quelques sauvages appellent Kitchesipiou (la grande rivière) et quelques autres, la rivière des originaux Mousousipiou, sur laquelle il y a beaucoup de nations. » C'est ni plus ni moins la rivière Moose, sur laquelle nous a fait déboucher l'Abbitibi, et dont les eaux nous ont ensuite conduits jusqu'à la mer.

Du lac Mistassini à la mer, il suivit le cours de la rivière qui porte aujourd'hui le nom de Rupert ; elle s'appelait alors Nemiskausipiou.

« Elle est fort belle, dit-il ; elle est large presque de demi-lieue en divers endroits, mais elle n'est pas bien profonde ; elle vient du sud-est et s'étend au nord-ouest environ de quatre-vingts lieues ; elle est fort rapide et entrecoupée de dix-huit sauts. Tous ces portages sont longs et difficiles, il y en a deux ou trois d'environ trois lieues ; les autres sont d'une lieue, de deux, de deux et demie. »

Il fut frappé, comme nous, de l'immense étendue qu'ont les grèves de la baie au baissant. « Il n'est pas croyable combien loin la mer se retire lors de la marée basse ; tout ce grand espace, qui pour la plupart n'est que vase et que rochers, demeure presque tout à sec, de sorte que la rivière, qui s'étend sur cette vase et qui s'y perd, n'a pas pour lors assez d'eau pour porter les canots. »

Oui, nous en savons quelque chose.

La nuit noire commence à s'étendre sur la terre et sur mon papier ; je m'arrête ici pour aujourd'hui. A demain la continuation de l'his-

toire des travaux apostoliques des soldats de saint Ignace dans ces régions reculées. Qui connaît ces dévouements obscurs ? que d'héroïsmes ensevelis dans les secrets de ces solitudes ! Pour un grand nombre, ces pages seraient toute une révélation ; que d'autres actions de zèle, d'autres entreprises évangéliques qui ne seront révélées qu'au grand jour des récompenses. En général on connaît assez bien les labeurs et les martyres des missions montagnaises, huronnes, iroquoises et outaouaises ; mais on ignore les fatigues et les sueurs qui ont été répandues dans ces forêts difficiles et discrètes, zèle d'autant plus méritoire qu'il n'a eu que Dieu pour témoin.

XI

LES PÈRES DALMAS, SYLVIE ET MAREST A LA BAIE D'HUDSON

I. — Le père Dalmas au fort Sainte-Anne. — Triste hivernement. — Guillory tue le chirurgien. — Il découvre son crime au père. — Le père le console. — Il tue le père. — Dans les fers. — Capture du fort par les Anglais. — Le père Sylvie retourne à la baie. — *Uno avulso, non deficit alter*. — Le père Marest, aumônier de d'Iberville. — La fête de l'Assomption à bord. — Piété des Canadiens. — Au détroit d'Hudson. — La fête de la Nativité de la sainte Vierge. — Calme inquiétant. — Recours à sainte Anne. — Vœu à sainte Anne. — Arrivée au fort Nelson. — Baptême d'un Iroquois. — Les rivières Bourbon et Sainte-Hélène. — Nouveau vœu à sainte Anne. — Danger que court le vaisseau *la Salamandre*. — Le père descend au rivage. — Mort de M. de Chateauguay. — Danger que court le Poli. — Courage moral de d'Iberville. — Œuvre de titans.

Quand les Français eurent commencé à faire par la mer le commerce des pelleteries, à l'embouchure des rivières qui se jettent dans la baie d'Hudson, les dangers de cette périlleuse navigation et les fréquentes maladies qui les assaillaient pendant leur hivernement les engagèrent, non sans raison, à ne point entreprendre ces excursions lointaines sans avoir avec eux un aumônier. C'est en cette qualité que, dans l'été de 1691, s'embarqua le père Dalmas, natif de Tours d'après les uns, et d'après les autres de Quimper-Corentin. Il passa l'hiver dans ce petit poste de traite, bâti en 1677 par Desgroseilliers et Radisson, que les Français appelaient Sainte-Anne, et les Anglais Albany ; il se trouvait situé, en remontant la rivière, sur la rive droite, à une demi-lieue du fort actuel de l'honorable Compagnie. Dans cet isolement complet, le père partageait

son temps entre les secours de son ministère qu'il donnait aux Français laissés en garnison, et l'étude de la langue sauvage, afin de se mettre en état d'annoncer la bonne nouvelle aux peuplades couchées dans les ombres de la mort.

Le vaisseau qui devait leur apporter des vivres dans le cours de l'été de 1692 ne put se rendre à destination, repoussé qu'il fut par la violence des vents. Les pauvres hivernants, abandonnés à leurs seules ressources, périrent pour la plupart, soit de maladies, soit des suites de la famine, les uns après les autres. A la fin ils se virent réduits à huit.

Un beau jour de l'hiver, cinq d'entre eux partirent sur les neiges pour aller chasser dans les bois; il ne resta au fort que le père Dalmas, le chirurgien et un taillandier du nom de Guillory. Depuis longtemps cet armurier ne vivait pas en bons termes avec le chirurgien; profitant d'un moment qu'il était seul avec lui, il l'assassina, traîna son cadavre sur la rivière, perça un trou dans la glace et l'y jeta.

De retour au poste, il trouve dans la chapelle le père Dalmas, qui se prépare à offrir le saint sacrifice. Il demande à lui parler; le père le remet après la messe, il la sert à son ordinaire. La messe finie, pressé par les remords, poursuivi par les terreurs, il découvre au prêtre son crime.

Il est au désespoir; il tremble de tous ses membres, persuadé que ses compagnons, à leur retour, vont le mettre à mort.

« Ce n'est pas ce que vous avez le plus à craindre, lui dit le père; nous sommes en trop petit nombre, et on a trop besoin de vos services pour qu'on veuille vous perdre. Dans tous les cas, si on voulait le faire, je vous promets de m'y opposer autant que je pourrai; mais je vous exhorte à reconnaître devant Dieu l'énormité de votre crime, à lui en demander pardon et à en faire rigoureuse pénitence. Ayez soin d'apaiser la colère de Dieu, pour moi j'aurai soin d'apaiser celle des hommes. J'irai, si vous le voulez bien, ajouta-t-il, au-devant de ceux qui sont allés à la chasse; je tâcherai de leur faire promettre de ne point vous maltraiter à leur arrivée.

— J'accepte cette offre, dit le taillandier; allez. »

Il parut se calmer, et le père partit.

A peine le jésuite était-il sorti du fort, que le malheureux meurtrier se sentit troublé de nouveau. Il entra dans une humeur noire; il se mit dans la tête que le père le trompait, et qu'il n'allait trouver les autres que pour les prévenir contre lui. Il prend sa hache et son fusil, et il se met à courir après le père, qui s'en allait tranquillement le long de la rivière. Il lui crie de l'attendre, le missionnaire

s'arrête. Aussitôt qu'il l'eut rejoint : « Vous êtes un traître, dit-il, vous me trompez, » et, sans attendre d'explications, il lui tire un coup de fusil et le blesse. Le père se jette, pour se soustraire à sa fureur, sur un glaçon flottant; le misérable y saute après lui, lui assène deux coups de hache sur la tête et l'assomme. Après avoir enfoui son corps dans le courant, sous la glace, il revint au fort.

Bientôt après les cinq chasseurs arrivèrent. Surpris de ne plus trouver le père ni le chirurgien, ils demandèrent à Guillory ce qu'ils étaient devenus. L'embarras où ils le virent, les mauvaises réponses qu'il leur donna, quelques traces de sang qu'ils aperçurent sur la neige, les déterminèrent à se saisir du misérable. Alors il avoua son double crime dans tous ses détails.

On avait résolu de le garder dans les chaînes, sous les verrous, jusqu'à l'arrivée des vaisseaux français, sur l'un desquels on devait l'embarquer; mais les Anglais parurent dans la baie les premiers. La petite garnison avait chargé d'avance tout ce qu'il y avait dans le fort de canons et de fusils; quand les ennemis se furent approchés à une très courte distance, elle fit une furieuse décharge; plusieurs tombèrent mortellement blessés, les autres prirent la fuite. Les Anglais revinrent en force; et, croyant que la place renfermait beaucoup de monde, ils se préparèrent à en faire le siège dans toutes les règles. Les cinq Français, se voyant hors d'état de résister, se sauvèrent pendant la nuit par une embrasure de canon; ils gagnèrent les bois, laissant le taillandier seul et lié. Qu'advint-il de lui? On n'a jamais su ce que les Anglais en firent, ni ce qu'il leur conta sur les causes de son emprisonnement. Des cinq personnes qui s'échappèrent du fort, deux seulement parvinrent à Montréal après bien des fatigues; les trois autres avaient succombé en chemin.

Ces tristes nouvelles étaient arrivées à Québec vers le milieu de l'été de 1693; elles n'empêchèrent pas le père Sylvie, qui, en 1685, avait accompagné à la baie d'Hudson l'expédition du chevalier de Troyes, de s'embarquer quelques semaines après pour ces parages lointains. A la vue de ces dévouements obscurs et intrépides, le protestant Parkam faisait cette remarque dans son admiration : « Une vie isolée de toutes relations sociales, et éloignée de tout ce que l'ambition poursuit avec ardeur, puis une mort solitaire ou se présentant sous les formes les plus effrayantes, telle était la perspective des missionnaires. » C'est justement cette perspective qui avait pour eux des attrait. La couronne du martyr, pour les âmes d'élite, a des rayonnements de gloire et de bonheur qui les fascinent. Cependant le bon père Sylvie fut si incommodé du voyage, qu'il dut à son grand regret revenir à Québec dès l'automne même; il avait

rapporé de la baie des maladies dont il ne put se remettre de toute sa vie.

Chez les enfants de Saint-Ignace, le dicton latin n'a en aucun temps cessé d'être vrai : la place du danger ne reste jamais vide : *Uno avulso, non deficit alter*. L'année suivante, le père Gabriel Marest partait pour ces mêmes régions du nord, à bord d'un des vaisseaux de M. d'Iberville, « un des plus braves capitaines, écrit-il à son supérieur, que nous ayons eus dans la nouvelle France. »

Le 10 août 1694, le Jean Bart canadien laissait Québec pour aller conquérir, pour la cinquième ou sixième fois, les forts anglais de la baie d'Hudson, ayant sous ses ordres deux vaisseaux, le *Poli* et la *Salamandre*, commandés le premier par lui-même, le second par son frère, M. de Sérigny. En brave capitaine chrétien qu'il était, voulant pourvoir aux meilleurs intérêts spirituels comme temporels de ses soldats et de ses matelots, il demanda à la Compagnie de Jésus un missionnaire qui pût servir d'aumônier aux deux équipages. Le choix du supérieur tomba sur le père Gabriel Marest, parce que, nouvellement arrivé de France, il ne savait encore aucune langue sauvage, ce qui le rendait pour le moment moins nécessaire dans les résidences du Canada. Du reste, on le jugeait capable de jeter les bases d'une maison nouvelle chez ces peuples septentrionaux.

Le père eut bientôt l'occasion d'exercer son ministère. Le 13, le 14 et le 15, les vents étaient contraires : il profita du loisir qu'avait l'équipage pour l'inviter à célébrer dignement la fête de l'Assomption de la bienheureuse Vierge. Il distribua, dans le *Poli*, les images de Notre-Dame que lui avait données, à Québec, M^{me} de Champigny, la femme de l'intendant, et il passa la soirée du 14 à entendre les confessions. Le lendemain, jour de la fête, plusieurs firent leurs dévotions. Comme la messe finissait, le vent changea, et l'on appareilla aussitôt.

Le voyage continua avec des alternatives de bons vents et de calmes plats. Le 20, le détroit de Belle-Ile était franchi ; le long des côtes du Labrador, ils rencontrèrent des banquises, montagnes de glace, collines de cristal, pics hérissés de pointes. Le 1^{er} septembre, on entra dans le détroit d'Hudson, et le 5, par une navigation rapide, ayant parcouru cent cinquante lieues en quatre jours, on en sortait heureusement.

« Le 7, dit le père Marest dans sa relation, le temps se calma et donna à plus de cinquante personnes la facilité de faire leurs dévotions le lendemain, fête de la Nativité de la sainte Vierge. » N'est-ce pas un plaisir de voir nos braves ancêtres, à la guerre, sur leurs

vaisseaux, s'acquitter de leurs devoirs religieux avec autant d'exactitude que s'ils étaient au sein de leurs familles?

Le calme continua le 8, le 9 et le 10, ce qui causa beaucoup de tristesse et d'inquiétude. La saison était avancée; l'hiver vient presque en même temps que l'automne dans ces régions boréales, et la baie restait à traverser dans toute sa largeur.

Le 12, ils découvrirent la terre du Nord, mais au-dessus de l'endroit qu'ils voulaient atteindre. Le vent soufflait encore en sens contraire. Ils louvoyèrent pendant quelques jours inutilement; à la fin, épuisés d'efforts inutiles, ils durent jeter l'ancre.

« Dans cette extrémité, continue le père Marest, les Canadiens vinrent me proposer de faire un vœu à sainte Anne, et de lui promettre de consacrer en son honneur une partie du premier gain qu'ils feraient dans le pays. J'approuvai leur dessein, mais après en avoir parlé à M. d'Iberville. Je les avertis en même temps de travailler à leur sanctification, puisque c'est par la pureté des mœurs qu'on rend ses vœux agréables à Dieu. La plupart profitèrent de mes avis et s'approchèrent des sacrements. Le lendemain, les matelots voulurent imiter les Canadiens et faire le même vœu qu'eux. M. d'Iberville et les autres officiers se mirent à leur tête. Dès la nuit suivante, qui était celle du 21 au 22 septembre, Dieu nous donna un vent favorable. » Je ne puis m'empêcher de songer aux croisés, aux soldats de saint Louis, en voyant cette petite armée s'approcher de la table eucharistique trois fois en six semaines, et consacrer à la religion les prémices de la victoire. Ce qui suit n'est pas moins édifiant.

Le 24 au soir, cinquante-quatre jours après leur départ, ils entraient à pleines voiles dans la rivière Bourbon, terme de leur voyage.

La joie était dans tous les cœurs. C'était un vendredi. Ils chantèrent avec enthousiasme l'hymne *Vexilla regis*, et ils répétèrent à plusieurs reprises la strophe *O crux, ave*, pour saluer l'arbre adorable du salut dans un pays où il était inconnu des barbares, et où les hérétiques avaient abattu avec mépris les croix que les Français y avaient élevées. Pour la première fois, grâce à la présence du missionnaire, les sauvages de ces contrées, « avec les étendards déployés du Roi du ciel, allaient voir briller le mystère de cette croix sur laquelle l'Auteur de la vie a souffert la mort, mais sur laquelle aussi de la mort sont nés des germes de vie. »

Vexilla regis prodeunt,
Fulget crucis mysterium,
Qua vita mortem pertulit
Et morte vitam protulit.

Dès le premier soir de son arrivée, M. d'Iberville jeta sur la côte un petit détachement pour tâcher de surprendre les Anglais, et de faire quelques prisonniers qui pourraient donner d'utiles renseignements. Au nombre de ceux qui allaient en embuscade, se trouvait un Iroquois qui n'avait pas encore été baptisé. Le père l'avait instruit durant le voyage, et s'était grandement servi à cet effet des bons offices d'un Canadien qui savait la langue iroquoise. Voyant les dangers auxquels il allait être exposé, il ne voulut pas différer davantage son baptême, et, au milieu des ténèbres de la nuit, sur ces eaux glacées, au bruit des vents qui mugissaient, il reçut dans le bercaïl de l'Église cet heureux enfant des bois.

Deux rivières considérables, à la distance d'une couple de lieues, séparées par une longue pointe qui s'avance dans la mer, se jettent dans cette baie : la rivière Bourbon, plus rapide, plus considérable, que les Anglais appelèrent d'abord Pornetton, puis Nelson ; la rivière Sainte-Thérèse, autrement dite Hayes, sur les bords de laquelle s'élevait le fort. M. d'Iberville décida de faire hiverner son plus gros vaisseau, le *Poli*, dans les eaux profondes du fleuve Bourbon ; il chargea M. de Sérigny de le conduire à bon port. Pour lui, toujours à la tâche la plus difficile, il entreprit de faire remonter à la *Salamandre* les courants et les battures de la rivière Sainte-Thérèse. Le père Marest le suivit.

Pendant cinq jours, les vents contraires et les glaces croissantes retinrent le vaisseau à une lieue de l'endroit choisi pour l'hivernement ; il courait grand risque de n'y pas arriver. L'équipage était alarmé ; le missionnaire l'exhorta à recourir à la protection de Dieu, qui ne leur avait pas manqué depuis leur départ ; on fit sur la *Salamandre* le même vœu que sur le *Poli*. Presque immédiatement le temps changea et devint serein. A huit heures du soir, on leva l'ancre par un beau clair de lune. A la faveur de la marée, la chaloupe, armée de seize rames, remorqua le vaisseau, le conduisant jusqu'à une portée de fusil du port ; la marée baissante l'empêcha de s'y rendre. Comme il passait devant le fort, les canons anglais lui tirèrent trois ou quatre volées, mais les boulets venaient mourir à mi-chemin. Les Canadiens, riant, badinant, répondaient à ces décharges par le cri de guerre des sauvages : « Sassakoué, sassakoué ! »

Cependant, le 2 octobre, le vaisseau pensa périr. Comme on appareillait dans l'espérance de se rendre enfin au port, que l'on touchait en quelque sorte, un gros tourbillon de neige fit perdre la terre de vue, et un grand vent du nord-ouest jeta le navire sur une batture, où il s'échoua à marée haute. On y passa une triste nuit. Sur les

dix heures, les glaces, emportées par les courants et poussées par les violences de la tempête, se mirent à battre le vaisseau avec un bruit et un fracas épouvantables qui durèrent jusqu'au matin, en endommageant les flancs et la quille. M. d'Iberville fit jeter à la rivière douze pièces de canon et d'autres bagages, que l'eau ne pouvait gâter. Le 4, le vent s'étant un peu calmé, il entreprit de débarquer toute la charge. On ne pouvait se servir de la chaloupe, dans l'impossibilité où l'on se trouvait de la manœuvrer au milieu des glaçons que le courant charroyait en quantité. « Nous y employâmes, dit le père, les canots d'écorce que nous avons apportés de Québec et que nos Canadiens conduisaient à travers les glaces avec une adresse admirable. »

Le père était incommodé de la fièvre depuis quelques jours. M. d'Iberville le pressait de descendre au rivage; il ne pouvait se résoudre à quitter le vaisseau, tant que dureraient le péril qui le menaçait et ces alarmes continuelles dans lesquelles vivait l'équipage. Bientôt pourtant il se vit forcé de mettre pied à terre par un fâcheux accident.

M. d'Iberville, dans son aventureuse expédition, pour l'accoutumer de bonne heure au secret du métier, s'était fait accompagner par l'un de ses frères, âgé seulement de dix-huit ans, M. de Chateauguay. Avec toute l'ardeur et peut-être l'imprudence de la jeunesse, ce bouillant jeune homme était allé faire le coup de feu avec les Anglais, pour les amuser et leur ôter la connaissance des embarras dans lesquels on se débattait. Il s'avança trop près du fort et il fut blessé d'une balle qui le traversa de part en part. Sa première parole fut de demander le père pour se confesser. D'abord on ne crut pas la blessure mortelle; mais, le lendemain, on eut la douleur de voir mourir ce brillant officier, à qui ses relations et ses talents promettaient un bel avenir.

En même temps d'Iberville apprenait que le *Poli* n'était pas moins en danger que la *Salamandre*. Il s'était échoué, lui aussi, sur une batture; les glaces lui avaient enlevé un grand éclat dessous la quille; l'eau entraînait dans le fond de cale par une large fissure, et quatre pompes suffisaient à peine à la maîtriser. De plus, comme on les débarquait, plusieurs barils de poudre s'étaient mouillés. Par son sang-froid, le capitaine sut se montrer à la hauteur de ces décourageantes épreuves.

« Tant de tristes nouvelles, dit le père Marest, n'abattirent pas le courage de M. d'Iberville. Il était extraordinairement touché de la mort de son frère, qu'il avait toujours aimé tendrement. Il en fit un sacrifice à Dieu, dans lequel il voulait mettre toute sa confiance.

Prévoyant que le moindre signe d'inquiétude qui paraîtrait sur son visage jetterait tout le monde dans la consternation, il se soutint toujours avec une fermeté merveilleuse, mettant tout le monde en action, agissant lui-même et donnant ses ordres avec autant de présence d'esprit que jamais. Dieu le consola le même jour : une même marée mit les deux vaisseaux hors de danger et les conduisit chacun dans les endroits qu'on avait marqués. »

Inconnus du monde, sans échos dans la renommée, les Canadiens, dans les solitudes glacées de la baie d'Hudson, soulevant des difficultés insurmontables, firent une œuvre de Titans, navigateurs hardis, marcheurs intrépides, guerriers héroïques conduits par un héros.

II. — Préparatifs du siège. — Baptême de deux enfants. — Un dur apprentissage. — Voyage de la *Salamandre* au *Poli*. — Une journée bien employée. — Une triste nuit. — Le siège du fort. — La capitulation. — *Te Deum*. — Tentative infructueuse pour franchir la rivière Bourbon. — Traversée hardie. — Mort et enterrement de M. de Tilly. — Le père s'égare dans la forêt. — Longs jours de froid et de glace. — Conversion et mort d'un sauvage. — Travaux du père en kilistineau. — Krigs et Assiniboels. — Sauvages des bords de la baie. — Paroles héroïques. — Tribus plus septentrionales. — Pays marécageux. — Chances d'agriculture. — L'hiver. — Abondance du gibier. — Départ de M. d'Iberville. — Prisonniers. — Résultat de la mission du père Marest.

Du 4 au 11 octobre, les Canadiens continuèrent à décharger le vaisseau; ils déblayèrent un terrain pour placer le camp, ils coupèrent des arbres dans la forêt pour se faire un abri à l'épreuve des vents, du froid et des neiges; ils tracèrent un chemin dans les bois, jusqu'aux approches du fort, afin d'y trainer les canons et les mortiers; enfin on préparait tout pour pousser activement les travaux du siège, une fois qu'on les aurait commencés.

Le père Marest baptisa deux sauvages malades, enfants d'un même père, mais de mères différentes. Il se pressa de leur conférer le sacrement de la régénération, parce que les Indiens devaient partir, dès le lendemain, pour aller passer l'hiver très loin dans l'intérieur du pays. Le jésuite fit promettre au père, si ses enfants revenaient à la santé, de les ramener au printemps, afin qu'ils pussent être instruits dans les vérités de la foi. A la première navigation, le sauvage, fidèle à sa promesse, revint avec l'un d'eux; l'autre, plus heureux, était passé à une vie meilleure, premier chrétien que cette terre infidèle envoyait au paradis.

Le père Marest fit alors son premier voyage dans les bois de l'Amérique, et il eut un dur apprentissage. Il partit le 9, avec quelques

compagnons, pour se rendre au *Poli*, où M. de Tilly était dangereusement malade depuis quelques jours.

Le pauvre malade fut grandement consolé par cette visite. Il se confessa le lendemain matin et reçut le saint viatique. Le père, mêlant aux exhortations les pieuses lectures et aux lectures les conversations édifiantes, lui consacra toute la matinée; l'après-midi, il alla visiter les Canadiens et les Français qui étaient campés sur la grève, en face du vaisseau.

A son retour, la rivière se trouvant praticable, il en profita pour s'embarquer sans retard, vu qu'il avait promis de revenir le plus tôt possible, afin d'assister à l'attaque du fort. Il était tard dans la nuit, quand, avec ses hommes, il atteignit l'autre rive; ils se firent une cabane assez fragile, parce que le ciel paraissait calme et serein. Ils eurent à s'en repentir : pendant trois heures, ils furent fouettés par le vent et la neige. Enfin, le 11, ils arrivèrent au camp, où tout était prêt pour le siège.

Le fort, bâti en bois, était petit et faiblement fortifié. Les Anglais y étaient renfermés au nombre de cinquante-trois, « tous assez grands et bien faits. » Celui qui les commandait avait plus d'habileté pour le commerce que pour la profession des armes. La peur les avait saisis dès l'apparition des vaisseaux. Ils s'étaient toujours tenus renfermés, et ils n'osaient sortir, même pendant la nuit, pour aller puiser de l'eau à la rivière qui battait le pied du fort.

Le 12, on mit les mortiers en position. Le 13, comme on était prêt à tirer, M. d'Iberville envoya sommer les ennemis de se rendre, leur promettant de les bien traiter. Ils demandèrent jusqu'au lendemain matin, à huit heures, pour donner leur réponse, priant qu'on voulût bien ne pas les inquiéter pendant la nuit. A l'heure marquée, ils indiquèrent les conditions auxquelles ils se rendraient; leur ministre les avait rédigées en latin, le père Marest servit d'interprète. On y acquiesça volontiers, elles étaient si peu exigeantes : ils ne retenaient ni leurs armes ni leur pavillon.

De suite M. d'Iberville envoya son lieutenant, M. du Tas, avec soixante hommes pour prendre possession du poste. Il ne s'y rendit lui-même que le lendemain, jour de Sainte-Thérèse. Le père célébra la sainte messe; et tous, Français comme Canadiens, heureux d'avoir terminé cette expédition sans grande effusion de sang, à l'abri des intempéries de l'hiver, maîtres de la navigation et du commerce des deux rivières Sainte-Thérèse et Bourbon, avec reconnaissance, avec entrain, ils chantèrent un *Te Deum* d'actions de grâces.

Ce jour-là même, le père voulut retourner voir M. de Tilly, qu'il avait laissé bien mal.

Le malade allait toujours en déclinant; le père resta avec lui jusqu'à la fin, le soutenant des sacrements et des consolations de la religion. Il mourut le 28. Il eut ses obsèques au bruit du canon, sous les rafales du vent, dans cette solitude morne; cette triste cérémonie fut grandement adoucie par la présence du prêtre. Les paroles du *Libera* et les graves *Oremus* furent chantés sur ses dépouilles mortelles; sa tombe glacée fut bénite; le sang de la divine victime apporta du soulagement à son âme et un doux espoir à ses amis.

Le missionnaire voulait retourner au fort pour y célébrer la fête de la Toussaint; mais il ne fut possible de traverser la rivière que le jour des Morts. Pour surcroît d'infortunes, les voyageurs s'égarèrent dans la forêt; après avoir longtemps erré, ils se trouvèrent presque au même endroit d'où ils étaient partis. Ils passèrent la nuit à la belle étoile, et ils n'arrivèrent au poste que le 3 novembre.

Le père eut toutes les occasions de se former aux rudes travaux et aux pénibles voyages que demandent les missions sauvages. Il eut souvent à faire, dans le cours de l'hiver, des promenades à pied, du fort au *Poli* et du *Poli* au fort; le scorbut s'était mis dans les équipages, et il allait, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, porter les secours de son ministère. Ce mouvement continuel lui fit du bien et il ne ressentit que quelques atteintes de la maladie. Le voyage lui devint moins pénible lorsque la glace fut formée : elle fut complète dès le mois d'octobre, sur la rivière Sainte-Thérèse, à trois lieues plus haut que le fort, dans un endroit où des îles nombreuses obstruent le chenal; vis-à-vis du poste, toutefois on dut attendre jusqu'au 13 novembre. Mais la rivière Bourbon ne fut tout à fait prise que dans la nuit du 23 au 24 janvier 1695. Alors le chemin se trouva de beaucoup raccourci. Le pont de glace tint bon : il se brisa seulement le 30 mai sur la rivière Sainte-Thérèse, et sur la rivière Bourbon, plus tard encore, le 11 juin. Longs jours de froid et de glace! C'est le cas de dire avec Virgile : « Le triste hiver fait fendre les rochers sous les coups du froid, et enchaîne sous la glace le cours des eaux : »

Et quum tristis hyems etiam nunc frigore saxa
Rumperet, et glacie cursus frenaret aquarum.

Le père Marest aurait voulu employer tous les jours de son hiver à apprendre le sauvage; mais ses courses continuelles d'une rivière à l'autre dérangèrent ses études. Il visitait néanmoins dans ce but, de temps en temps, un sauvage qui hivernait dans une cabane auprès du fort. Cet homme ne put lui être d'un grand service, c'é-

tait un captif d'une autre nation, qui ne savait qu'imparfaitement la langue en usage sur les bords de la baie; et sa femme, qui haïssait beaucoup les Français, ne répondait au missionnaire que quand il lui en prenait fantaisie, et encore le trompait-elle souvent. Cependant ses visites eurent un bon effet; il gagna la confiance de ce



M. l'abbé L.-B. Proulx.

pauvre homme, qui, étant tombé malade, demanda le baptême; le père l'instruisit du mieux qu'il put, et le reçut quelques jours avant sa mort dans la sainte Église.

Le printemps lui apporta plus de loisir. Il se mit à collationner des mots sauvages, dont il fit une espèce de dictionnaire, d'après l'ordre alphabétique. M. de Lamothe, un des officiers de l'expédition, et surtout un Anglais, qui savait fort bien la langue, lui furent pour ce travail d'une grande utilité. Il traduisit en kilistineau le

signe de la croix, le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo* et les *Commandements*. Il parvint à parler assez aisément; mais, comme il arrive à tous les novices dans une langue étrangère, son oreille n'étant pas encore faite à ces sons nouveaux, il ne comprenait que difficilement. Il ne vint pas de sauvages au fort, sans qu'il ne leur prêchât le Dieu créateur et sauveur. « J'avais, dit-il, un secret plaisir à l'annoncer à ces pauvres gens qui n'en avaient jamais entendu parler; plusieurs m'ont écouté volontiers: ils ont du moins compris que je venais à autre fin que les autres Français. Je leur ai dit que j'irais dans leur pays pour leur faire connaître le Dieu que j'adorais: ils en ont été bien aises, et m'y ont invité. »

Il vint en traite, dans le courant de l'été, plus de trois cents canots, appartenant à sept ou huit nations différentes. Les plus éloignés et les plus nombreux étaient les Assiniboëls et les Criqs, ou autrement dits les Kiristinons. Vous reconnaissez facilement dans ces dénominations les Cris du père Lacombe et les Assiniboïnes qui ont laissé leur nom à un des principaux affluents de la rivière Rouge. La langue des Criqs était algonquine, celle des Assiniboëls siousse. Ces derniers auraient même été une tribu des Sioux, qui se serait séparée de la nation principale, et lui aurait fait depuis continuellement la guerre. Les Criqs et les Assiniboëls étaient alliés; ils avaient les mêmes amis et les mêmes ennemis. Les Criqs étaient plus nombreux, et leur pays plus vaste. La rivière Bourbon va jusqu'au lac des Criqs, aujourd'hui lac Winnipeg. Il fallait, de la baie, pour s'y rendre, vingt à vingt-cinq jours; trente à trente-cinq, pour aller jusque chez les Assiniboëls.

N'est-il pas admirable de voir que, dès les premiers temps de la colonie, les missionnaires connaissaient les peuples et les pays les plus reculés de la Nouvelle-France?

Je continue à glaner et à condenser, de la relation du père Marrest, d'autres détails tout à fait piquants d'intérêt.

Ces sauvages étaient bien faits, grands, robustes, alertes, endurcis au froid et à la fatigue. Les Assiniboëls avaient les membres tatoués, bariolés de figures de serpents, d'oiseaux, de canots, et que sais-je? Ils étaient calmes et paraissaient avoir beaucoup de flegme. Les Criqs étaient plus vifs, toujours dansant ou chantant.

« On compare, dit le père, les Assiniboëls aux Flamands et les Criqs aux Gascons: leurs humeurs ont, en effet, du rapport avec celles de ces deux nations. »

Les uns et les autres étaient braves et aimaient la guerre. Ils étaient errants et vagabonds, vivant de leur chasse et de leur pêche. L'été, cependant, ils s'assemblaient pour deux ou trois mois sur le

bord des lacs; puis, à l'automne, ils allaient amasser de la folle avoine. Depuis deux siècles, ces vieilles coutumes des Criqs n'ont guère changé, et les pères oblats les ont trouvés ce que les avaient laissés les pères jésuites.

Ceux qui habitaient dans le voisinage du fort étaient moins intéressants : lâches, timides, fainéants, grossiers et tout à fait vicieux. Est-ce que le voisinage des blancs les avait déjà détériorés? Ils couraient continuellement dans les bois, sans s'arrêter ni l'hiver ni l'été; seulement, en l'endroit où ils faisaient bonne chasse, ils cabanaient et vivaient dans l'abondance, jusqu'à ce qu'il ne leur restât plus rien à manger. Puis ils passaient trois ou quatre jours sans prendre de nourriture, faute de prévoyance. Du reste, il en est encore ainsi. Pour ce qui est de leur religion, tout ce que le père en put saisir, c'est qu'ils étaient puissants jongleurs. Ils avaient en grand honneur l'usage du calumet, faisant fumer le soleil, les personnes absentes, la mer, le fort, le vaisseau. Ils pratiquaient la polygamie. Enfin ils lui parurent superstitieux, débauchés et très éloignés des idées du christianisme.

Il concevait plus d'espérances de conversions dans les Criqs et les Assiniboëls. Outre qu'ils étaient plus nombreux, ces sauvages lui semblaient meilleurs de mœurs et de dispositions; ils avaient plus d'esprit, et ils étaient sédentaires au moins une partie de l'année.

« Ce n'est pas, ajoute-t-il, que je ne vois les peines qu'on aurait à s'établir dans leur pays. Je ne sais si nos premiers pères en ont eu autant dans leurs missions naissantes du Canada, que celles-ci en promettent. Mais ce n'est pas là ce qui nous doit effrayer. Dieu prendra soin de nous, et j'espère que plus ces missions seront pénibles, plus il se trouvera de missionnaires qui s'offriront à Dieu pour y être envoyés. » Paroles dignes des apôtres et des martyrs!

En sus de ces tribus qui vinrent en traite, le père parle encore des Ikovirinioucks, qui vivaient à cent lieues plus au nord; des Esquimaux, dont les terres de chasse touchaient à la mer Glaciale, et d'une autre nation nombreuse, située à l'ouest des Ikovirinioucks, étendant ses villages jusqu'en arrière des Assiniboëls : les Alimouspigut. Veut-il par là désigner ceux qu'on a appelés plus tard les Cris de la prairie, ou bien les Montagnais de l'île à la Crosse, ou encore les Plats-Côtés de Chien, comme le laisserait entendre le mot *alimous*, chien? Aux savants de décider.

Les côtes de la baie, dans les environs de la rivière Bourbon, sont les mêmes qu'à l'embouchure des rivières Moose et Albany.

« C'est un pays marécageux et rempli de savanes. Il y a peu de

bois, et il est très petit. Du fort, à plus de trente et quarante lieues, il n'y a pas de bois francs. Les forêts sont pleines d'eau et, pour peu qu'on y avance, on en a jusqu'à la ceinture. »

Quelles sont, d'après le père Marest, les chances de culture au fort Bourbon, aujourd'hui York-Factory ?

« Dès le mois de septembre, dit-il, le froid commence, et il y est déjà assez grand pour remplir les rivières de glaces, et les geler même quelquefois tout à fait. Les glaces ne partent que vers le mois de juin, mais le froid ne cesse pas pour cela. Il est vrai qu'il y a dans ce temps-là des jours fort chauds (car il n'y a guère de milieu entre le grand chaud et le grand froid). Mais cela dure peu. Les vents du nord, qui sont fréquents, dissipent bientôt cette première chaleur. Souvent, après avoir sué le matin, on est gelé le soir. La neige y est huit à neuf mois sur la terre; mais elle n'est pas fort haute; le plus qu'elle a eu de hauteur, cet hiver, a été deux ou trois pieds. » Les explorations modernes ne contredisent pas cette opinion.

Alors, comme aujourd'hui, les rivières étaient très poissonneuses. L'automne et le printemps amenaient une multitude prodigieuse d'oies, d'outardes, de canards, de bernaches et d'autres oiseaux de rivière. Les perdrix pendant cet hiver foisonnaient à tel point, qu'au poste on en tua bien vingt mille. Mais la meilleure chasse était celle du caribou. Il n'avait pas encore été exterminé par l'usage immodéré des armes à feu ; on en voyait passer, à une petite distance du fort, des troupeaux de trois à quatre cents. Les matelots n'avaient jamais vu ces espèces de daims, portant large et haut leur panache. « La première fois qu'ils en virent, dit le père, ils en eurent peur et s'enfuirent. Nos Canadiens en tuèrent quelques-uns; et les matelots, qui ont été raillés par les Canadiens, sont devenus plus braves et en ont tué aussi dans la suite. Voilà, ajouta-t-il, comment Dieu a soin de ces sauvages. Pendant que la terre leur est ingrate, le Seigneur pourvoit à leur nourriture en leur envoyant une si grande quantité de gibier, en leur donnant même une adresse particulière pour les tuer. »

Le 30 juillet, M. d'Iberville, après avoir fait appareiller ses deux vaisseaux, les conduisit en rade, à l'entrée de la rivière Sainte-Thérèse, pour y recevoir les Anglais, qui ont coutume d'y paraître vers ce temps-là. Il attendit jusqu'au commencement de septembre, mais en vain. Croyant que l'ennemi ne se montrerait pas cette année, pressé d'ailleurs par la saison qui s'avavançait, il mit à la voile pour le retour. Le père Marest resta comme aumônier de la garnison de

quatre-vingts hommes qu'on laissait dans le fort, sous le commandement du sieur de la Forest, lequel avait pour lieutenant M. de Martigny, cousin de d'Iberville. Pendant ce second hiver, il aurait, pensait-il, le loisir de se perfectionner dans la langue sauvage, et au printemps il se trouverait en état de commencer une mission vraiment fructueuse.

L'homme propose, et Dieu dispose. Peu après le départ de M. d'Iberville, cinq vaisseaux anglais, dont une galiote à bombes, parurent devant le fort Bourbon. Le sieur la Forest résolut de se défendre; il envoya son enseigne, le sieur Jérémie, s'embusquer avec une quarantaine de fusiliers derrière des buissons, pour s'opposer au débarquement de l'ennemi; il fit sur les chaloupes qui tentaient d'aborder des décharges si fréquentes, qu'il les contraignit de s'éloigner. Alors la galiote se mit à lancer des bombes; une vingtaine tombèrent dans le fort, où il n'y avait pas de magasin qui pût mettre la poudre en sûreté. Le commandant se vit forcé de capituler; il stipula, dans la convention que l'on consentit de part et d'autre, que chacun retiendrait ce qui lui appartenait en propre, et qu'on le conduirait avec toute sa garnison sur les terres de France. Maîtres du fort, les Anglais oublièrent les articles de la capitulation; ils dépouillèrent les Français de tout leur avoir jusqu'au dernier morceau, et les conduisirent en Angleterre, où ils durent passer prisonniers quatre longs mois dans les cachots de Plymouth.

Ainsi finit, à la baie d'Hudson, la mission du père Marost. Nous le retrouvons plus tard dans les prairies des Illinois et à Michilimakinac, à l'extrémité supérieure du lac Huron. Son ministère ici se borna à soigner les intérêts religieux des Français, à assister sur leurs lits de mort deux officiers français, MM. de Chateauguay et de Tilly, huit volontaires canadiens et dix matelots français enlevés par le scorbut; à semer au milieu des sauvages, sur une terre plus ou moins bien préparée, la bonne semence de l'Évangile; à baptiser trois adultes, dont deux moururent immédiatement après leur baptême, et trois enfants, dont deux partirent aussi incontinent pour le ciel. Devant les calculs humains, peut-être ce résultat peut-il paraître minime, mais il est grand quand on examine à la lumière de la foi ce qu'est le prix d'une âme.

FIN

TABLE

I	
De l'est à l'ouest du lac Abbitibi.	7
II	
Du lac Abbitibi aux Trois-Portages.	15
III	
Des Trois-Portages à New-Post.	27
IV	
De New-Post au rapide de la Matawan	43
V	
A Moose. — La Compagnie de la baie d'Hudson	59
VI	
La baie d'Hudson et son bassin.	74
VII	
Premières découvertes et premiers établissements à la baie d'Hudson.	83
VIII	
De Moose à No-Man-Land	104
IX	
Arrivée à Albany.	121
X	
Les premières missions des pères jésuites du côté de la baie d'Hudson.	125
XI	
Les pères Dalmas, Sylvie et Marest à la baie d'Hudson.	143